



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

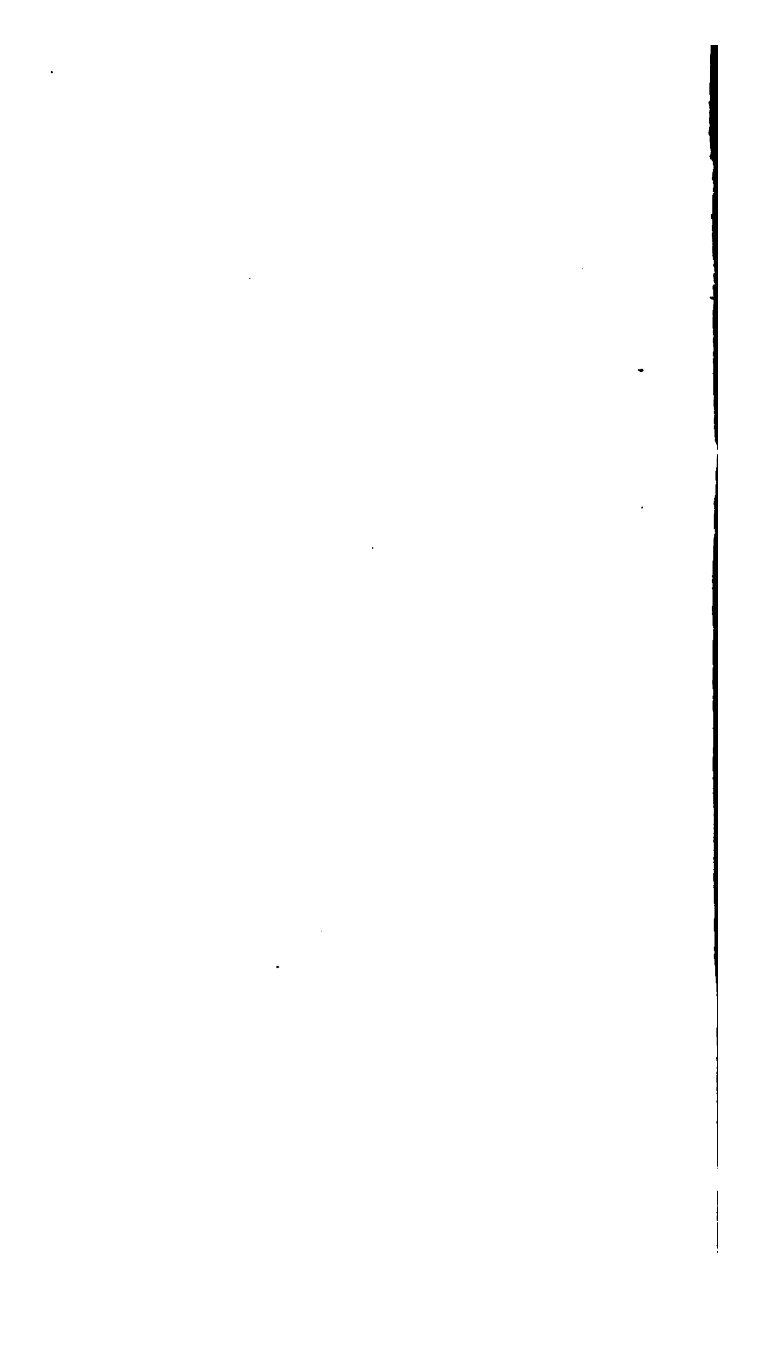
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







1. The first part of the document is a list of names and addresses, which appears to be a directory or a list of subscribers. The names are listed in a column, and the addresses are listed in a column to the right of the names. The names are: [Illegible names]



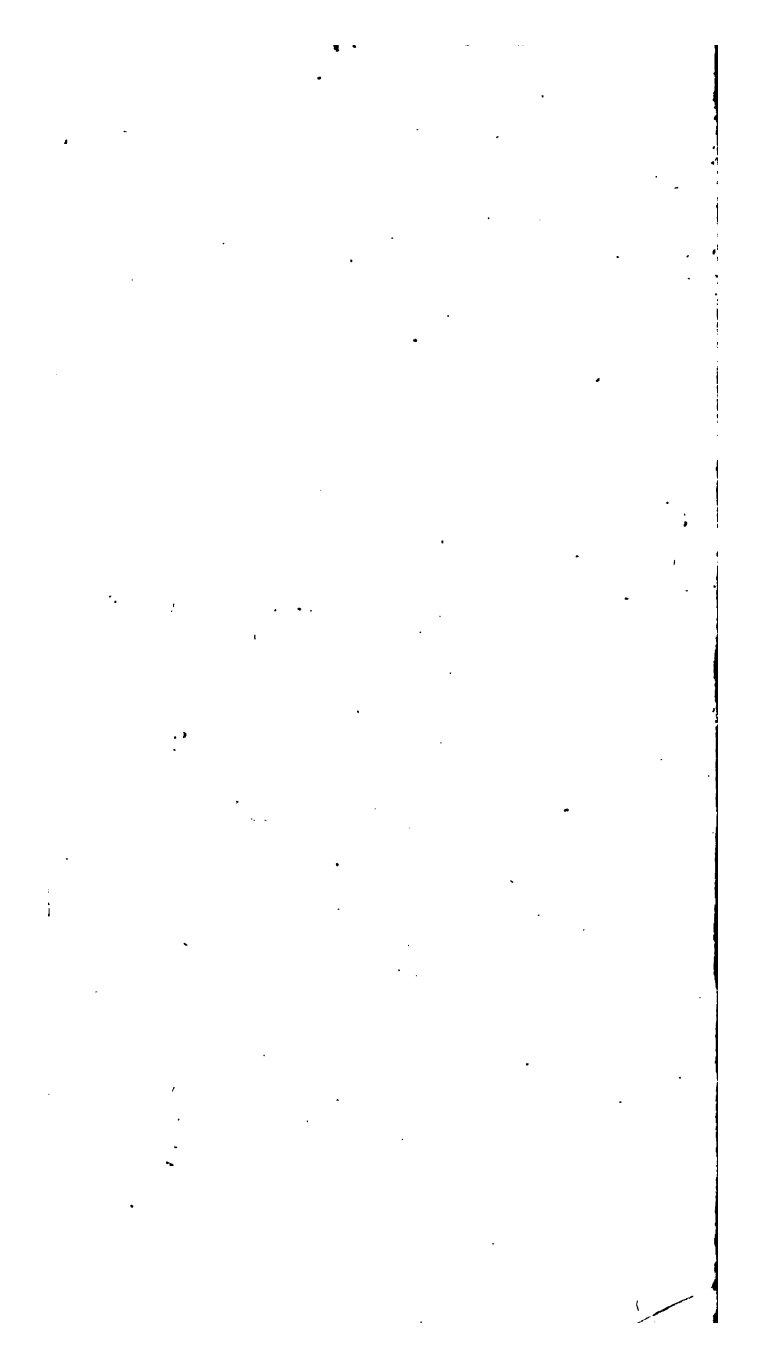
This book makes part of
Wm B. Astor's donation in
1878, and was received with
all the plates cut out.

E. P. Strozier,
Libt.

Voltaire

NKI

~~997~~ 6



THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

R

L



LA PUCELLE
D'ORLÉANS,
P O È M E,
DIVISÉ EN XXII CHANTS ,
A V E C
D E S N O T E S .

Nouvelle édition , corrigée , augmentée
d'un Chant , d'une Variante qui tient
lieu du XXIII Chant , & de plusieurs
morceaux répandus dans le corps de
l'ouvrage.

François-Marie de...

D. F.
N.

À GENÈVE.

1 7 8 0.

THE
MUSEUM
OF
THE
CITY OF
NEW YORK
AND
THE
HUNTERIAN SOCIETY



T A B L E

Des Pièces contenues dans ce Poëme.

AVIS DES ÉDITEURS. xi

CHANT I. *Amours honnêtes de CHARLES VII
& d'Agnès Sorel. Siège d'Orléans par les
Anglais. Apparition de S. Denis, &c. &c.*
Page 1

Chant II. *Jeanne armée par S. Denis, va
trouver Charles VII à Tours: ce qu'elle
fit en chemin: & comment elle eut son
brevet de Pucelle.* 21

Chant III. *Description du palais de la Sot-
tise. Combat vers Orléans. Agnès se revêt
de l'armure de Jeanne pour aller trouver
son Amant: Elle est prise par les Anglais,
& sa pudeur souffre beaucoup.* 45

Chant IV. *Jeanne & Dunois combattent les
Anglais. Ce qui leur arrive dans le châ-
teau de Conculix.* 67

-
- Chant V. *Le Cordelier Grisbourdon, qui avait voulu violer Jeanne, est en enfer très justement. Il raconte son aventure aux Diables.* Page 101
- Chant VI. *Avanture d'Agnès & de Monrose. Temple de la Renommée. Avanture tragique de Dorothée.* 119
- Chant VII. *Comment Dunois sauva Dorothée condamnée à la mort par l'Inquisition.* 141
- Chant VIII. *Comment le charmant La Trimouille rencontra un Anglais à Notre-Dame de Lorette, & ce qui s'ensuivit avec sa Dorothée.* 159
- Chant IX. *Comment La Trimouille & sire Arondel retrouvèrent leurs maîtresses en Provence, & du cas étrange advenu dans la Sainte-Baume.* 179
- Chant X. *Agnès Sorel poursuivie par l'Aumônier de Jean Chandos. Regrets de son Amant, &c. Ce qui advint à la belle Agnès dans un Couvent.* 195

Chant XI. *Les Anglais violent le Couvent : Combat de Saint Georges , Patron d'Angleterre , contre Saint Denis , Patron de France.* Page 215

Chant XII. *Monrose tue l'Aumônier. CHARLES retrouve Agnès qui se consolait avec Monrose dans le château de Cutendre.* 237

Chant XIII. *Sortie du château de Cutendre. Combat de la Pucelle \mathcal{E} de Jean Chandos ; étrange loi du combat à laquelle la Pucelle est soumise ; vision du Pere Bonifoux ; miracle qui sauve l'honneur de Jeanne.* 255

Chant XIV. *Corisandre.* 279

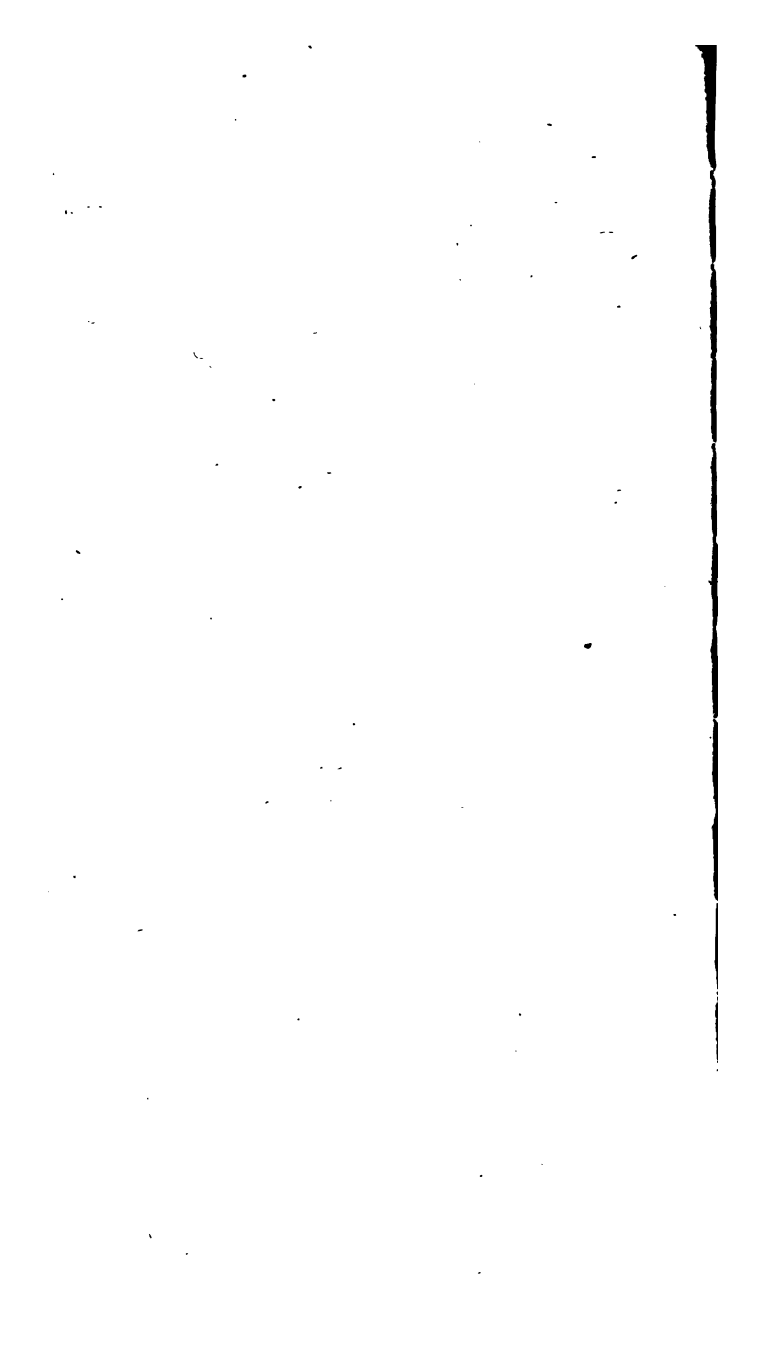
Chant XV. *Comment Jean Chandos veut abuser de la dévote Dorothee. Combat de La Trimouille \mathcal{E} de Chandos. Ce fier Chandos est vaincu par Dunois.* 295

Chant XVI. *Grand repas à l'Hôtel-de-Ville d'Orléans , suivi d'un assaut général. CHARLES attaque les Anglais. Ce qui arrive à la belle Agnès \mathcal{E} à ses compagnons de voyage.* 313

-
- Chant XVII. *Comment St. Pierre appaisa St. Georges & St. Denis, & comme il promet un beau prix à celui des deux qui lui apporterait la meilleure Ode.* Page 327.
- Chant XVIII. *Comment Charles VII, Agnès, Jeanne, Dunois, La Trimouille, &c. devinrent tous fous, & comment ils revinrent en leur bon sens par les exorcismes du R. P. Bonifoux, Confesseur ordinaire du Roi.* 349
- Chant XIX. *Disgrace de CHARLES & de sa troupe dorée.* 367
- Chant XX. *Mort du brave & tendre La Trimouille, & de la charmante Dorothée. Le dur Tirconel se fait Chartreux.* 385
- Chant XXI. *Comment Jeanne tomba dans une étrange tentation; tendre témérité de son Ane; belle résistance de la Pucelle.* 401
- Chant XXII. *Pudeur de Jeanne démontrée. Malice du Diable. Rendez-vous donné par la Présidente Louvet au grand Talbot. Services rendus par Frere Lourdis. Belle*

*conduite de la discrète Agnès. Repentir de
l'Anc. Exploits de la Pucelle. Triomphe du
grand Roi CHARLES VII. Page 419*
Variante, qui peut tenir lieu du Chant XXIII.
441.

FIN de la Table.





A V I S

D E S

É D I T E U R S.

L'ÉDITION que nous donnons ici du Poëme de la P U C E L L E , est exécutée avec un soin & des attentions qui n'ont jamais été apportés aux impressions précédentes de ce Chef-d'Œuvre de poésie en son genre.

Faite sur un Manuscrit revifé par un homme de Lettres cher à son illustre Auteur , notre Édition réunit à la propreté & à l'élégance typographique , l'avantage de renfermer nombre de beaux vers & d'excellentes tirades entières , retranchées mal-à-propos dans quelques-unes par une critique trop fevère , omifes fans raifon dans plusieurs autres , ou feulement éparfes dans d'autres , mais que nous reftituons dans celle-ci avec l'attention particulière de leur assigner bien précifément leur place ; ce qui la rend , fans contredit , la plus complete , la plus riche , & la mieux rangée qui ait paru jufques à préfent.

Nos Lecteurs verront bien que le Poëme est entièrement terminé en XXII Chants, les seuls, en effet, que l'Auteur eut remis aux Éditeurs de l'impression faite sous ses yeux de toutes ses Œuvres rassemblées. Mais nous avons cru remplir les desirs de la plupart des Lecteurs, en terminant notre Ouvrage par la Variante, qui, changeant beaucoup à la Catastrophe de l'Ouvrage même, nous montre avec quelle facilité l'imagination de l'homme de talents peut s'égarer, & comment la marche du génie, souvent séduit par le brillant des idées, écarte quelquefois la bienfiance rigoureuse.

Les gens de goût retrouveront donc tout ici; & l'arrangement même dérobera l'ouvrage au scrupule, en flattant d'ailleurs par les richesses typographiques dont nous l'avons décoré.



LA PUCELLE



LA PUCELLE D'ORLÉANS.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

*Amours honnêtes de Charles VII & d'Agnes
Sorel. Siege d'Orléans par les Anglais.
Apparition de St. Denis, &c. &c.*

JE ne suis né pour célébrer les Saints : (a)
Ma voix est faible, & même un peu profane.
Il faut pourtant vous chanter cette Jeanne,
Qui fit, dit-on, des prodiges divins.
Elle affermit de ses pucelles mains
Des fleurs de lys la tige Gallicane,
Sauva son Roi de la rage Anglicane ;

LA PUCELLE,

Et le fit oindre au maître-autel de Rheims.

Jeanne montra, sous féminin visage,
Sous le corset & sous le cotillon,
D'un vrai Roland le vigoureux courage.
J'aimerais mieux, le soir pour mon usage,
Une beauté douce comme un mouton ;
Mais Jeanne d'Arc eut un cœur de lion :
Vous le verrez, si lisez cet ouvrage.
Vous tremblerez de ses exploits nouveaux,
Et le plus grand de ses rares travaux
Fut de garder un an son pucelage.

O Chapelain (*b*), toi, dont le violon,
De discordante & gothique mémoire,
Sous un archet maudit par Apollon,
D'un ton si dur a raclé son histoire :
Vieux Chapelain, pour l'honneur de ton art,
Tu voudrais bien me prêter ton génie.
Je n'en veux point; c'est pour la motte-Houdart, (*c*)
Quand l'Iliade est par lui travestie.

Le bon Roi Charle, au printemps de ses jours,
Au temps de Pâque, en la cité de Tours,
A certain bal (ce Prince aimait la danse)
Avait trouvé pour le bien de la France
Une beauté nommée Agnès Sorel. (*d*)

CHANT PREMIER. 2

Jamais l'Amour ne forma rien de tel.
Imaginez de Flore la jeuneſſe ,
La taille & l'air de la Nymphe des bois ,
Et de Vénus la grace enchantereffe ,
Et de l'Amour le féduiſant minois ,
L'art d'Arachné , le doux chant des Sirenes ,
Elle avait tout ; elle aurait dans ſes chaînes
Mis les Héros , les Sages & les Rois.
La voir , l'aimer , ſentir l'ardeur brûlante
Des doux deſirs en leur chaleur naiſſante ,
Lorgner Agnès , ſoupirer & trembler ,
Perdre la voix en voulant lui parler ,
Preſſer ſes mains d'une main careſſante ;
Laiſſer briller ſa flamme impatiente ,
Montrer ſon trouble , en cauſer à ſon tour ,
Lui plaire enfin , fut l'affaire d'un jour.
Princes & Rois vent très vite en amour.
Agnès voulut , ſavante en l'art de plaire ,
Couvrir le tout des voiles du myſtère ,
Voiles de gaze , & que les courtiſants
Percent toujours de leurs yeux malſaiſants,
Pour colorer comme on put cette affaire ,
Le Roi fit choix du Conſeiller Bonneau, (e)
Confident sûr , & très bon Tourangeau :

Il eut l'emploi, qui certes n'est pas mince,
 Et qu'à la Cour, où tout se peint en beau,
 Nous appellons être l'ami du Prince,
 Et qu'à la ville, & sur-tout en province
 Les gens grossiers ont nommé Maquereau.
 Monsieur Bonneau, sur le bord de la Loire,
 Était Seigneur d'un fort joli château,
 Agnès un soir s'y rendit en bateau,
 Et le Roi Charle y vint à la nuit noire.
 On y soupa, Bonneau servit à boire.
 Tout fut sans faste, & non pas sans apprêts.
 Festins des Dieux, vous n'êtes rien auprès.
 Nos deux amants pleins de trouble & de joie,
 Ivres d'amour, à leurs desirs en proie,
 Se renvoyaient des regards enchanteurs,
 De leurs plaisirs brûlants avant-coureurs.
 Les doux propos libres sans indécence,
 Aiguillonnaient leur vive impatience.
 Le Prince en feu, des yeux la dévorait,
 Contes d'amour d'un air tendre il faisait,
 Et du genou le genou lui ferrait.

Le souper fait, on eut une musique,
 Italienne en genre chromatique; (f)
 On y mêla trois différentes voix

Aux violons , aux flûtes , aux hautbois.
Elles chantaient l'allégorique histoire
De ces héros qu'Amour avait domptés ,
Et qui pour plaire à de tendres beautés ,
Avaient quitté les fureurs de la gloire.
Dans un réduit cette musique était ,
Près de la chambre où le bon Roi soupait
La belle Agnès discrète & retenue ,
Entendait tout , & d'aucuns n'était vne.

Déjà la Lune est au haut de son cours ;
Voilà minuit : c'est l'heure des amours.
Dans une alcove artistement dorée ,
Point trop obscure & point trop éclairée ,
Entre deux draps que la Frise a tissus ,
D'Agnès Sorel les charmes sont reçus.
Près de l'alcove une porte est ouverte ,
Que Dame Alix , suivante très experte ,
En s'en allant , oublia de fermer.
O vous amants , vous qui savez aimer ,
Vous voyez bien l'extrême impatience
Dont pétillait notre bon Roi de France !
Sur ses cheveux , en tresse retenus ,
Parfums exquis sont déjà répandus.
Il vient , il entre au lit de sa maîtresse ;

Moment divin de joie & de tendresse !
Le cœur leur bat; l'amour & la pudeur ,
Au front d'Agnès font monter la rougeur.
La pudeur passe & l'amour seul demeure.
Son tendre amant l'embrasse tout-à-l'heure.
Ses yeux ardents, éblouis, enchantés,
Avidement parcourent ses beautés.
Qui n'en ferait en effet idolâtre ?

Sous un cou blanc qui fait honte à l'albâtre ,
Sont deux tetons séparés, faits au tour,
Allants, venants, arrondis par l'Amour ;
Leur boutonnet a la couleur des roses.
Teton charmant qui jamais ne reposes ,
Vous invitiez les mains à vous presser ;
L'œil à vous voir , la bouche à vous baiser.
Pour mes lecteurs, tout plein de complaisance ,
J'allais montrer à leurs yeux ébaudis
De ce beau corps les contours arrondis ;
Mais la vertu qu'on nomme bienfiance ,
Vint arrêter mes pinceaux trop hardis.
Tout est beauté , tout est charme dans elle.
La volupté dont Agnès a sa part ,
Lui donne encor une grace nouvelle ,
Elle l'anime ; amour est un grand fard ,

Et le plaisir embellit toute belle.

Trois mois entiers nos deux jeunes amants
Furent livrés à ces ravissements.

Du lit d'amour ils vont droit à la table.

Un déjeuner, restaurant délectable,

Rend à leurs sens leur première vigueur;

Puis pour la chasse épris de même ardeur,

Ils vont tous deux sur des chevaux d'Espagne,

Suivre cent chiens jappants dans la campagne.

A leur retour on les conduit aux bains.

Pâtes, parfums, odeurs de l'Arabie,

Qui font la peau douce, fraîche, & polie,

Sont prodigués sur eux à pleines mains.

Le dîner vient; la délicate chère!

L'oiseau du Phafe, & le coq de bruyère,

De vingt ragoûts l'apprêt délicieux,

Charment le nez, le palais, & les yeux.

Du vin d'Al la mousse pétillante,

Et du Tokai la liqueur jaunissante,

En chatouillant les fibres des cerveaux,

Y porte un feu qui s'exhale en bons mots,

Aussi brillants que la liqueur légère

Qui monte & faute & mousse au bord du verre :

L'ami Bonneau d'un gros rire applaudit

A son bon Roi qui montre de l'esprit.
Le dîner fait, on digère, on raisonne,
On conte, on rit, on médit du prochain,
On fait brailler des vers à maître Alain,
On fait venir des Docteurs de Sorbonne,
Des perroquets, un singe, un arlequin.
Le Soleil baïsse; une troupe choisie
Avec le Roi court à la Comédie;
Et sur la fin de ce fortuné jour
Le couple heureux s'enivre encor d'amour.
Plongés tous deux dans le sein des délices,
Ils paraissaient en goûter les prémices.
Toujours heureux, & toujours plus ardents,
Point de soupçons, encor moins de querelles,
Nulle langueur; & l'amour & le temps,
Auprès d'Agnès ont oublié leurs ailes.
Charle souvent difait entre ses bras,
En lui donnant des baisers tout de flamme,
Ma chere Agnès, idole de mon ame,
Le monde entier ne vaut point vos appas.
Vaincre & regner n'est rien qu'une folie.
Mon Parlement (g) me bannit aujourd'hui;
Au fier Anglais la France est asservie.
Ah! qu'il soit Roi, mais qu'il me porte envie;

J'ai votre cœur, je suis plus Roi que lui.
 Un tel discours n'est pas trop héroïque:
 Mais un héros, quand il tient dans un lit
 Maitresse honnête, & que l'amour le pique,
 Peut s'oublier, & ne fait ce qu'il dit.
 Comme il menait cette joyeuse vie,
 Tel qu'un Abbé dans sa grasse Abbaye,
 Le Prince Anglais (*b*) toujours plein de furie,
 Toujours aux champs, toujours armé, botté,
 Le pot en tête, & la dague au côté,
 Lance en arrêt, la visière haussée,
 Foulait aux pieds la France terrassée:
 Il marche, il vole, il renverse en son cours
 Les murs épais, les menaçantes tours,
 Répand le sang, prend l'argent, taxe, pille;
 Livre aux soldats & la mere, & la fille,
 Fait violer des Couvents de Nonains,
 Boit le muscat des Peres Bernardins,
 Frappe en écus l'or qui couvre les Saints;
 Et sans respect pour *Jesus ni Marie*,
 De mainte église, il fait mainte écurie:
 Ainsi qu'on voit dans une bergerie
 Des loups fanglants de carnage altérés,
 Et sous leurs dents les troupeaux déchirés,

Tandis qu'au loin, couché dans la prairie,
Colin s'endort sur le sein d'Egérie,
Et que son chien près d'eux est occupé
A se saisir des restes du foupé.

Or, du plus haut du brillant Apogée,
Séjour des Saints, & fort loin de nos yeux,
Le bon Denis (*i*) prêcheur de nos ayeux,
Vit les malheurs de la France affligée,
L'état horrible où l'Anglais l'a plongée,
Paris aux fers, & le Roi très Chrétien
Baissant Agnès, & ne songeant à rien.
Ce bon Denis est patron de la France,
Ainsi que Mars fut le Saint des Romains,
Ou bien Pallas chez les Athéniens.
Il faut pourtant en faire différence,
Un Saint vaut mieux que tous les dieux payens.

Ah, par mon chef, dit-il, il n'est pas juste
De voir ainsi tomber l'Empire auguste,
Où de la Foi j'ai planté l'étendard;
Trône des lys, tu cours trop de hazard,
Sang des Valois, je ressens tes miseres.
Ne souffrons pas que les superbes freres
De Henri cinq (*k*), sans droit & sans raison
Chassent ainsi le fils de la maison.

J'ai, quoique Saint, & Dieu me le pardonne,
Aversion pour la race Bretonne :
Car si j'en crois le livre des destins,
Un jour ces gens raisonneurs & mutins
Se gaufferont des saintes Décrétales,
Déchireront les Romaines Annales,
Et tous les ans le Pape brûleront.
Vengeons de loin ce sacrilege affront ;
Mes chers Français feront tous catholiques ;
Ces fiers Anglais feront tous hérétiques :
Frappons, chassons ces dogues Britanniques,
Punissons-les par quelque nouveau tour
De tout le mal qu'ils doivent faire un jour.

Des Gallicans ainsi parlait l'Apôtre,
De maudissons lardant sa patenôtre :
Et cependant que tout seul il parlait,
Dans Orléans un Conseil se tenait,
Par les Anglais cette ville bloquée
Au Roi de France allait être extorquée.
Quelques Seigneurs & quelques Conseillers,
Les uns pédants & les autres guerriers,
Sur divers tons déplorant leur misère,
Pour leur refrain disaient, que faut-il faire ?
Poton, la Hire, & ce brave Dunois, (1)

A vj

S'écriaient tous en se mordant les doigts :
 Allons , amis , mourons pour la patrie ,
 Mais aux Anglais vendons cher notre vie.
 Le Richemont crioit tout haut : Par Dieu ,
 Dans Orléans il faut mettre le feu ;
 Et que l'Anglais qui pense ici nous prendre ,
 N'ait rien de nous que fumée & que cendre.

Pour la Trimouille , il disoit : C'est en vain
 Que mes parents me firent Poitevin ;
 J'ai dans Milan laissé ma Dorotheé ;
 Pour Orléans hélas , je l'ai quittée !
 Je combattrai , mais je n'ai plus d'espoir.
 Faut-il mourir , ô ciel , sans la revoir !
 Le Président Louvet (*m*) grand personnage ,
 Au maintien grave , & qu'on eût pris pour sage ,
 Dit : Je voudrais que préalablement
 Nous fissions rendre arrêt de Parlement
 Contre l'Anglais , & qu'en ce cas énorme
 Sur toute chose on procédât en forme.
 Louvet était un grand clerc : mais hélas !
 Il ignorait son triste & piteux cas :
 S'il le savoit , sa gravité prudente
 Procéderait contre sa Présidente.
 Le grand Talbot , le Chef des assiégeants ,

Brûle pour elle & regne sur ses sens :
Louvet l'ignore , & sa mâle éloquence
N'a pour objet que de venger la France.
Dans ce conseil de sages , de héros ,
On entendait les plus nobles propos :
Le bien public , la vertu les inspire ;
Sur-tout , l'adroit & l'éloquent la Hire
Parla long-temps , & pourtant parla bien ;
Ils disaient d'or , & ne concluaient rien.

Comme ils parlaient , on vit par la fenêtre
Je ne fais quoi dans les airs apparaître.
Un beau fantôme au visage vermeil
Sur un rayon détaché du Soleil ,
Des Cieux ouverts fend la voûte profonde.
Odeur de Saint se sentait à la ronde.
Le bon Denis dessus son chef avait
A deux pendants une mitre pointue
D'or & d'argent , sur le sommet fendue.
Sa dalmatique au gré des vents flottait ,
Son front brillait d'une sainte auréole ,
Son cou penché laissoit voir son étole ,
Sa main portait ce bâton pastoral
Qui fut jadis *lituus augural*. (n)
A cet objet qu'on discernait fort mal ,

Voilà d'abord Monsieur de la Trimouille ,
 Paillard dévot , qui prie & s'agenouille.
 Le Richemont qui porte un cœur de fer ,
 Blasphémateur , jureur impitoyable ,
 Haussant la voix , dit que c'était le Diable
 Qui leur venait du fin fond de l'enfer ;
 Que ce serait chose très agréable ,
 Si l'on pouvait parler à Lucifer.
 Maître Louvet s'en courut au plus vite
 Chercher un pot tout rempli d'eau bénite.
 Poton , la Hire , & Dunois ébahis
 Ouvrent tous trois des grands yeux ébaubis.
 Tous les valets sont couchés sur le ventre.
 L'objet approche , & le saint fantôme entre
 Tout doucement porté sur son rayon ,
 Puis donne à tous sa bénédiction.
 Soudain chacun se signe & se prosterne.

Il les relève avec un air paternel ;
 Puis il leur dit ; „ Ne faut vous effrayer ,
 „ Je suis Denis (o) , & Saint de mon métier ;
 „ J'aime la Gaule , & l'ai catéchifiée ;
 „ Et ma bonne ame est très scandalisée
 „ De voir Charlot mon filleul tant aimé ,
 „ Dont le pays en cendre est consumé ,

» Et qui s'amuse, au lieu de le défendre,
» A deux tetons qu'il ne cesse de prendre.
» J'ai résolu d'affister aujourd'hui
» Les bons Français qui combattent pour lui.
» Je veux finir leur peine & leur misère.
» Tout mal, dit-on, guérit, par son contraire.
» Or, si Charlot veut pour une Catin
» Perdre la France & l'honneur avec elle,
» J'ai résolu, pour changer son destin,
» De me servir des mains d'une pucelle.
» Vous, si d'en haut vous desirez les biens,
» Si vos cœurs sont & Français & Chrétiens,
» Si vous aimez le Roi, l'Etat, l'Eglise,
» Affistez-moi dans ma sainte entreprise;
» Montrez le nid où nous devons chercher
» Ce vrai Phénix que je veux dénicher.

Ainsi parla le vénérable Sire.

Quand il eut fait, chacun se prit à rire.
Le Richemont, né plaisant & moqueur,
Lui dit : Ma foi, mon cher Prédicateur,
Monsieur le Saint, ce n'était pas la peine
D'abandonner le céleste domaine
Pour demander à ce peuple méchant
Ce beau joyau que vous estimez tant.

Quand il s'agit de sauver une ville,
 Un pucelage est une arme inutile.
 Pourquoi d'ailleurs le prendre en ce pays ?
 Vous en avez tant dans le Paradis !
 Rome & Lorette ont cent fois moins de cierges
 Que chez les Saints il n'est là-haut de vierges.
 Chez les Français, hélas, il n'en est plus.
 Tous nos Moutiers font à sec là-dessus.
 Nos francs-Archers, nos Officiers, nos Princes
 Ont dès long-temps dégarni les provinces ;
 Ils ont tous fait, en dépit de vos Saints,
 Plus de bâtards encor que d'orphelins :
 Monsieur Denis, pour finir nos querelles,
 Cherchez ailleurs, s'il vous plaît, des pucelles.

Le Saint rougit de ce discours brutal ;
 Puis aussi-tôt il remonte à cheval
 Sur son rayon, sans dire une parole,
 Pique des deux, & par les airs s'envole,
 Pour déterrer, s'il peut, ce beau bijou,
 Qu'on tient si rare & dont il semble fou.
 Laissons-le aller ; & tandis qu'il se perche
 Sur l'un des traits qui vont porter le jour ;
 Ami lecteur, puissiez-vous en amour,
 Avoir le bien de trouver ce qu'il cherche.

Fin du Premier Chant.

N O T E S.

(a) Plusieurs éditions portent :

Vous m'ordonnez de célébrer des Saints.

Cette leçon est correcte ; mais nous avons adopté l'autre, comme plus récréative. De plus, elle montre la grande modestie de l'auteur. Il avoue qu'il n'est pas digne de chanter une pucelle. Il donne en cela un démenti aux éditeurs, qui, dans une de leurs éditions, lui ont attribué une ode à Sainte Geneviève, dont assurément il n'est pas l'auteur.

(b) Tous les doctes savent qu'il y eut, du temps du Cardinal de Richelieu, un Chapelain, auteur d'un fameux Poëme de la Pucelle, dans lequel (à ce que dit Boileau,) *il fit de méchants vers douze fois douze cents.* Boileau ne savait pas que ce grand homme en fit douze fois vingt-quatre cent, mais que par discrétion il n'en fit imprimer que la moitié. La maison de Lorgueville, qui descendait du beau bâtard Du-nois, fit à l'illustre Chapelain une pension de douze mille livres tournois. On pouvait mieux employer son argent.

(c) La Motte-Houdart, auteur d'une traduction en vers de l'Iliade, traduction très abrégée, & cependant très-mal reçue. Fontenelle, dans l'éloge académique de la Motte, dit que c'est la faute de l'original

18 NOTES DU PREMIER CHANT.

(d) Agnès Sorel, Dame de Fromentau, près de Tours. Le Roi Charles VII lui donna le Château de Beauté sur Marne, & on l'appella Dame de Beauté. Elle eut deux enfants du Roi son amant, quoiqu'il n'eût point de privautés avec elle, suivant les Historiographes de Charles VII, gens qui disent toujours la vérité du vivant des Rois.

(e) Personnage feint. Quelques curieux prétendent que le discret auteur avoit en vue certain gros valet de chambre d'un certain Prince. Mais nous ne sommes pas de cet avis, & notre remarque subsiste, comme dit Dacier.

(f) Le Chromatique procède par plusieurs semi-tons consécutifs, ce qui produit une musique efféminée, très convenable à l'amour.

(g) Le Parlement de Paris fit ajourner trois fois à son de trompe le Roi, alors Dauphin, à la table de marbre, sur les conclusions de l'Avocat du Roi Margny. Voyez *les recherches de Pâquier*.

(h) Ce Prince Anglais est le Duc de Bedford, frere puiné de Henri V, Roi d'Angleterre, couronné Roi de France à Paris.

(i) Ce bon Denis n'est point Denis le prétendu Aréopagite, mais un Evêque de Paris. L'Abbé Hildouin fut le premier qui écrivit que cet Evêque ayant été décapité, porta sa tête entre ses bras, de Paris jusqu'à l'Abbaye qui porte son nom. On érigea ensuite des croix dans tous les endroits où ce Saint s'était arrêté en chemin. Le Cardinal de Polignac conta cette histoire à Madame la Marquise du *** & ajou-

NOTES DU PREMIER CHANT. 19

tant que Denis n'avait eu de peine à porter sa tête que jusqu'à la première station, cette Dame lui répondit : *Je le crois bien, il n'y a dans de telles affaires que le premier pas qui coûte.*

(k) Henri V, Roi d'Angleterre, le plus grand homme de son temps, beau-frère de Charles VII, dont il avoit épousé la sœur, étoit mort à Valenciennes, après avoir été reconnu Roi de France, à Paris; son frère le Duc de Bedford gouvernait la meilleure partie de la France au nom de son neveu Henri VI, reconnu aussi pour Roi de France, à Paris, par le Parlement, l'Hôtel-de-ville, le Châtelet, l'Evêque, les Corps de métiers & la Sorbonne.

(l) Poton de Saintrailles, la Hire, grands Capitaines; Jean de Dunois fils naturel de Jean d'Orléans & de la Comtesse d'Enguien; Richemont Connétable de France, depuis Duc de Bretagne; la Trimoille d'une grande maison du Poitou.

(m) Le Président Louvet, Ministre d'état sous Charles VII.

(n) Le bâton des Augures ressembloit parfaitement à une croffe.

(o) Ce Denis, patron de la France, est un Saint de la façon des moines. Il ne vint jamais dans les Gaules. Voyez sa légende dans les *Questions sur l'Encyclopédie*, à l'article Denis: vous apprendrez qu'il fut d'abord créé Evêque d'Athènes par St. Paul, qu'il alla rendre une visite à la Vierge Marie, & la complimenta sur la mort de son fils; qu'en suite il quitta l'évêché d'A-

20 *NOTES DU PREMIER CHANT.*

thènes pour celui de Paris; qu'on le pendit, & qu'il prêcha fort éloquement du haut de sa potence; qu'on lui coupa la tête; qu'il prit sa tête entre ses bras; qu'il la baifait en chemin, en allant à une lieue de Paris fonder une abbaye de son nom.





LA PUCELLE D'ORLÉANS.

CHANT SECOND.

ARGUMENT.

*Jeanne , armée par St. Denis , va trouver
Charles VII à Tours : ce qu'elle fit en
chemin , & comment elle eut son brevet
de pucelle.*

HEBREUX cent fois qui trouve un pucelage !
C'est un grand bien , mais de toucher un cœur
Est à mon sens un plus cher avantage .
Se voir aimé , c'est-là le vrai bonheur .
Qu'importe , hélas ! d'arracher une fleur ?
C'est à l'Amour à nous cueillir la rose .
Mes chers amis , ayons tous cet honneur ?
Ainsi soit-il ! Mais parlons d'autre chose .

Vers les confins du pays Champenois ,
 Où cent poteaux marqués de trois merlettes , (a)
 Disaient aux gens : *en Lorraine vous êtes* ,
 Est un vieux bourg , peu fameux autrefois ;
 Mais il mérite un grand nom dans l'histoire ;
 Car de lui vient le salut & la gloire
 Des fleurs de lys , & du peuple Gaulois.
 De Domremy chantons tous le Village ;
 Faisons passer son beau nom d'âge en âge.
 O Domremy ! tes pauvres environs
 N'ont ni muscats , ni pêches , ni citrons ,
 Ni mines d'or , ni bon vin qui nous damne ;
 Mais c'est à toi que la France doit Jeanne.
 Jeanne (b) y nâquit : certain Curé du lieu ,
 Faisant partout des serviteurs à Dieu ,
 Ardent au lit , à table , à la priere ,
 Moine autrefois , de Jeanne fut le pere.
 Une robuste & grasse Chambriere
 Fut l'heureux moule où ce Pasteur jeta
 Cette beauté , qui les Anglais dompta.
 Vers les seize ans , en une hôtellerie ,
 On l'engagea pour servir l'écurie ;
 A Vaucouleurs ; & déjà de son nom
 La renommée emplissait le canton.

Son air est fier, assuré, mais honnête;
Ses grands yeux noirs brillent à fleur de tête;
Trente-deux dents d'une égale blancheur
Sont l'ornement de sa bouche vermeille,
Qui semble aller de l'une à l'autre oreille,
Mais bien bordée & vive en sa couleur,
Appétissante & fraîche par merveille.
Ses tetons bruns, mais fermes comme un roc,
Tendent la robe, & le casque, & le froc:
Elle est active, adroite, vigoureuse;
Et d'une main potelée & nerveuse
Soutient fardeaux, verse cent brocs de vin,
Sert le bourgeois, le noble, le robin:
Chemin faisant, vingt soufflets distribue
Aux étourdis dont l'indiscrette main
Va tâtonnant sa cuisse ou gorge nue;
Travaille & rit du soir jusqu'au matin,
Conduit chevaux, les panse, abreuve, étrille;
Et les pressant de sa cuisse gentille,
Les monte à cru comme un soldat Romain. (c)

O profondeur! ô Divine Sagesse!
Que tu confonds l'orgueilleuse faiblesse
De tous ces grands si petits à tes yeux!
Que les petits sont grands quand tu le veux!

Ton Serviteur Denis le bienheureux
N'alla rodér aux Palais des Princesses,
N'alla chez vous Mesdames les Duchesses,
Denis courut, amis, qui le croirait?
Chercher l'honneur, où? dans un Cabaret.

Il était temps que l'Apôtre de France
Envers sa Jeanne usât de diligence.
Le bien public était en grand hasard.
De Satan la malice est connue;
Et si le Saint fût arrivé plus tard
D'un seul moment, la France était perdue.
Un Cordelier qu'on nommait Grisbourdon,
Avec Chandos arrivé d'Albion,
Était alors dans cette hôtellerie:
Il aimait Jeanne autant que sa patrie.
C'était l'honneur de la penailerie,
De tous côtés allant en mission,
Prédicateur, confesseur, espion,
De plus, grand clerc en la forcellerie, (d)
Savant dans l'art en Egypte sacré,
Dans ce grand art cultivé chez les Mages,
Chez les Hébreux, chez les antiques Sages,
De nos savants dans nos jours ignoré.
Jours malheureux! tout est dégénéral.

En feuilletant ses livres de cabale ,
Il vit qu'aux siens Jeanne serait fatale ;
Qu'elle portait dessous son court jupon
Tout le destin d'Angleterre & de France,
Encouragé par la noble assistance
De son génie , il jura son cordon ,
Son Dieu , son Diable , & Saint François d'Assise ,
Qu'à ses vertus Jeanne serait soumise ,
Qu'il feroit ce beau Palladion. (e)
Il s'écriait , en faisant l'oraison :
Je servirai ma patrie & l'Église :
Moine & Breton , je dois faire le bien
De mon pays , & plus encor le mien.

Au même temps , un ignorant , un rustre
Lui disputait cette conquête illustre :
Cet ignorant valait un Cordelier ;
Car vous saurez qu'il était muletier ,
Le jour , la nuit , offrant sans fin , sans terme ,
Son lourd service & l'amour le plus ferme.
L'occasion , la douce égalité ,
Faisaient pencher Jeanne de son côté :
Mais sa pudeur triomphait de la flamme ,
Qui par les yeux se glissait dans son ame.
Le Grisbourdon vit sa naissante ardeur.

Mieux qu'elle encor il lifait dans fon cœur.
Il vint trouver fon rival fi terrible ;
Puis il lui tint ce discours très plaufible.

Puiffant héros, qui paffez au befoin
Tous les mulets commis à votre foin,
Vous méritez fans doute la Pucelle,
Elle a mon cœur, comme elle a tous vos vœux :
Rivaux ardents, nous nous craignons tous deux,
Et comme vous, je fuis amant fidele ;
Ça, partageons : & rivaux fans querelle,
Tâtons tous deux de ce morceau friand,
Qu'on pourrait perdre en fe le disputant.
Conduifez-moi vers le lit de la belle ;
J'évoquerai le Démon du dormir,
Ses doux pavots vont foudain l'affoupir,
Et tour-à-tour nous veillerons pour elle.

Incontinent le Pere au grand cordon
Prend fon grimoire, évoque le Démon,
Qui de Morphée eut autrefois le nom.
Ce pefant Diable eft maintenant en France,
Vers le matin, lorsque nos Avocats
Vont s'enrouer à commenter Cujas,
Avec Meffieurs, il ronfle à l'audience.
L'après-dinée, il affifte aux sermons

Des apprentifs dans l'art des Maffillons,
A leurs trois points , à leurs citations ,
Aux lieux communs de leur belle éloquence.
Dans le parterre il vient bâiller le soir.

Aux cris du moine il monte en fon char noir ,
Par deux hiboux traîné dans la nuit sombre.
Dans l'air il gliffe , & doucement fend l'ombre.
Les yeux fermés , il arrive en bâillant ,
Se met fur Jeanne , & tâtonne & s'étend ;
Et fecouant fon pavot narcotique ,
Lui fouffle au fein vapeur foporifique.
Tel on nous dit que le moine Girard , (f)
En confeffant la gentille Cadiere ,
Infinuait de fon fouffle paillard
De diablotaux une autre fourmilere.

Nos deux galants , pendant ce doux fommeil ,
Aiguillonnés du Démon du réveil ,
Avoient de Jeanne ôté la couverture.
Déjà trois dés roulant fur fon beau fein ,
Vont décider au Jeu de Saint Guilain ,
Lequel des deux doit tenter l'aventure.
Le moine gagne : un Sorcier eft heureux ,
Le Grisbourdon fe faifit des enjeux ;
Il fond fur Jeanne. Oh foudaine merveille!

B ij

Denis arrive , & Jeanne se réveille.

O Dieu ! qu'un Saint fait trembler tout pécheur !

Nos deux rivaux se renversent de peur.

Chacun d'eux fuit , en portant dans le cœur ,
Avec la crainte un desir de mal faire.

Vous avez vu , sans doute , un Commissaire

Cherchant de nuit un couvent de Vénus ;

Un jeune essaim de tendrons demi-nus

Saute du lit , s'esquive , se dérobe

Aux yeux hagards du noir pédant en robe.

Ainsi fuyaient mes paillards confondus.

Denis s'avance , & reconforte Jeanne

Tremblante encor de l'attentat profane.

Puis il lui dit : „ Vase d'élection ,

„ Le Dieu des Rois , par tes mains innocentes ,

„ Veut des Français venger l'oppression

„ Et renvoyer dans les champs d'Albion

„ Des fiers Anglais les Cohortes sanglantes.

„ Dieu fait changer d'un souffle tout-puissant

„ Le roseau frêle en cedre du Liban ,

„ Sécher les mers , abaisser les collines.

„ Du monde entier réparer les ruines.

„ Devant tes pas la foudre grondera ,

„ Autour de toi la terreur volera ,

„ Et tu verras l'Ange de la victoire
„ Ouvrir pour toi les sentiers de la gloire.
„ Suis-moi, renonce à tes humbles travaux ;
„ *Charle* est un *Jean* : & *Jeanne* est un héros.

A ce discours terrible & pathétique,
Très consolant & très théologique ,
Jeanne étonnée, ouvrant un large bec ,
Crut quelque temps que l'on lui parlait Grec.
La Grace agit : Cette augustine Grace
Dans son esprit porte un jour efficace.
Jeanne sentit dans le fond de son cœur
Tous les élans d'une sublime ardeur.
Non, ce n'est plus Jeanne la chambrière :
C'est un héros, c'est une ame guerrière.
Tel un bourgeois humble, simple, grossier,
Qu'un vieux richard a fait son héritier ,
En un palais fait changer sa cuisine :
Son air honteux devient démarche fière ;
Les grands surpris admirent sa hauteur ,
Et les petits l'appellent *Monseigneur*.
Telle plutôt cette heureuse grissette (*)
Que la nature ainsi que l'art forma

(*) *Fene Madame la Marquise de Pompadour.*

Pour le Bordel , ou bien pour l'Opéra ,
Qu'une Maman avisée discrète
Au noble lit d'un Fermier éleva ,
Et que l'Amour , d'une main plus adroite ,
Sous un Monarque entre deux draps plaça.
Sa vive allure est un vrai port de reine ,
Ses yeux fripons s'arment de majesté ;
Sa voix a pris le ton de souveraine
Et sur son rang son esprit s'est monté.

Or , pour hâter leur auguste entreprise ,
Jeanne & Denis s'en vont droit à l'Église.
Lors apparut dessus le maître Autel ,
[Fille de Jean quelle fut ta surprise !]
Un beau harnois tout frais venu du Ciel ;
Des arsenaux du terrible Empirée ;
En cet instant , par l'Archange Michel ,
La noble armure avoit été tirée :
On y voyait l'armet de Débora ; (g)
Ce clou pointu , funeste à Sizara ;
Le caillou rond , dont un Berger fidele
De Goliath entama la cervelle ;
Cette machoire avec quoi combattit
Le fier Samson , qui ses cordes rompit ,
Lorsqu'il se vit vendu par sa donzelle ;

Le coutelet de la belle Judit,
Cette beauté si faintement perfide,
Qui, pour le Ciel, galante & homicide,
Son cher Amant massacra dans son lit,
A ces objets, la Sainte émerveillée,
De cette armure est bientôt habillée;
Elle vous prend & casque & corselet,
Brassards, cuissarts, baudrier, gantelet,
Lance, clou, dague, épieu, caillou, mâchoire,
Marche, s'essaie, & brûle pour la gloire.

Toute héroïne a besoin d'un courrier,
Jeanne en demande au triste Muletier:
Mais aussi-tôt un âne se présente,
Au beau poil gris, à la voix éclatante,
Bien étrillé, fellé, bridé, ferré,
Portant arçons, avec chanfrein doré,
Caracolant, du pied frappant la terre,
Comme un courrier de Thrace, ou d'Angleterre.

Ce beau grifon-deux ailes possédait
Sur son échine, & souvent s'en servait.
Ainsi Pégase, au haut des deux collines,
Portait jadis neuf Pucelles Divines;
Et l'Hypogriphe à la Lune volant,
Portait Astolphe au pays de Saint Jean.

Mon cher Lecteur veut connaître cet âne ,
Qui vint alors offrir sa croupe à Jeanne ;
Il le faudra , mais dans un autre Chant : (b)
Je l'avertis cependant qu'il révère
Cet âne heureux , qui n'est pas sans mystère .

Sur son grifon Jeanne a déjà fauté ;
Sur son rayon Denis est remonté :
Tous deux s'en vont vers les rives de Loire ,
Porter au Roi l'espoir de la victoire .
L'âne , tantôt trotte d'un pied léger ,
Tantôt s'élève & fend les champs de l'air .
Le Cordelier toujours plein de luxure ,
Un peu remis de sa triste aventure ,
Usant enfin de ses droits de Sorcier ,
Change en mulet le pauvre Muletier ,
Monte dessus , chevauche , pique & jure ,
Qu'il suivra Jeanne au bout de la nature .
Le Muletier en son mulet caché ,
Bât sur le dos , crut gagner au marché ;
Et du vilain , l'ame terrestre & crasse ,
A peine vit qu'elle eût changé de place .

Jeanne & Denis s'en allaient donc vers Tours ,
Chercher ce Roi plongé dans les amours .
Près d'Orléans , comme ensemble ils passèrent ,

L'ost des Anglais de nuit ils traverferent.
 Ces fiers Bretons ayant bu tristement,
 Cuvaiet leur vin, dormaient profondément,
 Tout était ivre, & goujeats & vedettes :
 On n'entendait ni Tambours ni Trompettes ;
 L'un dans sa tente était couché tout nu ,
 L'autre ronflait sur son page étendu.

Alors Denis , d'une voix paternelle,
 Tint ces propos tout bas à la Pucelle :
 Fille de bien , tu sauras que Nifus (i)
 Étant un foir aux tentes de Turnus ,
 Bien secondé de son cher Euriale ,
 Rendit la nuit aux Rutulois fatale.

Le même advint au quartier de Rhefus, (k)
 Quand la valeur du preux fils de Tidée,
 Par la nuit noire & par Ulyffe aidée,
 Sut envoyer sans danger, sans effort ,
 Tant de Troyens du sommeil à la mort.
 Tu peux jouir de semblable victoire.

Parle, dis-moi, veux-tu de cette gloire ?
 Jeanne lui dit : Je n'ai point lu l'histoire ,
 Mais je ferais d'un courage bien bas ,
 De tuer gens qui ne combattent pas.
 Disant ces mots elle avise une tente ,

Que les rayons de la lune brillante
Faisaient paraître à ses yeux éblouis,
Tente d'un Chef, ou d'un jeune Marquis :
Cent gros flacons remplis de vin exquis,
Sont tout auprès. Jeanne avec assurance
D'un grand pâté prend les vastes débris,
Et boit six coups avec Monsieur Denis,
A la santé de son bon Roi de France.

La tente était celle de Jean Chandos, (1)
Fameux guerrier qui dormait sur le dos.
Jeanne faisoit sa redoutable épée,
Et sa culotte en velours déconpée.
Ainsi jadis, David aimé de Dieu,
Ayant trouvé Saül en certain lieu,
Et lui pouvant ôter très bien la vie,
De sa chemise il lui coupa partie,
Pour faire voir à tous les Potentats,
Ce qu'il put faire, & ce qu'il ne fit pas.
Près de Chandos était un jeune page
De quatorze ans, mais charmant pour son âge,
Lequel montrait deux globes faits autour,
Qu'on aurait pris pour ceux du tendre Amour.
Non loin du Page était une écritoire,
Dont se servait le jeune homme après boire,

Quand tendrement quelques vers il faifait,
Pour la beauté qui fon cœur féduifait.
Jeanne prend l'encre, & fa main lui deffine
Trois fleurs de lys, juſte deſſous l'échine;
Préſage heureux du bonheur des Gaulois,
Et monument de l'amour de nos Rois.
Le bon Denis voyait, ſe pâmant d'aïſe,
Les lys François ſur une feſſe Anglaiſe.

Qui fut penaut le lendemain matin?
Ce fut Chandos, ayant cuvé ſon vin;
Car s'éveillant il vit ſur ce beau Page
Les fleurs de lys. Plein d'une juſte rage,
Il crie alerte, il croit qu'on le trahit;
A ſon épée il court auprès du lit;
Il cherche en vain; l'épée eſt diſparuc;
Point de culotte; il ſe frotte la vue,
Il gronde, il crie, & penſe fermement
Que le grand Diable eſt entré dans le camp.

Ah! qu'un rayon de Soleil & qu'un âne,
Cet âne ailé qui ſur ſon dos a Jeanne,
Du monde entier feraient bientôt le tour!
Jeanne & Denis arrivent à la Cour.
Le doux Prélat fait par expérience
Qu'on eſt railleur à cette Cour de France.

Il se souvient des propos insolents
Que Richemont lui tint dans Orléans ,
Et ne veut plus à pareille aventure
D'un saint Evêque exposer la figure.
Pour son honneur il prit un nouveau tour ;
Il s'affubla de la triste encolure
Du bon Roger , Seigneur de Baudricour , (*m*)
Preux Chevalier , & ferme Catholique ,
Hardi parleur , loyal & véridique ,
Malgré cela , pas trop mal à la Cour.

„ Eh , jour de Dieu , dit-il parlant au Prince ,
„ Vous languissez au fond d'une Province !
„ Esclave Roi , par l'Amour enchaîné ,
„ Quoi ! votre bras indignement repose !
„ Ce front Royal , ce front n'est couronné
„ Que de tiffus , & de myrte , & de rose !
„ Et vous laissez vos cruels ennemis
„ Rois dans la France & sur le Trône assis !
„ Allez mourir , ou faites la conquête
„ De vos Etats ravis par ces mutins :
„ Le Diadème est fait pour votre tête ,
„ Et les lauriers n'attendent que vos mains.
„ Dieu , dont l'esprit allume mon courage ,
„ Dieu , dont ma voix annonce le langage ,

- » De sa faveur est prêt à vous couvrir.
» Osez le croire, osez vous secourir :
» Suivez du moins cette auguste Amazone,
» C'est votre appui, c'est le soutien du Trône,
» C'est par son bras que le Maître des Rois
» Veut rétablir nos Princes & nos Loix.
» Jeanne avec vous chassera la famille
» De cet Anglais si terrible & si fort :
» Devenez homme, & si c'est votre fort
» D'être à jamais mené par une fille,
» Fuyez au moins celle qui vous perdit,
» Qui votre cœur dans ses bras amollit ;
» Et digne enfin de ce secours étrange,
» Suivez les pas de celle qui vous venge.

Un Roi de France eut toujours dans le cœur
Avec l'amour un très grand fond d'honneur.
Du vieux soldat le discours pathétique
A dissipé son sommeil létargique,
Ainsi qu'un Ange, un jour du haut des airs,
De sa trompette ébranlant l'Univers,
Rouvrant la tombe, animant la poussière,
Rappellera les morts à la lumière :
Charle éveillé, Charle bouillant d'ardeur,
Ne lui répond qu'en s'écriant aux armes.

Les feuls combats à fes yeux ont des charmes.
Il prend fa pique, il brûle de fureur.

Bientôt, après la première chaleur
De ces transports où fon ame est en proye,
Il voulut voir fi celle qu'on envoie
Vient de la part du Diable ou du Seigneur,
Ce qu'il doit croire, & fi ce grand prodige
Est en effet ou miracle ou prestige.
Donc fe tournant vers la fiere beauté,
Le Roi lui dit d'un ton de majesté,
Qui confondrait toute autre fille qu'elle:
Jeanne, écoutez; Jeanne, êtes-vous pucelle?
Jeanne lui dit: O grand Sire, ordonnez
Que Médecins lunettes fur le nez,
Matrônes, Clercs, Pédans, Apothicaires,
Viennent fonder ces féminins mystères;
Et fi quelqu'un fe connaît à cela,
Qu'il trouffe Jeanne, & qu'il regarde là.
A fa réponse & sage & mesurée,
Le Roi vit bien qu'elle était inspirée.

Or sus, dit-il, si vous en savez tant,
Fille de bien, dites-moi dans l'instant,
Ce que j'ai fait cette nuit à ma belle;
Mais parlez net. Rien du tout, lui dit-elle.

Le Roi surpris foudain s'agenouilla,
Cria tout haut, miracle, & se signa.
Incontinent la cohorte fourrée,
Bonnet en tête, Hippocrate à la main,
Vient observer le pur & noble fein
De l'Amazone à leurs regards livrée: (n)
On la met nue, & Monsieur le Doyen
Ayant le tout considéré très bien,
Dessus, dessous, expédie à la belle,
En parchemin, un brevet de pucelle.

L'esprit tout fier de ce brevet sacré,
Jeanne foudain d'un pas délibéré,
Retourne au Roi, devant lui s'agenouille,
Et déployant la superbe dépouille
Que sur l'Anglais elle a prise en passant,
Permits, dit-elle, ô mon Maître puissant,
Que sous tes loix la main de ta Servante
Ose venger la France gémissante.
Je remplirai tes oracles divins:
J'ose à tes yeux jurer par mon courage,
Par cette épée, & par mon pucelage,
Que tu seras huilé bientôt à Rheims.
Tu chasseras les Anglaïfes cohortes,
Qui d'Orléans environnent les portes.

Viens accomplir tes augustes destins ,
Viens , & de Tours abandonnant la rive ,
Dès ce moment souffre que je te fuive.

Les Courtifans autour d'elle pressés ,
Les yeux au Ciel & vers Jeanne adressés ,
Battent des mains, l'admirent, la fécondent.
Cent cris de joie à son discours répondent.
Dans cette foule, il n'est point de guerrier
Qui ne voulût lui servir d'écuyer ,
Porter sa lance, & lui donner sa vie ;
Il n'en est point qui ne soit possédé
Et de la gloire & de la noble envie
De lui ravir ce qu'elle a tant gardé.
Prêt à partir chaque Officier s'empresse :
L'un prend congé de sa vieille maîtresse ,
L'un sans argent, va droit à l'usurier ,
L'autre à son hôte, & compte sans payer.
Denis a fait déployer l'Oriflamme. (o)
A cet aspect le Roi Charle s'enflamme
D'un noble espoir à sa valeur égal.
Cet étendard aux ennemis fatal ,
Cette Héroïne , & cet âne aux deux ailes ,
Tout lui promet des palmes immortelles.

Denis voulut, en partant de ces lieux ,

Des deux Amants épargner les adieux.

On eût versé des larmes trop ameres,

On eût perdu des heures toujours cheres.

Agnès dormait, quoiqu'il fût un peu tard :

Elle était loin de craindre un tel départ.

Un songe heureux dont les erreurs la frappent,

Lui retraçait des plaisirs qui s'échappent.

Elle croyait tenir entre ses bras

Le cher Amant dont elle est Souveraine ;

Songe flatteur , tu trompais ses appas !

Son Amant fuit , & St. Denis l'entraîne.

Tel dans Paris un Médecin prudent

Force au régime un malade gourmand ,

A l'appétit se montre inexorable ,

Et sans pitié le fait fortir de table.

Le bon Denis eut à peine arraché

Le Roi de France à son charmant péché ,

Qu'il courut vite à son ouaille chere ,

A sa Pucelle , à sa fille guerriere ;

Il a repris son air de bienheureux ,

Son ton dévot , ses plats & courts cheveux ,

L'anneau béni , la crosse pastorale ,

Ses gants , sa croix , sa mitre Épiscopale.

Va , lui dit-il , fers la France & ton Roi ;

Mon œil benin fera toujours sur toi ;
Mais , au laurier du courage héroïque ,
Joins le rofier de la vertu pudique.
Je conduirai tes pas dans Orléans.
Lorsque Talbot , le Chef des mécréants ;
Le cœur saisi du démon de luxure ,
Croira tenir sa Présidente impure ;
Il tombera sous ton robuste bras.
Punis son crime , & ne l'imite pas.
Sois à jamais dévote avec courage.
Je pars , adieu ; pense à ton pucelage.
La belle en fit un ferment solemnel ;
Et son Patron repartit pour le Ciel.

Fin du Deuxieme Chant.



N O T E S.

(a) Il y avait alors sur toutes les frontières de Lorraine des poteaux aux armes du Duc , qui sont trois Alérions ; ils ont été ôtés en 1738.

(b) Elle était en effet native du village de Domremy, fille de Jean d'Arc, & d'Isabeau, âgée alors de vingt-sept ans, & servante de cabaret ; ainsi son pere n'était point Curé. C'est une fiction poétique qui n'est peut-être pas permise dans un sujet grave.

(c) *Montait chevaux à poil, & faisait appetises qu'autres filles n'ont point coutume de faire*, comme dit la chronique de Montrelet.

(d) La Sorcellerie était alors si en vogue, que Jeanne d'Arc elle-même fut brûlée depuis comme forcieri, sur la requête de la Sorbonne.

(e) Figure de Pallas, à laquelle le destin de Troye était attaché : presque tous les peuples ont eu de pareilles superstitions.

(f) Le Jésuite Girard convaincu d'avoir eu de petites privautés avec la Demoiselle Cadiere sa pénitente, fut accusé de l'avoir enforcelée en soufflant sur elle. Voyez les notes du chant troisième.

(g) Débora est la première femme guerrière dont il soit parlé dans le monde. Jahel, autre héroïne, enfonça un clou dans la tête du Général Sizara : on conserve ce clou dans plusieurs Couvents Grecs & La-

tins , avec la mâchoire dont se servit Samson , la fronde de David , & le couperet avec lequel la célèbre Judith coupa la tête du Général Holoferne , ou Olfern , après avoir couché avec lui.

(h) NB. Lecteur , qui avez du goût , remarquez que notre auteur qui en a aussi , & qui est au-dessus des préjugés , rime toujours pour les oreilles plus que pour les yeux. Vous ne le verrez point faire rimer *trône* avec *bonne* , *pâte* avec *patte* , *homme* avec *héaume*. Une breve n'a pas le même son , & ne se prononce pas comme une longue. *Jean* & *chant* se prononcent de même.

(i) Avanture décrite dans l'Énéide.

(k) Avanture de l'Iliade.

(l) L'un des grands Capitaines de ce temps-là.

(m) Il ne s'appellait point Roger , mais Robert ; cette faute est légère ; ce fut lui qui mena Jeanne d'Arc à Tours en 1429 , & qui la présenta au Roi. C'était un bon Champenois qui n'y entendait pas finesse. Son château était auprès de Brienne en Champagne. J'ai vu sa devise sur la porte de ce pauvre château : c'étoit un sep de vigne , avec la légende *Beau , dru & court*. On peut juger par-là de l'esprit du temps.

(n) Effectivement des Médecins & des Matrones visiterent Jeanne d'Arc , & la déclarerent pucelle.

(o) Etendard apporté par un Ange dans l'Abbaye de St. Denis , lequel étoit autrefois entre les mains des Comtes de Vexin.



LA PUCELLE

D'ORLÉANS.

CHANT TROISIÈME.

ARGUMENT.

Description du Palais de la Sottise. Combat vers Orléans. Agnès se revêt de l'armure de Jeanne pour aller trouver son Amant ; elle est prise par les Anglais, & sa pudeur souffre beaucoup.

CE n'est le tout d'avoir un grand courage,
Un coup d'œil ferme au milieu des combats,
D'être tranquille à l'aspect du carnage,
Et de conduire un monde de soldats ;
Car tout cela se voit en tous climats,

Et tour-à-tour ils ont cet avantage.
Qui me dira si nos ardents Français
Dans ce grand art, l'art affreux de la guerre,
Sont plus savants que l'intrépide Anglais ?
Si le Germain l'emporte sur l'Iberz ?
Tous ont vaincu, tous ont été défaits.
Le grand Condé fut battu par Turenne; (a)
Le fier Villars fut vaincu par Eugene. (b)
De Staniflas le vertueux support,
Ce Roi soldat, Dom-Quichote du Nord,
Dont la valeur a paru plus qu'humaine,
N'a-t-il pas vu dans le fond de l'Ukraine,
A Pultava tous ses lauriers flétris, (c)
Par un rival objet de ses mépris ?

Un beau secret ferait, à mon avis,
De bien savoir éblouir le vulgaire,
De s'établir un divin caractère,
D'en imposer aux yeux des ennemis;
Car les Romains, à qui tout fut soumis,
Domptaient l'Europe au milieu des miracles.
Le Ciel pour eux prodigua les oracles.
Jupiter, Mars, Pollux & tous les Dieux
Guidaient leur Aigle, & combattaient pour eux.
Ce grand Bacchus qui mit l'Asie en cendre,

L'antique Hercule & le fier Alexandre,
Pour mieux regner sur les peuples conquis,
De Jupiter ont passé pour les fils :
Et l'on voyait les Princes de la terre
A leurs genoux redouter le tonnerre,
Tomber du trône & leur offrir des vœux.

Denis suivit ces exemples fameux ;
Il prétendit que Jeanne la pucelle
Chez les Anglais passât même pour telle ;
Et que Bedford, & l'amoureux Talbot,
Et Tirconel, & Chandos l'indénot,
Crussent la chose, & qu'ils vissent dans Jeanne
Un bras divin fatal à tout profane.
Il s'en va prendre un vieux Bénédictin,
Non tel que ceux dont le travail immense
Vient d'enrichir les Libraires de France ;
Mais un Prieur engraisé d'ignorance,
Et n'ayant lu que son Missel Latin :
Frere Lourdis fut le bon personnage
Qui fut choisi pour ce nouveau voyage.

Devers la Lune où l'on tient que jadis
Était placé des fous le Paradis, (d)
Sur les confins de cet abyme immense
Où le chaos, & l'Érebe, & la nuit,

Avant les temps de l'univers produit,
Ont exercé leur aveugle puissance :
Il est un vaste & caverneux séjour
Peu careffé des doux rayons du jour,
Et qui n'a rien qu'une lumière affreuse,
Froide, tremblante, incertaine & trompeuse ;
Pour toute étoile on a des feux folets.
L'air est peuplé de petits farfadets.
De ce pays la Reine est la Sottise.
Ce vieil enfant porte une barbe grise,
Œil de travers, & bouche à la Danchet. (e)
Sa lourde main tient pour sceptre un hochet.
De l'Ignorance elle est, dit-on, la fille,
Près de son trône est sa sotte famille,
Le fol Orgueil, l'Opiniâtré,
Et la Pareffe & la Crédulité.
Elle est servie, elle est flattée en Reine ;
On la croirait en effet souveraine ;
Mais ce n'est rien qu'un fantôme impuissant ;
Un Chilperic, un vrai Roi fainéant.
La Fourberie est son ministre avide.
Tout est réglé par ce Maire perfide ;
Et la sottise est son digne instrument.
Sa Cour plénière est à son gré fournaie

De

De gens profonds en fait d'Astrologie,
Sûrs de leur art, à tous moments déçus,
Dupes, fripons, & partant toujours crus.

C'est là qu'on voit les maîtres d'alchymie
Faisant de l'or, & n'ayant pas un sou,
Les Rosés-croix, & tout ce peuple fou
Argumentant sur la Théologie.

Le gros Lourdis pour aller en ces lieux
Fut donc choisi parmi tous ses confreres.
Lorsque la nuit couvrait le front des Cieux
D'un tourbillon de vapeurs non légères,
Enveloppé dans le sein du repos,
Il fut conduit au Paradis des sots. (f)
Quand il y fut, il ne s'étonna gueres :
Tout lui plaisait, & même en arrivant,
Il crut encore être dans son couvent.

Il vit d'abord la suite emblématique
Des beaux tableaux de ce séjour antique.
Caco-Démon qui ce grand temple orna,
Sur la muraille à plaisir griffonna
Un long croquis de toutes nos sottises,
Traits d'étourdi, pas de clerc, balourdifes,
Projets mal faits, plus mal exécutés,
Et tous les mois du Mercure vantés.

Dans cet amas de merveilles confuses,
 Parmi ces flots d'imposteurs & de buses,
 On voit sur-tout un superbe Écossais,
 Lafs est son nom ; nouveau Roi des Français,
 D'un beau papier il porte un diadème,
 Et sur son front il est écrit, *système* ; (g)
 Environné de grands balots de vent,
 Sa noble main les donne à tout venant :
 Prêtres, Catins, guerriers, gens de justice
 Lui vont porter leur or par avarice.

Ah, quel spectacle ! Ah, vous êtes donc là,
 Tendre Escobar, *suffisant* (b) Molina,
 Petit Doucin dont la main pateline
 Donne à baiser une bulle Divine,
 Que le Tellier (i) lourdement fabriqua,
 Dont Rome même en secret se moqua,
 Et qui chez nous est la noble origine
 De nos partis, de nos divisions,
 Et qui pis est, de volumes profonds
 Remplis, dit-on, de poisons hérétiques,
 Tous poisons froids, & tous soporifiques.
 Les combattants nouveaux Bellérophons,
 Dans cette nuit montés sur des chimères,
 Les yeux bandés cherchent leurs adversaires ;

De longs fiflets leur servent de clairons,
 Et dans leur docte & sainte frénésie,
 Ils vont frappant à grands coups de vessie.
 Ciel, que d'écrits, de disquisitions,
 De mandemens & d'explications,
 Que l'on explique encor peur de s'entendre!
 O Chroniqueur des héros du Scamandre,
 Toi, qui jadis des grenouilles, des rats,
 Si doctement as chanté les combats,
 Sors du tombeau, viens célébrer la guerre
 Que pour la Bulle on fera sur la terre.
 Le Janséniste, esclave du destin,
 Enfant perdu de la *grace efficace*,
 Dans ses drapeaux porte un Saint Augustin,
 Et pour *plusieurs* il marche avec audace. (k)
 Les ennemis s'avancent tout courbés
 Dessus le dos de cent petits Abbés.

Cessez, cessez, ô discordes civiles!

Tout va changer: place, place imbécilles!
 Un grand tombeau sans ornement, sans art,
 Est élevé non loin de Saint Médard. (l)
 L'esprit divin, pour éclairer la France,
 Sous cette tombe enferme sa puissance:
 L'aveugle y court, & d'un pas chancelant

Aux quinze-vingt retourne en tâtonnant.
 Le boiteux vient clopinant sur la tombe,
 Crie *Hosanna*, faute, gigotte, & tombe.
 Le fourd approche, écoute, & n'entend rien.
 Tout aussi-tôt de pauvres gens de bien
 D'aïse-pâmés, vrais témoins de miracle,
 Du bon *Pâris* baïsent le tabernacle. (m)
 Frere Lourdis fixant ses deux gros yeux,
 Voit ce saint œuvre, en rend grâces aux Cieux,
 Joint les deux mains, & riant d'un sot rire,
 Ne comprend rien, & toute chose admire.

Ah ! le voici ce savant tribunal,
 Moitié Prélats, & moitié monacal ;
 D'Inquisiteurs une troupe sacrée,
 Est là pour Dieu de sbirres entourée.
 Ces saints Docteurs assis en jugement,
 Ont pour habit plumes de chat-huant ;
 Oreilles d'âne ornent leur tête auguste ;
 Et pour peser le juste avec l'injuste,
 Le vrai, le faux, balance est dans leurs mains.
 Cette balance a deux larges bassins ;
 L'un tout comblé contient l'or qu'ils excroquent,
 Le bien, le sang des pénitents qu'ils croquent ;
 Dans l'autre sont bulles, brefs, orémus,

Beaux chapelets, scapulaires, agnus.
 Aux pieds bénits de la docte assemblée,
 Voyez-vous pas le pauvre Galilée, (n)
 Qui tout contrit leur demande pardon,
 Bien condamné pour avoir eu raison?

Murs de Loudun, quel nouveau feu s'allume?
 C'est un Curé que le bûcher consume:
 Douze faquins ont déclaré forcier,
 Et fait griller Messire Urbain Granedier. (o)

Galigai, ma chere Maréchale, (p)
 Ah, qu'aux savants notre France est fatale!
 Car on te chauffe en feu brillant & clair,
 Pour avoir fait pacte avec Lucifer.

Je vois plus loin cet arrêt authentique, (q)
 Pour Aristote, & contre l'émétique.

Venez, venez, mon beau pere Girard, (r)
 Vous méritez un long article à part.
 Vous voilà donc, mon confesseur de fille,
 Tendre dévot qui prêchez à la grille!
 Que dites-vous des pénitents appas
 De ce tendron converti dans vos bras?
 J'estime fort cette douce aventure.
 Tout est humain, Girard, en votre fait;
 Ce n'est pas là pécher contre nature:

Que de dévots en ont encor plus fait !
Mais, mon ami, je ne m'attendais guere
De voir entrer le Diable en cette affaire.
Girard, Girard, tous tes accusateurs,
Jacobin, Carme, & faiseur d'écriture,
Juges, témoins, ennemis, protecteurs,
Aucun de vous n'est forcier, je vous jure.
Lourdis enfin voit nos vieux Parlements
De vingt Prélats brûler les Mandements,
Et par arrêt exterminer la race
D'un certain fou qu'on nomme Saint Ignace ;
Mais, à leur tour, eux-mêmes on les proscriit :
Quesnel en pleure & Saint Ignace en rit.
Paris s'émeut à leur destin tragique,
Et s'en console à l'Opéra-comique.

O toi, Sottise ! ô grosse Dété !
De qui les flancs à tout âge ont porté
Plus de mortels que Cybele féconde
N'avait jadis donné de Dieux au monde,
Qu'avec plaisir ton grand œil hébété
Voit tes enfants dont ma patrie abonde :
Sots traducteurs, & sots compilateurs,
Et sots auteurs, & non moins sots lecteurs !
Je t'interroge, ô suprême puissance !

Daigne m'apprendre en cette foule immense
De tes Enfants qui sont les plus chéris ,
Les plus féconds en lourds & plats écrits ,
Les plus constants à broncher comme à braire
A chaque pas dans la même carrière !
Ah ! je connais que tes foins les plus doux
Sont pour l'auteur du journal de Trévoux.

Tandis qu'ainsi Denis notre bon pere
Devers la lune en secret préparait
Contre l'Anglais cet innocent mystère ,
Une autre scene en ce moment s'ouvrait ,
Chez les grands fous du monde sublunaire.
Charle est déjà parti pour Orléans ,
Les étendards flottent au gré des vents.
A ses côtés Jeanne le casque en tête ,
Déjà de Rheims lui promet la conquête.
Voyez-vous pas ces jeunes écuyers ,
Et cette fleur de loyaux Chevaliers ?
La lance au poing cette troupe environné
Avec respect notre sainte Amazone.
Ainsi l'on voit le sexe masculin
A Fontevrault servir le féminin. (f)
Le Sceptre est là dans les mains d'une femme ,
Et pere Anselme est béni par Madame.

La belle Agnès en ces cruels moments,
Ne voyant plus son Amant qu'elle adore,
Cède au chagrin dont l'excès la dévore ;
Un froid mortel s'empare de ses sens.
L'ami Bonneau toujours plein d'industrie,
En cent façons la rappelle à la vie.
Elle ouvre encor ses yeux , ces doux vainqueurs,
Mais ce n'est plus que pour verser des pleurs :
Puis sur Bonneau se penchant d'un air tendre,
C'en est donc fait, dit-elle, on me trahit.
Où va-t-il donc ? que veut-il entreprendre ;
Était-ce là le serment qu'il me fit,
Lorsqu'à sa flamme il me fit condescendre ?
Toute la nuit il faudra donc m'étendre
Sans mon Amant, seule au milieu d'un lit !
Et cependant cette Jeanne hardie,
Non des Anglais, mais d'Agnès ennemie,
Va contre moi lui prévenir l'esprit.
Ciel ! que je hais ces créatures fieres,
Soldats en jupe , hommâsses Chevaliers , (t)
Du sexe mâle affectant la valeur ,
Sans posséder les agréments du nôtre,
A tous les deux prétendant faire honneur,
Et qui ne sont ni de l'un ni de l'autre.

Disant ces mots elle pleure & rougit,
Frémit de rage, & de douleur gémit.
La jalousie en ses yeux étincelle,
Puis tout-à-coup d'une ruse nouvelle
Le tendre Amour lui fournit le dessein.

Vers Orléans elle prend son chemin,
De Dame Alix & de Bonneau suivie.
Agnès arrive en une hôtellerie,
Où dans l'instant lasse de chevaucher,
La fiere Jeanne avait été coucher.
Agnès attend qu'en ce logis tout dorme,
Et cependant subtilement s'informe
Où couche Jeanne, où l'on met son harnois:
Puis dans la nuit se glisse en tapinois,
De Jean Chandos prend la culotte, & passe
Ses cuisses entre, & l'aiguillette lace;
De l'amazone elle prend la cuirasse.
Le dur acier forgé pour les combats,
Presse & meurtrit ses membres délicats.
L'ami Bonneau la soutient sous les bras.

La belle Agnès dit alors à voix basse:
Amour, Amour, maître de tous mes sens!
Donne la force à cette main tremblante,
Fais-moi porter cette armure pesante,

Pour mieux toucher l'auteur de mes tourments.
Mon amant vent une fille guerriere,
Tu fais d'Agnès un soldat pour lui plaire,
Je le fuivrai ; qu'il permette aujourd'hui
Que ce soit moi qui combatte avec lui ;
Et si jamais la terrible tempête,
Des dards Anglais vient menacer sa tête,
Qu'ils tombent tous sur ces tristes appas,
Qu'il soit du moins sauvé par mon trépas,
Qu'il vive heureux , que je meure pâmée
Entre ses bras , & que je meure aimée.
Tandis qu'ainfi cette belle parlait,
Et que Bonneau ses armes lui mettait,
Le Roi Charlot à trois milles était
La tendre Agnès prétend à l'heure même,
Pendant la nuit , aller voir ce qu'elle aime.
Ainsi vêtue & pliant sous le poids,
N'en pouvant plus , maudissant son harnois,
Sur un cheval elle s'en va juchée,
Jambe meurtrie , & la fesse écorchée.
Le gros Bonneau sur un Normand monté,
Va lourdement & ronfle à son côté.
Le tendre Amour , qui craint tout pour la belle,
La voit partir & soupire pour elle.

Agnès à peine avait gagné chemin ,
Qu'elle entendit devers un bois voisin
Bruit de chevaux , & grand cliquetis d'armes.
Le bruit redouble ; & voici des gendarmes ,
Vêtus de rouge , & pour comble de maux ,
C'était les gens de Monsieur Jean Chandos ,
L'un d'eux s'avance , & demande , *qui vive ?*
A ce grand cri notre amante naïve
Songeant au Roi , répondit sans détour ,
Je suis Agnès , vive France , & l'amour.
A ces deux noms que le Ciel équitable
Voulut unir du nœud le plus durable ,
On prend Agnès , & son gros confident ;
Ils sont tous deux menés incontinent
A ce Chandos , qui terrible en sa rage
Avait juré de venger son outrage ,
Et de punir les brigands ennemis
Qui sa culotte & son fer avaient pris.

Dans ces moments où la main bienfaisante
Du doux sommeil laisse nos yeux ouverts ,
Quand les oiseaux reprennent leurs concerts ,
Qu'on sent en soi sa vigueur renaissante ,
Que les desirs peres des voluptés
Sont par les sens dans notre ame excités :

Dans ces moments, Chandos, on te présente
La belle Agnès, plus belle & plus brillante
Que le soleil au bord de l'Orient.

Que sentis-tu, Chandos, en t'éveillant,
Lorsque tu vis cette nymphe si belle
A tes côtés, & tes grégues sur elle ?

Chandos pressé d'un aiguillon bien vif,
La dévorait de son regard lascif.

Agnès en tremble, & l'entend qu'il marmotte
Entre ses dents : *je raurai ma culotte.*

A son chevet d'abord il la fait seoir :

Quittez, dit-il, ma belle prisonniere,
Quittez ce poids d'une armure étrangere.

Ainsi parlant, plein d'ardeur & d'espoir,
Il la décasque, il vous la décuirasse :

La belle Agnès s'en défend avec grace ;
Elle rougit d'une aimable pudeur,

Pensant à Charle, & soumise au vainqueur.

Le gros Bonneau que le Chandos destine
Au digne emploi de chef de sa cuisine,

Va dans l'instant mériter cet honneur ;

Des boudins blancs il était l'inventeur,

Et tu lui dois, ô Nation Française,

Pâtés d'anguille, & gigots à la braise.

Monsieur Chandos, hélas que faites-vous ?
 Difait Agnès d'un tōn timide & doux.
 Pardieu, dit-il, [tout Héros Anglais jure] (x)
 Quelqn'un m'a fait une sanglante injure.
 Cette enlotte est mienne; & je prendrai
 Ce qui fut mien où je le trouverai.
 Parler ainsi, mettre Agnès toute nue,
 C'est même chose; & la belle éperdue,
 Tout en pleurant était entre ses bras,
 Et lui difait: Non, je n'y consens pas.
 Dans l'instant même un horrible fracas
 Se fait entendre; on crie: alerte, aux armes!
 Et la trompette, organe du trépas,
 Senne la charge, & porte les alarmes.
 A son réveil Jeanne cherchant en vain
 L'affublement du harnois masculin,
 Son bel armet ombragé de l'aigrette,
 Et son haubert, (x) & sa large braguette, (y)
 Sans raisonner faifit foudainement,
 D'un Écuyer le dur accoutrement,
 Monte à cheval sur son âne, & s'écrie:
 Venez venger l'honneur de la patrie.
 Cent Chevaliers s'empresseut sur sès pas,
 Ils sont suivis de six cent vingt soldats.

Frere Lourdis, en ce moment de trise,
Du beau palais où regne la Sottise
Est descendu chez les Anglais guerriers,
Environné d'atômes tous grossiers,
Sur son gros dos portant balourderies,
Œuvres de Moine, & belles âneries.
Ainsi bâte, fitôt qu'il arriva,
Sur les Anglais sa robe il secona,
Son ample robe, & dans leur camp versa
Tous les trésors de sa crasse ignorance,
Trésors communs au bon pays de France,
Ainsi des nuits la noire Dêité,
Du haut d'un char d'ébene marqueté,
Répand sur nous les pavots & les songes,
Et nous endort dans le sein des mensonges.

Fin du Troisième Chant.

N O T E S.

(a) **A** la fameuse bataille des Dunes près de Dunkerque.

(b) A Malplaquet près de Mons en 1709.

(c) Aussi en 1709.

(d) On appelloit autrefois *Paradis des fous*, *Paradis des fots*, les Limbes; & on plaça dans ces Limbes les ames des imbécilles & des petits enfans morts sans baptême. *Limbe* signifie *bord*, *bordure*, & c'était vers les bords de la Lune qu'on avoit établi ce Paradis. Milton en parle; il fait passer le Diable par le Paradis des fots : *the Paradise of fools*.

(e) Ceci paraît une allusion aux fameux couplets de Rousseau.

Je te vois, innocent Danchet,
Grands yeux ouverts, bouche béante.

Une bouche à la Danchet, étoit devenu une espèce de proverbe. Ce Danchet étoit un poëte médiocre, qui a fait quelques piéces de théâtre, &c.

(f) Ce sont les Limbes inventés, dit-on, par un nommé Pierre Chryfologue. C'est-là qu'on envoie tous les petits enfans qui meurent sans avoir été baptisés. Car, s'ils meurent à 15 ans, ils sont damnés sans difficulté.

(g) Le système fameux du Sieur *Lafs* ou *Lam* Ecofais, qui bouleversa tant de fortunes en France depuis 1718 jusqu'à 1720, avoit encore laissé des traces funestes, & l'on s'en ressentait en 1730, qui fut le temps où nous jugeons que l'auteur commença ce Poëme.

(h) On connaît assez par les excellentes *Lettres Provinciales*, les Casuistes *Escobar* & *Molina*. Ce *Molina* est appelé ici *suffisant*, par allusion à la grace *suffisante & versatile*, sur laquelle il avoit fait un système absurde, comme celui de ses adversaires.

(i) Le Tellier Jésuite, fils d'un Procureur de Vire en Basse-Normandie, Confesseur de LOUIS XIV, auteur de *la Bulle*, & de tous les troubles qui la suivirent; exilé pendant la Régence, & dont la mémoire est abhorrée de nos jours. Le Pere Doucin était son premier Ministre.

(k) Les Jansénistes disent que le Messie n'est venu que pour plusieurs.

(l) Ceci désigne les convulsionnaires, & les miracles attestés par des milliers de Jansénistes, miracles dont Carré Mongeron fit imprimer un gros recueil qu'il présenta au Roi Louis XV.

(m) Le bon *Paris* était un Diacre imbécille, mais qui, étant un des Jansénistes les plus zélés & les plus accrédités parmi la populace, fut regardé comme un Saint par cette populace. Ce fut vers l'an 1724 qu'on imagina d'aller prier sur la tombe de ce bon homme, au cimetière d'une Eglise de Paris, érigée à

un Saint Médard, qui d'ailleurs est peu connu. Ce St. Médard n'avoit jamais fait de miracles ; mais l'abbé Paris en fit une multitude. Le plus marqué est celui que Madame la Duchesse du Maine célébra dans cette chanson.

Un Décrotteur à la Royale
Du talon gauche estropié ,
Obtint pour grace spéciale
D'être boiteux de l'autre pié.

Ce St. Pâris fit trois ou quatre cent miracles de cette espece : il aurait ressuscité des morts si on l'avoit laissé faire , mais la police y mit ordre : de là , ce distique connu.

De par le Roi , défense à Dieu ,
D'opérer miracle en ce lieu.

(n) Galilée , le fondateur de la philosophie en Italie , fut condamné par la congrégation du Saint Office , mis en prison , & traité très durement , non-seulement comme hérétique , mais comme ignorant , pour avoir démontré le mouvement de la terre.

(o) Urbain Grandier curé de Loudun , condamné au feu en 1629 par une commission du Conseil , pour avoir mis le Diable dans le corps de quelques religieuses. Un nommé la Menardaye a été assez imbécille pour faire imprimer en 1749 un livre dans lequel il croit prouver la vérité de ces possessions.

(p) Galigai. Eléonore Galigai , fille de grande qualité , attachée à la Reine Marie de Médicis , & la Dame

(y) *Braguette*, de *Braye*, *Bracca*. On portait de longues braguettes détachées du haut-de-chausses, & souvent au fond de ces braguettes on portait une orange qu'on présentait aux Dames. Rabelais parle d'un beau livre, intitulé, *De la dignité des braguettes*; c'était la prérogative distinctive du sexe le plus noble; c'est pourquoi la Sorbonne présenta requête pour faire brûler la Pucelle, attendu qu'elle avait porté culotte avec braguette. Six Evêques de France assistés de l'Evêque de Vincheffer la condamnerent au feu; ce qui était bien juste; c'est dommage que cela n'arrive pas plus souvent, mais il ne faut désespérer de rien.





LA PUCELLE
D'ORLÉANS.

CHANT QUATRIÈME.

ARGUMENT.

*Jeanne & Dunois combattent les Anglais.
Ce qui leur arrive dans le Château de
Conculix.*

SI j'étais Roi, je voudrais être juste,
Dans le repos maintenir mes sujets,
Et tous les jours de mon empire auguste
Seraient marqués par de nouveaux bienfaits.
Que si j'étais Contrôleur des finances,

Je donnerais à quelques beaux esprits ,
Par-ci, par-là, de bonnes ordonnances ;
Car après tout leur travail vaut son prix.
Que si j'étais Archevêque à Paris ,
Je tâcherais avec le Moliniste
D'apprivoiser le rude Janséniste :
Mais si j'aimais une jeune beauté ,
Je ne voudrais m'éloigner d'auprès d'elle ;
Et chaque jour une fête nouvelle ,
Chassant l'ennui de l'uniformité ,
Tiendrait son cœur en mes fers arrêté.
Heureux Amants, que l'absence est cruelle !
Que de dangers on effuye en amour !
On risque, hélas ! dès qu'on quitte sa belle ,
D'être cocu deux ou trois fois par jour.

Le preux Chandos à peine avait la joie
De s'ébaudir sur sa nouvelle proie ,
Quand tout-à-coup Jeanne de rang en rang
Porte la mort & fait couler le sang.
De Débora la redoutable lance
Perce Dildo si fatal à la France ,
Lui, qui pillà les trésors' de Clervaux ,
Et viola les sœurs de Fontevrault.
D'un coup nouveau les deux yeux elle creve

A Fonkinar digne d'aller en Greve.
Cet impudent, né dans les durs climats
De l'Hibernie, au milieu des frimats,
Depuis trois ans faisait l'amour en France,
Comme un enfant de Rome ou de Florence.
Elle terrasse & Milord Halifax,
Et son cousin l'impertinent Borax ;
Et Midarblou qui renia son pere,
Et Bartonay qui fit cocu son frere.
A son exemple on ne voit Chevalier,
Il n'est gendarme, il n'est bon écuyer,
Qui dix Anglais n'enfile de sa lance.
La mort les fuit, la terreur les devance.
On croyait voir en ce combat affreux
Un Dieu puissant qui combat avec eux.

Parmi le bruit de l'horrible tempête,
Frere Lourdis criait à pleine tête :
*Elle est pucelle ! Anglais, frémissez tous ,
C'est Saint Denis qui l'arme contre vous ;
Elle est pucelle ! elle a fait des miracles !
Contre son bras vous n'avez point d'obstacles.
Vite à genoux ; excréments d'Albion ,
Demandez lui sa bénédiction.*
Le fier Talbot écumant de colere,

Incontinent fait empoigner le Frere ;
On vous le lie , & le Moine content
Sans s'émouvoir continuait criant :
Je suis Martyr ; Anglais , il faut me croire ;
Elle est pucelle , elle aura la victoire.

L'homme est crédu'e , & dans son faible cœur
Tout est reçu ; c'est une molle argile.
Mais que surtout , il paraît bien facile
De nous surprendre & de nous faire peur !
Du bon Lourdis le discours extatique
Fit plus d'effet sur le cœur des soldats ,
Que l'Amazone & sa troupe héroïque
N'en avaient fait par l'effort de leurs bras.
Ce vieil instinct qui fait croire aux prodiges ,
L'esprit d'erreur , le trouble , les vertiges ,
La froide crainte , & la confusion ,
Sur les *Anglais* répandent leur poison ;
Les cris perçants & les clameurs qu'ils jettent ,
Les hurlements que les échos répètent ,
Et la trompette , & le son des tambours
Font un vacarme à rendre les gens sourds.
Le grand *Chandos* , toujours plein d'assurance ,
Leur crie : enfants , conquérants de la *France* ,
Marchez à droite , Il dit , & dans l'instant

On

On tourne à gauche , & l'on fuit en jurant.
 Ainsi jadis dans ces plaines fécondes,
 Que de l'Euphrate environnent les ondes,
 Quand des humains l'orgueil capricieux
 Voulut bâtir près des voûtes des Cieux , (a)
 Dieu ne voulant d'un pareil voisinage ,
 En cent jargons transmua leur langage.
 Si-tôt qu'un deux à boire demandait ,
 Plâtre ou mortier d'abord on lui donnait ;
 Et cette gent de qui Dieu se moquait ,
 Se sépara , laissant là son ouvrage.

On fait bientôt aux remparts d'Orléans
 Ce grand combat contre les assiégeants.
 La Renommée y vole à tire d'aile,
 Et va prônant le nom de la *Pucelle* :
 Vous connaissez l'impétueuse ardeur
 De nos Français ; ces fous sont pleins d'honneur :
 Ainsi qu'au bal ils vont tous aux batailles.
 Déjà Dunois la gloire des Bâtards ,
 Dunois qu'en Grece on aurait pris pour Mars ,
 Et la Trimouille , & la Hire , & Saintrailles ,
 Et Richemont , sont fortis des murailles ,
 Croyant déjà chasser les ennemis ,
 Et criant tous : Où sont-ils ? où sont-ils ?

Ils n'étaient pas bien loin ; car près des portes
Sire Talbot , homme de très grand sens ,
Pour s'opposer à l'ardeur de nos gens ,
En embuscade avait mis dix cohortes.

Sire Talbot a depuis plus d'un jour
Juré tout haut par St. George & l'amour ,
Qu'il entrerait dans la ville affiégée :
Son ame était vivement partagée ;
Du gros Louvet , la superbe moitié
Avait pour lui plus que de l'amitié ,
Et ce héros qu'un noble espoir enflamme
Veut conquérir & la ville & sa Dame.
Nos Chevaliers à peine ont fait cent pas ,
Que ce Talbot leur tombe sur les bras ;
Mais nos Français ne s'étonnerent pas.
Champs d'Orléans , noble & petit théâtre
De ce combat terrible , opiniâtre ,
Le sang humain dont vous futes couverts
Vous engraiïfa pour plus de cent hivers.
Jamais les champs de Zama , (b) de Pharfale , (c)
De Malplaquet la Campagne fatale ,
Célebres lieux couverts de tant de morts ,
N'ont vu tenter de plus hardis efforts ,
Vous euffiez vu les lances hériffées ,

L'une sur l'autre en cent tronçons cassées ;
 Les écuyers , les chevaux renversés ,
 Dessus leurs pieds dans l'instant redressés ;
 Le feu jaillir des coups de cimeterre ,
 Et du soleil redoubler la lumiere ;
 De tous côtés , voler , tomber à bas
 Épaules , nés , mentons , pieds , jambes , bras.

Du haut des Cieux les Anges de la guerre ,
 Le fier Michel , & l'exterminateur ,
 Et des Perfans le grand flagellateur , (e)
 Avaient les yeux attachés sur la terre ,
 Et regardoient ce combat plein d'horreur.

Michel alors prit les vastes balances (f)
 Où dans le Ciel on pese les humains.
 D'une main sûre il pesa les Destins ,
 Et les Héros d'Angleterre & de France.
 Nos Chevaliers pesés exactement ,
 Légers de poids par malheur se trouverent :
 Du grand Talbot les destins l'emporterent :
 C'était du Ciel un secret jugement.
 Le Richemont se voit incontinent
 Percé d'un trait de la hanche à la fesse ;
 Le vieux Saintraille au-dessus du genou ,
 Le beau la Hire , ah , je n'ose dire où ;

Mais que je plains sa gentille maîtresse !
Dans un marais la Trimouille enfoncé
N'en put sortir qu'avec un bras cassé :
Donc à la ville il fallut qu'ils revinssent
Tout éclopés , & qu'au lit ils se tinssent.
Voilà comment ils furent bien punis ;
Car ils s'étaient moqués de Saint Denis.

Comme il lui plaît Dieu fait justice ou grace :
Quesnel (g) l'a dit , nul ne peut en douter.
Or , il lui plut le Bâtard excepter
Des étourdis dont il punit l'audace.
Un chacun d'eux laidement ajusté
S'en retournait sur un brancard porté ,
En maugréant & Jeanne & sa fortune.
Dunois n'ayant égratignure aucune ,
Pousse aux Anglais plus prompt que les éclairs ;
Il fend leurs rangs , se fait jour à travers ,
Passe , & se trouve aux lieux où la Pucelle
Fait tout tomber , où tout fuit devant elle.
Quand deux torrents , l'effroi des laboureurs ,
Précipités du sommet des montagnes ,
Mélent leurs flots , rassemblent leurs fureurs ,
Ils vont noyer l'espoir de nos campagnes :
Plus dangereux étaient Jeanne & Dunois ,

Unis ensemble & frappants à la fois.

Dans leur ardeur si bien ils s'emportèrent,
Si rudement les Anglais ils chasserent,
Que de leurs gens bientôt ils s'écartèrent.
La nuit survint; Jeanne & l'autre Héros
N'entendant plus ni Français ni Chandos,
Font tous deux halte, en criant: *vive France.*
Au coin d'un bois où régnait le silence:
Au clair de Lune ils cherchent le chemin,
Ils viennent, vont, tournent, le tout en vain;
Enfin rendus ainsi que leur monture,
Mourants de faim & lassés de chercher,
Ils maudissaient la fatale aventure
D'avoir vaincu sans savoir où coucher.
Tel un vaisseau sans voile, sans bouffole,
Tournoie au gré de Neptune & d'Éole.

Un certain chien qui passa tout auprès,
Pour les sauver sembla venir exprès;
Ce chien approche, il jappe, il leur fait fête,
Virant sa queue & portant haut sa tête,
Devant eux marche, & se tournant cent fois,
Il paraissait leur dire en son patois:
Venez par-là, Messieurs; suivez-moi vite;
Venez, vous dis-je, & vous aurez bon gîte.

Nos deux Héros entendirent fort bien
Par ces façons ce que voulait ce chien.
Ils suivent donc guidés par l'espérance,
En priant Dieu pour le bien de la France,
En se faisant tous deux de temps en temps
Sur leurs exploits de très beaux compliments.
Du coin lascif d'une vive prunelle
Dunois lorgnait malgré lui la Pucelle;
Mais il favait qu'à son bijou caché
De tout l'État le fort est attaché,
Et qu'à jamais la France est ruinée,
Si cette fleur se cueille avant l'année.
Il étouffait noblement ses desirs,
Et préférait l'État à ses plaisirs.
Et cependant quand la route mal sûre
De l'âne saint faisait clocher l'allure,
Dunois ardent, Dunois officieux,
De son bras droit retenait sa guerrière;
Et Jeanne d'Arc en clignotant des yeux,
De son bras gauche étendu par derrière
Serrait aussi ce héros vertueux :
Dont il advint, tandis qu'ils chevauchèrent,
Que très souvent leurs bouches se touchèrent,
Pour se parler tous les deux de plus près.

De la patrie & de ses intérêts.

On m'a conté, ma belle Konismare, (b)
 Que Charle douze, en son humeur bizarre,
 Vainqueur des Rois & vainqueur de l'Amour,
 N'osa t'admettre à sa brutale Cour.
 Charle craignit de te rendre les armes;
 Il se fentit, il évita tes charmes:
 Mais tenir Jeanne, & ne point y toucher!
 Se mettre à table, avoir faim fans manger!
 Cette victoire était cent fois plus belle.
 Dunois ressemble à Robert d'Arbriffelle (i),
 A ce grand Saint qui se plut à coucher
 Entre les bras de deux Nonnes fessues,
 A caresser quatre cuisses dodues,
 Quatre tettons, & le tout fans pécher.

Au point du jour apparut à leur vue
 Un beau Palais d'une vaste étendue:
 De marbre blanc était bâti le mur;
 Une Dorique & longue colonnade
 Porte un balcon formé de jaspe pur;
 De porcelaine était la balustrade.
 Nos Paladins enchantés, éblouis,
 Crurent entrer tout droit en Paradis.
 Le chien aboye: aussi-tôt vingt trompettes

Se font entendre , & quarante estafiers
 A pourpoints d'or , à brillantes braguettes ,
 Viennent s'offrir à nos deux Chevaliers.
 Très galamment deux jeunes écuyers
 Dans le Palais par la main les conduisent ,
 Dans des bains d'or filles les introduisent
 Honnêtement ; puis lavés , effuyés ,
 D'un déjeûner amplement festoyés ,
 Dans de beaux lits brodés ils se couchèrent ,
 Et jusqu'au soir en Héros ils ronflèrent .

Il faut savoir que le Maître & Seigneur
 De ce logis digne d'un Empereur ,
 Était le fils de l'un de ces Génies
 Des vastes Cieux habitants éternels ,
 De qui souvent les grandeurs infinies
 S'humanifiaient chez les faibles mortels .
 Or , cet esprit mêlant sa chair divine
 Avec la chair d'une Bénédictine ,
 En avait eu le Seigneur Conculix ,
 Grand Négromant , & le très digne fils
 De cet incube & de la mere Alix .
 Le jour qu'il eut quatorze ans accomplis ,
 Son géniteur descendant de sa sphere ,
 Lui dit : **E**nfant , tu me dois la lumière ;

Je viens te voir , tu peux former des vœux ;
 Souhaite , parle , & je te rends heureux.
 Le Conculix né très voluptueux ,
 Et digne en tout de sa belle origine ,
 Dit : Je me fens de race bien divine ,
 Car je rassemble en moi tous les desirs ,
 Et je voudrais avoir tous les plaisirs.
 De voluptés rassasiez mon ame ;
 Je veux aimer comme homme & comme femme ,
 Etre la nuit du sexe féminin ,
 Et tout le jour du sexe masculin.
 L'incube dit : *Tel sera ton destin ;*
 Et dès ce jour la ribande figure
 Jouit des droits de sa double nature.
 Ainsi Platon le confident des Dieux , (k)
 A prétendu que nos premiers ayeux
 D'un pur limon pétri des mains divines ,
 Nés tous parfaits , & nommés androgynes ,
 Également des deux sexes pourvus ,
 Se suffisaient par leurs propres vertus.
 Le Conculix était bien au - dessus ;
 Car se donner du plaisir à soi-même ,
 Ce n'est pas là le fort le plus divin ,
 Il est plus beau d'en donner au prochain ,

Et deux à deux est le bonheur suprême.
Ses courtifans disaient que tour-à-tour
C'était Vénus, c'était le tendre Amour :
De tous côtés ils lui cherchaient des filles,
Des Bacheliers ou des veuves gentilles.

Mais Conculix avait oublié net
De demander un don plus nécessaire,
Un don sans quoi nul plaisir n'est parfait,
Un don charmant, eh quoi ? celui de plaire.
Dieu pour punir cet effrené paillard,
Le fit plus laid que Samuel Bernard ;
Jamais ses yeux ne firent de conquêtes ;
C'est vainement qu'il prodiguait les fêtes,
Les longs repas , les danses , les concerts ;
Quelquefois même il composait des vers.
Mais quand le jour il tenait une belle,
Et quand la nuit sa vanité femelle
Se soumettait à quelque audacieux ,
Le ciel alors trahissait tous ses vœux ;
Il recevait pour toutes embrassades,
Mépris, dégoûts, injures, rebuffades.
Le juste Ciel lui faisait bien sentir
Que les grandeurs ne sont pas du plaisir.
Quoi ! disait-il, la moindre chambrière

Tient son galant étendu sur son sein ;
Un Lieutenant trouve une Conseillère,
Dans un Moûtier un moine a sa nonnain :
Et moi Génie , & riche & souverain ,
Je suis le feul dans la machine ronde
Privé d'un bien dont jouit tout le monde !
Lors il jura par les quatre éléments ,
Qu'il punirait les garçons & les belles
Qui n'auraient pas pour lui des sentiments ,
Et qu'il ferait des exemples sanglants
Des cœurs ingrats , & furtout des cruelles.

Il recevait en Roi les survenants :
Et de Saba la Reine bafanée , (1)
Et Taleftris dans la Perse amenée ,
Avaient reçu de moins riches présents
Qu'il n'en faifait aux Chevaliers errants ,
Aux Bacheliers , aux gentes Demoifelles.
Mais si quelqu'un d'un esprit trop rétif
Manquait pour lui d'un peu de complaisance ,
S'il lui faifait la moindre réfistance ,
Il était sûr d'être empalé tout vif.

Le soir venu Conculix. étant femme ,
Quatre huiffiers de la part de Madame
Viennent prier notre aimable Bâtard

De vouloir bien descendre sur le tard
Dans l'entre-sol , tandis qu'en compagnie,
Jeanne soupait avec cérémonie.
Le beau Dunois tout parfumé descend,
Au cabinet où le soupé l'attend ,
Tel que jadis la sœur de Ptolomée (*m*)
De tout plaisir noblement affamée,
Sut en donner à ces Romains fameux ,
A ces Héros fiers & voluptueux ,
Au grand César , au brave ivrogne Antoine ,
Tel que moi-même en ai fait chez un moine ,
Vainqueur heureux de ses pesants rivaux ,
Quand on l'élat Roi tondu de Clervaux :
Ou tel encore qu'aux voûtes éternelles ,
Si l'on en croit frere Orphée & Nafon ,
Et frere Homere , Hésiode , Platon ,
Le Dieu des Dieux patron des infidelles ,
Loin de Junon soupe avec Sémelé ,
Avec Ifis , Europe ou Danaé.
Les plats sont mis sur la table divine
Des belles mains de la tendre Euphrosine ,
Et de Thalie & de la jeune Églé ,
Qui , comme on fait , sont là-haut les trois Graces ,
Dont nos pédants suivent si peu les traces.

Le doux nectar est servi par Hébé,
 Et par l'enfant du fondateur de Troye (*)
 Qui dans Ida par un aiglé enlevé,
 De son Seigneur en secret fait la joye.
 Ainsi soupa Madame Conculix
 Avec Dunois, juste entre neuf & dix.

Madame avait prodigné la parure :
 Les diamants surchargeaient sa coëffure ;
 Son gros cou jaune & ses deux bras quarrés,
 Sont de rubis , de perles entourés ;
 Elle en était encor plus effroyable.
 Elle le presse au sortir de la table.
 Dunois trembla pour la premiere fois.
 Des Chevaliers c'était le plus courtois :
 Il eût voulu de quelque politesse
 Payer au moins les soins de son hôtesse :
 Et du tendron contemplant la laideur,
 Il se difait : J'en aurai plus d'honneur.
 Il n'en eut point : le plus brillant courage
 Pent quelquefois effuyer cet outrage.
 Lors Conculix en son affliction
 Eut pour Dunois quelque compassion ;
 Car en secret son ame était flattée
 Des grands efforts du triste champion.

Sa probité , sa bonne intention ,
Fut cette fois pour le fait réputée.
Demain , dit-elle , on pourra vous offrir
Votre revanche. Allez , faites enforte
Que votre amour sur vos respects l'emporte,
Et foyez prêt, Seigneur , à mieux servir.

Déjà du jour la belle avant-couriere
De l'Orient entr'ouvrait la barriere.
Or vous savez que cet instant préfix
Changeait Madame en Monsieur Conculix.
Alors brûlant d'une flamme nouvelle ,
Il s'en va droit au lit de la Pucelle,
Les rideaux tire , & lui fourrant au sein
Sans compliment son impudente main ,
Et lui donnant un baiser immodeste ,
Attente en maître à sa pudeur céleste :
Plus il s'agite , & plus il devient laid.
Jeanne qu'anime une chrétienne rage ,
D'un bras nerveux lui détache un soufflet
A poing fermé sur son vilain visage.
Ainsi j'ai vu dans mes fertiles champs ,
Sur un pré verd une de mes cavales ,
Au poil de tigre , aux taches inégales ,
Aux pieds légers , aux jarrets bondissants ,

Réprimander d'une fiere ruade
 Un bourriquet de sa croupe amoureux,
 Qui dans sa lourde & grossiere embrassade
 Dressait l'oreille, & se croyait heureux.
 Jeanne en cela fit, sans doute, une faute;
 Elle devait des égards à son hôte.
 De la pudeur je prends les intérêts :
 Cette vertu n'est point chez moi bannie :
 Mais quand un Prince, & sur-tout un génie,
 De vous baiser a quelque douce envie,
 Il ne faut pas lui donner des soufflets.
 Le fils d'Alix, quoiqu'il fût des plus laids,
 N'avait point vu de femme assez hardie
 Pour l'oser battre en son propre palais.
 Il crie : on vient; ses pages, ses valets,
 Gardes, lutins, à ses ordres sont prêts :
 L'un d'eux lui dit que la fiere Pucelle
 Envers Dunois n'était pas si cruelle.
 O calomnie ! affreux poison des Cours,
 Discours malins, faux rapports, médifance,
 Serpents maudits, sifflez-vous toujours
 Chez les amants, comme à la Cour de France?
 Notre Tyran doublement outragé,
 Sans nul délai voulut être vengé.

Il prononça la sentence fatale :
Allez , dit - il , amis , qu'on les empâle.
On obéit ; on fit incontinent
Tous les apprêts de ce grand châtiment.
Jeanne & Dunois , l'honneur de leur patrie ,
S'en vont mourir au printemps de leur vie.
Le beau Bâtard est garrotté tout nu ,
Pour être assis sur un bâton pointu.
Au même instant une troupe profane
Mene au poteau la belle & fiere Jeanne ;
Et ses soufflets ainsi que ses appas ,
Seront punis par un affreux trépas.
De sa chemise aussi-tôt dépouillée ,
De coups de fouet en passant flagellée ,
Elle est livrée aux cruels empâleurs.
Le beau Dunois soumis à leurs fureurs ,
N'attendant plus que son heure dernière ,
Faisait à Dieu sa dévote priere ;
Mais une œillade impérieuse & fiere ,
De temps en temps étonnait les bourreaux ,
Et ses regards disaient : c'est un Héros.
Mais quand Dunois eut vu son Héroïne ,
Des fleurs de lys vengeresse divine ,
Prête à subir cette effroyable mort ,

Il déplora l'inconstance du fort :
De la Pucelle il parcourait les charmes ;
Et regardant les funestes apprêts
De ce trépas , il répandit des larmes ,
Que pour lui-même il ne versa jamais.

Non moins superbe , & non moins charitable ,
Jeanne aux frayeurs toujours impénétrable ,
Languissamment le beau Bâtard lorgnait ,
Et pour lui seul son grand cœur gémissait.
Leur nudité , leur beauté , leur jeunesse
En dépit d'eux réveillait leur tendresse.
Ce feu si doux , si discret & si beau
Ne s'échappait qu'au bord de leur tombeau :
Et cependant l'animal amphibie
A son dépit joignant la jalousie ,
Faisait aux siens l'effroyable signal
Qu'on empâlât le couple déloyal.

Dans ce moment une voix de tonnerre ,
Qui fit trembler & les airs & la terre ,
Crie : arrêtez , gardez vous d'empâler ,
N'empâlez pas. Ces mots font reculer
Les fiers Licteurs. On regarde , on avise
Sous le portail un grand-homme d'Église ,
Coëffé d'un froc , les reins ceints d'un cordon ;

On reconnut le Pere Grisbourdon.
Ainsi qu'un chien dans la forêt voisine,
Ayant senti d'une adroite narine
Le doux fumet, & tous ces petits corps
Sortant au loin de quelque cerf dix cors,
Il le poursuit d'une course légère,
Et sans le voir, par l'odorat mené,
Franchit fossés, se glisse en la bruyere,
Et d'autres cerfs il n'est point détourné:
Ainsi le fils de Saint François d'Assise,
Porté toujours sur son lourd muletier,
De la Pucelle a suivi le sentier,
Courant sans cesse & ne lâchant point prise.

En arrivant, il cria : Fils d'Alix,
Au nom du Diable & par les eaux de Styx,
Par le Démon qui fut ton digne pere,
Par le psecuteur de sœur Alix ta mere,
Sauve le jour à l'objet de mes vœux!
Regarde-moi, je viens payer pour deux.
Si ce guerrier & si cette Pucelle
Ont mérité ton indignation,
Je tiendrai lieu de ce couple rebelle;
Tu fais quelle est ma réputation.
Tu vois de plus cet animal insigne,

Ce mien mulet de me porter si digne ;
 Je t'en fais don , c'est pour toi qu'il est fait ;
 Et tu diras , tel moine , tel mulet .

Laissons aller ce gendarme profane ;
 Qu'on le délie , & qu'on nous laisse Jeanne ;
 Nous demandons tous deux pour digne prix
 Cette beauté dont nos cœurs sont épris .

Jeanne écoutait cet horrible langage
 En frémissant : sa foi , son pucelage ,
 Ses sentimens d'amour & de grandeur
 Plus que la vie étaient chers à son cœur .
 La grace encor , du Ciel ce don suprême ,
 Dans son esprit combattait Dunois même .
 Elle pleurait , elle implorait les Cieux ;
 Et rougissant d'être ainsi toute nue ,
 De temps en temps fermant ses tristes yeux ,
 Ne voyant point , pensait n'être point vue .

Le bon Dunois était désespéré ;
 Quoi , disait-il , ce pendard décloîtré ;
 Aura ma Jeanne & perdra ma Patrie !
 Tout va céder à ce forcier impie !
 Tandis que moi , discret jusqu'à ce jour ,
 Modestement je cachais mon amour .
 Et cependant l'offre honnête & polie

De Grisbourdon, fit un très bon effet
Sur les cinq sens, sur l'ame du Génie.
Il s'adoucit, il parut satisfait. -

Ce soir, dit-il, vous & votre mulet
Tenez vous prêts : je cède, je pardonne
A ces Français; je vous les abandonne.

Le Moine gris possédait le bâton
Du bon Jacob, (o) l'anneau de Salomon,
Sa clavicle, & la verge enchantée
Des confesseurs forciers de Pharaon,
Et le balai sur qui parut montée
Du preux Saul la Sorciere édentée,
Quand dans Endor à ce Prince imprudent
Elle fit voir l'ame d'un revenant.

Le Cordelier en savait tout autant;
Il fit un cercle, & prit de la poussiere,
Que sur la bête il jeta par derriere,
En lui disant ces mots toujours puissants,
Que Zoroastre enseignait aux Persans. (p)
A ces grands mots dits en langue du Diable,
O grand pouvoir! ô merveille ineffable!
Notre mulet sur deux pieds se dressa,
Sa tête oblongue en ronde se changea,
Ses longs crins noirs petits cheveux devinrent,

Sous son bonnet ses oreilles se tinrent.
Ainsi jadis ce sublime Empereur (q),
Dont Dieu punit le cœur dur & superbe,
Devenu bœuf & sept ans nourri d'herbe,
Redevint homme, & n'en fut pas meilleur.
Du cintre bleu de la céleste sphere
Denis voyait avec des yeux de pere
De Jeanne d'Arc le déplorable cas;
Il eût voulu s'élancer ici-bas,
Mais il était lui-même en embarras.
Denis s'était attiré sur les bras
Par son voyage une fâcheuse affaire.
Saint George était le Patron d'Angleterre; (r)
Il se plaignit que Monsieur Saint Denis,
Sans aucun ordre & sans aucun avis,
A ses Bretons eût fait ainsi la guerre.
George & Denis de propos en propos,
Piqués au vif en vinrent aux gros mots.
Les Saints Anglais ont dans leur caractère
Je ne fais quoi de dur & d'insulaire.
On tient toujours un peu de son pays.
En vain notre ame est dans le Paradis;
Tout n'est pas pur; & l'accent de province
Ne se perd point, même à la Cour du Prince.

Mais il est temps, lecteur, de m'arrêter ;
Il faut fournir une longue carrière ;
J'ai peu d'haleine, & je dois vous conter
L'événement de tout ce grand mystère,
Dire comment ce nœud se débrouilla,
Ce que fit Jeanne, & ce qui se passa
Dans les Enfers, au Ciel, & sur la Terre.

Fin du Quatrieme Chant.



N O T E S.

(a) LA Tour de Babel fut élevée, comme on fait, cent vingt ans après le Déluge universel. Flavius Josephus croit qu'elle fut bâtie par Nemrod, ou Nembrod : le judicieux Dom Calmet a donné le profil de cette tour élevée jusqu'à onze étages, & il a orné son Dictionnaire, de tailles-douces dans ce goût, d'après les monuments : le livre du savant Juif Jaleus donne à la Tour de Babel vingt-sept mille pas de hauteur, ce qui est bien vraisemblable. Plusieurs voyageurs ont vu les restes de cette Tour.

Le saint Patriarche Alexandre Eutychius, assure, dans ses *Annales*, que soixante-douze hommes bâtirent cette tour. Ce fut, comme on le fait, l'époque de la confusion des langues : le fameux Becan prouve admirablement que la langue Flamande fut celle qui retint le plus de l'Hébraïque.

(b) Remarquez qu'à la bataille de Zama, entre Publius Scipion & Annibal, il y avait des Français qui servaient dans l'armée Carthaginoise selon Polybe : ce Polybe, contemporain & ami de Scipion, dit que le nombre était égal de part & d'autre ; le Chevalier de Folard n'en convient pas : il prétend que Scipion attaqua en colonnes ; cependant il paraît que la chose n'est pas possible, puisque Polybe dit que les troupes combattaient toutes de main à main, c'est sur quoi nous nous en rapportons aux Doctes.

(c) NB.-Qu'à Pharsale, Pompée avait cinquante-cinq mille hommes, & César vingt-deux mille : le

carnage fut grand : les vingt-deux mille Césariens, après un combat opiniâtre, vainquirent les cinquante-cinq mille Pompéiens : cette bataille décida du sort de la République Romaine, & mit sous la puissance du mignon de Nicomede, la Grece, l'Asie mineure, l'Italie, les Gaules, l'Espagne, &c. &c.

Cette bataille eut plus de suites que le petit combat de Jeanne ; mais enfin c'est *Jeanne*, c'est notre *Pucelle* : sachons gré à notre cher compatriote d'avoir comparé les exploits de cette chère fille à ceux de César qui n'avait pas son pucelage. Les révérends Peres Jésuites n'ont-ils pas comparé Saint Ignace à César, & Saint François Xavier à Alexandre : ils leur ressembloient comme les vingt-quatre vieillards de Pascal ressemblent aux vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse : on compare tous les jours le premier Roi venu à César : pardonnons donc au grave chantre de notre héroïne, d'avoir comparé un petit choc de *Bibus* aux batailles de Zama & de Pharsale.

(d) Il y eut à cette bataille vingt-huit mille sept cent hommes, couchés, non pas sur le carreau, comme le dit un Historien, mais dans la boue & dans le sang ; ils furent comptés par le Marquis de Crève-cœur, Aide-de-Camp du Maréchal de Villars, chargé de faire enterrer les morts. Voyez le *Siècle de Louis XIV.* année 1709.

(e) Apparemment que notre profond Auteur donne le nom de *Perfans* aux Soldats de Sennacherib qui étaient Assyriens, parce que les Persans furent long-temps dominateurs en Assyrie ; mais il est constant que l'Ange du Seigneur tua tout seul, cent quatre-vingt-cinq mille Sold

NOTES DU QUATRIEME CHANT. 97

Soldats de Sennacherib qui étaient Assyriens, parce que les Persans furent long-temps dominateurs en Assyrie ; mais il est constant que l'Ange du Seigneur tua tout seul , cent quatre-vingt-cinq mille Soldats de l'armée de Sennacherib , qui avait l'insolence de marcher contre Jérusalem ; & quand Sennacherib vit tous ces corps morts , il s'en retourna. Ceci arriva l'an du monde 3293 , comme on dit : cependant plusieurs Doctes prétendent que cette aventure toute simple est de l'an 3295 : nous la croyons de 3296 , comme nous le prouverons ci-dessous.

(f) Cet endroit paraît imité d'Homere. Milton fait peser les destins des hommes dans le signe de la Balance.

(g) Allusion aux sentimens répandus dans les livres de Quesnel prêtre de l'Oratoire.

(h) Aurore de Konismare , maitresse du Roi de Pologne Auguste Ier. & mere du célèbre comte de Saxe.

(i) Robert d'Arbriffel , fondateur du bel ordre de Fontevrault : il convertit en 1100 , d'un coup de filet , par un seul sermon , toutes les filles de joie de la ville de Rouen. Il s'imposa un nouveau genre de martyre : ce fut de coucher toutes les nuits entre deux jeunes Religieuses pour tromper le Diable , qui apparemment le lui rendit bien. Il n'aimait pas la loi sâlique ; car il fit une femme Abbé Général des Moines & Moineffes de son Ordre.

(k) Selon Platon , l'homme fut formé avec les deux sexes. Adam apparut tel à la dévôte Bourignon & à son Directeur Abadie.

98 NOTES DU QUATRIEME CHANT.

(l) La Reine de Saba vint voir Salomon, dont elle eût un fils, qui est certainement la tige des Rois d'Ethiopie, comme cela est amplement prouvé. On ne fait pas ce que devint la race d'Alexandre & de Talestris.

(m) Cléopâtre.

(n) Ganymede.

(o) Les Charlatans ont le bâton de Jacob, les Magiciens, les livres de Salomon intitulés : *l'anneau & la clavicule*. Les Conseillers du Roi, forciers à la cour de Pharaon, qui firent les mêmes prodiges que Moyse, s'appelaient Jannès & Mambres. On ne fait pas le nom de la Pythonisse d'Endor qui évoqua l'ombre de Samuel; mais tout le monde fait ce que c'est qu'une ombre, & que cette femme avait un esprit de Pyton, ou de Python.

(p) Zoroastre, dont le nom propre est *Zerdust*, était un grand Magicien, ainsi qu'Albert le grand, Roger Bacon, & le révérend pere Grisbourdon.

(q) *Nébucadnetzar*, *Nabuchodonosor*, fils de *Nabo-Polassar* Roi des Chaldéens, assiégea Jérusalem, la prit, & fit charger de fers Joakim Roi de Juda, qu'il envoya prisonnier à Babylone, l'an du monde 3294. *Nébucadnetzar* fit un songe, & l'oublia; les Magiciens, les Astrologues ni les Sages ne purent le deviner; en conséquence, Arioc officier de sa maison eut ordre de les faire mourir: le jeune Daniel devine le songe & l'explique. Ce songe était une belle statue, &c. A quelque temps de-là, *Nébucadnetzar* fit élever un colosse d'or pur, haut de soixante coudées & large de six;

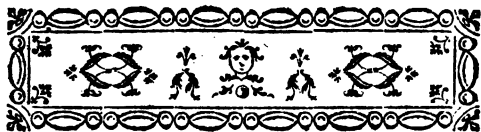
il obligea tout son peuple assemblé d'adorer ce colosse au son du cor, du clairon, de la harpe, de la saquebute & du psalterion; & sur le refus qu'en firent *Sadrac, Misac, & Habed-nego*, jeunes Hébreux compagnons de Daniel, le Roi les fit jeter dans une fournaise, qu'on chauffa cette fois là sept fois plus qu'à l'ordinaire; & ils en sortirent sains & saufs. Nébucadnetzar songea encore: il vit un arbre grand & fort; le sommet touchait les Cieux, & les oiseaux habitaient dans ses branches. Un Saint alors descendit & cria: *Coupez l'arbre & l'ébranchez, &c.* Daniel expliqua encore ce songe; il prédit au Roi qu'il serait chassé d'entre les hommes, que pendant sept ans son habitation serait avec les bêtes, qu'il paîtrait l'herbe comme les bœufs, jusqu'à ce que son poil crût comme celui de l'aigle, & ses ongles comme ceux des oiseaux: ce qui arriva. Tertullien & Saint Augustin disent que *Nabuchodonosor* s'imagina être bœuf, par l'effet d'une maladie qu'on nomme *Lycantropie*. Au bout de sept ans, ce Prince recouvra sa raison, & remonta sur son trône: il ne vécut qu'un an depuis son rétablissement; mais il l'employa si bien, que Saint Augustin, St. Jérôme, St. Epiphane, Théodoret, &c. cités par Pererius, comptent sur son salut.

(r) Il ne faut pas confondre George, Patron de l'Angleterre & de l'Ordre de la Jarretiere, avec Saint George le moine, tué pour avoir soulevé le peuple contre l'Empereur Zénon. Notre St. George est le Cappadocien, colonel au service de Dioclétien, martyrisé, dit-on, en Perse dans une ville nommée Diospole. Mais comme les Persans n'avaient point de ville de ce nom, on a placé depuis son martyre en Arménie

100 NOTES DU QUATRIEME CHANT.

à Mytilene. Il n'y a pas plus de Mytilene en Arménie que de Diospole en Perse. Mais ce qui est constant, c'est que George était colonel de cavalerie puisqu'il a encore son cheval en Paradis.





LA PUCELLE D'ORLÉANS.

CHANT CINQUIÈME.

ARGUMENT.

*Le Cordelier Grisbourdon, qui avait voulu
violer Jeanne, est en Enfer très-justement.
Il raconte son aventure aux Diables.*

O Mes amis, vivons en bons Chrétiens,
C'est le parti, croyez-moi, qu'il faut prendre.
A son devoir il faut enfin se rendre.
Dans mon printemps j'ai hanté des vauriens ;
A leurs desirs ils se livraient en proie ,
E iij

Souvent au bal , jamais dans le saint lieu ,
Soupant , couchant chez des filles de joie ,
Et se moquant des serviteurs de Dieu .
Qu'arrive-t-il ? La mort , la mort fatale ,
Au nez camard , à la tranchante faux ,
Vient visiter nos diseurs de bons mots ;
La fièvre ardente , à la marche inégale ,
Fille du Styx , huiffière d'Atropos ,
Porte le trouble en leurs petits cerveaux ;
A leur chevet une garde , un Notaire ,
Viennent leur dire : Allons , il faut partir ;
Où voulez-vous , Monsieur , qu'on vous enterre ?
Lors un tardif & faible repentir
Sort à regret de leur mourante bouche .
L'un à son aide appelle Saint Martin ,
L'autre Saint Roch , l'autre Sainte Mitouche . (a)
On psalmodie , on braille du Latin ,
On les asperge , hélas , le tout envain !
Aux pieds du lit se tapit le malin ,
Ouvrant la griffe , & lorsque l'ame échappe
Du corps chétif , au passage il la happe ,
Puis vous la porte au fin fond des Enfers ,
Digne séjour de ces esprits pervers .

Mon cher Lecteur , il est temps de te dire ,

Qu'un jour Satan, Seigneur du sombre Empire, (b)
 A ses vassaux donnait un grand régal.
 Il était fête au manoir infernal :
 On avait fait une énorme recrue ,
 Et les démons buvaient la bien-venue
 D'un certain Pape & d'un gros Cardinal ,
 D'un Roi du Nord, de quatorze Chanoines,
 Trois Intendants, deux Conseillers, vingt Moines,
 Tous frais venus du séjour des mortels ,
 Et dévolus aux brasiers éternels.
 Le Roi cornu de la huaille noire ,
 Se déridait entouré de ses Pairs.
 On s'enivrait du nectar des Enfers ,
 On fredonnait quelques chansons à boire ;
 Lorsqu'à la porte il s'éleve un grand cri :
 Ah, bon jour donc, vous voilà, vous voici,
 C'est lui, Messieurs, c'est le grand émissaire ,
 C'est Grisbourdon notre féal ami,
 Entrez, entrez, & chauffez-vous ici ;
 Et bras dessus & bras dessous, beau-pere,
 Beau Grisbourdon, Docteur de Lucifer,
 Fils de Satan, Apôtre de l'Enfer.
 On vous l'embrasse, on le baise, on le serre ;
 On vous le porte en moins d'un tour de main,

Toujours baïsé, vers le lieu du festin.

Satan se leve, & lui dit: Fils du Diable,
O des frapparts ornement véritable, (c)
Certes, si-tôt je n'espérais te voir;
Chez les humains tu m'étais nécessaire.
Qui mieux que toi peuplait notre manoir!
Par toi la France était mon féminaire;
En te voyant je perds tout mon espoir.
Mais du destin la volonté soit faite,
Bois avec nous, & prends place à ma droite.

Le Cordelier plein d'une sainte horreur,
Baïse à genoux l'ergot de son Seigneur;
Puis d'un air morne il jette au loin la vue
Sur cette vaste & brûlante étendue,
Séjour de feu qu'habitent pour jamais
L'affreuse mort, les tourments, les forfaits;
Trône éternel où sied l'esprit immonde,
Abyme immense où s'engloutit le monde;
Sépulchre où gît la docte antiquité,
Esprit, amour, favoir, grace, beauté,
Et cette foule immortelle, innombrable,
D'enfants du Ciel créés tous pour le Diable.
Tu fais, lecteur, qu'en ces feux dévorants
Les meilleurs Rois sont avec les tyrans.

Nous y plaçons Antonin , Marc-Aurèle ,
 Ce bon Trajan des Princes le modele ,
 Ce doux Titus l'amour de l'Univers ,
 Les deux Catons ces fléaux des pervers ,
 Ce Scipion maître de son courage ,
 Lui qui vainquit & l'amour & Carthage ;
 Vous y grillez , sage & docte Platon ,
 Divin Homère , éloquent Cicéron ;
 Et vous Socrate , enfant de la sagesse ,
 Martyr de Dieu dans la profane Grèce ;
 Juste Aristide , & vertueux Solon ,
 Tous malheureux morts sans confession.

Mais ce qui plus étonna Grisbourdon ,
 Ce fut de voir en la chaudiere grande
 Certains Quidams Saints ou Rois , dont le nom
 Orne l'histoire & pare la Légende.
 Un des premiers était le Roi Clovis (d)
 Je vois d'abord mon lecteur qui s'étonne ,
 Qu'un si grand Roi , qui tout son peuple a mis
 Dans le chemin du benoit Paradis ,
 N'ait pu jouir du salut qu'il nous donne .
 Ah ! qui croirait qu'un premier Roi Chrétien
 Fût en effet damné comme un Payen ?

Mais mon lecteur se souviendra très bien ,

Qu'être lavé de cette eau salutaire
Ne suffit pas, quand le cœur est gâté.
Or, ce Clovis dans le crime empâté
Portait un cœur inhumain, sanguinaire;
Et Saint Remi ne put laver jamais
Ce Roi des Francs gangrené de forfaits.

Parmi ces grands, ces souverains du Monde,
Enfvelis dans cette nuit profonde,
On discernait le fameux Constantin.
Est-il bien vrai? criait avec surprise
Le moine gris; ô rigueur! ô destin!
Quoi, ce Héros fondateur de l'Église,
Qui de la terre a chassé les faux Dieux,
Est descendu dans l'Enfer avec eux?
Lors Constantin dit ces propres paroles: (e)
J'ai renversé le culte des idoles;
Sur les débris de leurs Temples fumants
Au Dieu du Ciel j'ai prodigué l'encens,
Mais tous mes soins, pour sa grandeur suprême,
N'eurent jamais d'autre objet que moi-même;
Les saints autels n'étaient à mes regards
Qu'un marche-pied du Trône des Césars.
L'ambition, les fureurs, les délices
Étaient mes Dieux, avaient mes sacrifices.

L'or des Chrétiens , leurs intrigues , leur sang
 Ont cimenté ma fortune & mon rang .
 Pour conserver cette grandeur si chere ,
 J'ai massacré mon malheureux beau-pere.
 Dans les plaisirs , & dans le sang plongé ,
 Faible & barbare en ma fureur jalouse ,
 Ivre d'amour , & de soupçons rongé ,
 Je fis périr mon fils & mon épouse.
 O Grisbourdon ne sois plus étonné ,
 Si comme toi Constantin est damné !

Ainsi que lui vingt rois fêtés à Rome
 Dans ces bas lieux brûleront à jamais.
 Le Pape eut beau , pour payer leurs bienfaits ,
 Les mettre en rouge au Livre qu'on renomme ,
 Leur donner jour , & vouloir qu'on les chomme ,
 Le Diable rit de tous ces beaux décrets.
 D'après leur vie il leur lut leurs arrêts ,
 Et chacun d'eux , jugé sur ses forfaits ,
 Rôtit ou bqt comme il fut méchant homme.
 Riant au nez du sire *Constantin*
 Le Cordelier en fort mauvais latin
 Fit compliment , puis en marchant admire
 Tous les secrets du ténébreux empire.

En même rang que ces fameux brigands

Si fottement célébrés sur la terre,
Et justement dévoués aux tourments
Dans les enfers, le très révérend Frere
Vit *Saint Louis* la fleur de nos Patrons,
Ce *Saint Louis*, le pere des *Bourbons*.
Il maudiffait la cruelle manie
Qui, sur la foi d'un fourbe Ultramontain,
Lui fit laisser à son mauvais destin,
Sans nuls galants, sa femme tant jolie,
Pour s'en aller dans la *Turque Syrie*
Affaffiner le pauvre *Sarrazin*.
Ce Roi bigot, insensé paladin,
Qui dans le Ciel aurait eu belle place,
S'il eût été tout simplement *Chrétien*,
Grillait là-bas, & le méritait bien.
Homme pieux, sans être homme de bien,
Laiissant le vrai pour prendre la grimace,
Il fut toujours au-delà de la grace
Et bien plus loin que les commandements.
Il se fessa, se couvrit de la haire,
Il but de l'eau, fit fort mauvaise chere;
Onc ne tâta de bisques, d'ortolans;
Onc ne mangea ni perdrix, ni faisans.
Sur un châlît, sans fermer la paupiere,

L'esprit au Ciel, la discipline en main
 Il attendit souvent le lendemain.
 Il eût mieux fait, certes, le pauvre Sire,
 De se gaudir avec sa *Margoton*
 Tranquillement au sein de son Empire.
 C'est sur ma foi pour aller au Démon,
 Un sot chemin que celui du martyr.
 Cet innocent rehta le *Quinze-vingts*,
 Pour le moutier dota cent pauvres filles,
 Et fonda gîte aux dévots Pélerins.
 C'est bien de quoi le mettre au rang des Saints!
 Mais sans remords, dans le sein des familles
 Il répandit de ses dévotes mains
 Les tristes fruits des combats inhumains,
 Et le trépas, & l'affreuse indigence.
 Il appauvrit, il dévasta la *France*,
 Il la remplit de veuves, d'orphelins.
 Quel Diable eût fait plus de mal aux humains?
 Le Révérend de plus en plus admire.
 Tous les secrets du ténébreux Empire.
 Il voit partout de grands Prédicateurs,
 Riches Prélats, Casuistes, Docteurs,
 Moines d'Espagne, & Nonnains d'Italie;
 De tous les Rois il voit les Confesseurs;

De nos beautés il voit les Directeurs ;
Le Paradis ils ont eu dans leur vie.
Il aperçut dans le fond d'un dortoir
Certain frocard moitié blanc, moitié noir,
Portant criniere en écuelle arrondie.
Au fier aspect de cet animal pie,
Le Cordelier riant d'un ris malin,
Se dit tout bas : Cet homme est Jacobin. (f)
Quel est ton nom ? lui cria-t-il foudain.
L'ombre répond d'un ton mélancolique,
Hélas, mon fils, je suis Saint Dominique. (g)
A ce discours, à cet auguste nom,
Vous eussiez vu reculer Grisbourdon ;
Il se signoit, il ne pouvait le croire.
Comment, dit-il, dans la caverne noire
Un si grand Saint, un Apôtre, un Docteur !
Vous de la foi le sacré Promoteur,
Homme de Dieu, Prêcheur évangélique,
Vous dans l'Enfer ainsi qu'un hérétique !
Certes, ici la grace est en défaut.
Pauvres humains qu'on est trompé là-haut !
Et puis allez dans vos cérémonies,
De tous les Saints chanter les litanies.
Lors repartit avec un ton dolent

CHANT CINQUIEME. . III

Notre Espagnol au manteau noir & blanc :
Ne songeons plus aux vains discours des hommes ;
De leurs erreurs qu'importe le fracas ?
Infortunés , tourmentés où nous sommes ,
Loués , fêtés où nous ne sommes pas :
Tel sur la terre a plus d'une chapelle ,
Qui dans l'Enfer est cuit bien tristement ;
Et tel au monde on damne impunément ,
Qui dans les Cieux a la vie éternelle .
Pour moi je suis dans la noire sequelle ,
Très justement pour avoir autrefois
Persécuté ces pauvres Albigeois .
Je n'étais pas envoyé pour détruire ,
Et je suis cuit pour les avoir fait cuire .
Oh , quand j'aurais une langue de fer
Toujours parlant , je ne pourrais suffire ,
Mon cher lecteur , à te nombrer & dire ,
Combien de Saints on rencontre en Enfer .
Quand des damnés la cohorte rôtie
Eut assez fait au fils de Saint François
Tous les honneurs de leur triste patrie ,
Chacun cria d'une commune voix :
Cher Grisbourdon , conte-nous , conte , conte ;
Qui t'a conduit vers une fin si prompte ;

Conte-nous donc par quel étonnant cas
Ton ame dure est tombée ici-bas.
Messieurs, dit-il, je ne m'en défends pas,
Je vous dirai mon étrange aventure,
Elle pourra vous étonner d'abord :
Mais il ne faut me taxer d'imposture,
On ne ment plus si-tôt que l'on est mort.

J'étais là-haut, comme on fait, votre Apôtre,
Et pour l'honneur du froc & pour le vôtre ;
Je conclusais l'exploit le plus galant
Que jamais moine ait fait hors du couvent.
Mon muletier, ah, l'animal insigne !
Ah, le grand homme, ah, quel rival condigne ! (b)
Mon muletier ferme dans son devoir,
De Conculix avait passé l'espoir.
J'avais aussi pour ce monstre femelle
Sans vanité prodigué tout mon zèle ;
Le fils d'Alix ravi d'un tel effort,
Nous laissait Jeanne en vertu de l'accord.
Jeanne la forte, & Jeanne la rebelle,
Perdait bientôt ce grand nom de pucelle ;
Entre mes bras elle se débattoit ;
Le muletier par dessous la tenait,
Et Conculix de bon cœur ricanait.

Mais croirez-vous ce que je vais vous dire ?
L'air s'entrouvrit, & du haut de l'empire
Qu'on nomme Ciel, lieux où ni vous ni moi
N'irons jamais, & vous savez pourquoi ;
Je vis descendre, ô fatale merveille !
Cet animal qui porte longue oreille,
Et qui jadis à Balaam parla,
Quand Balaam sur la montagne alla.
Quel terrible âne ! il portait une selle
D'un beau velours, & sur l'arçon d'icelle
Était un fabre à deux larges tranchants :
De chaque épaule il lui sortait une aile,
Dont il volait, & devançait les vents.
A haute voix alors s'écria Jeanne,
Dieu soit loué, voici venir mon âne.
A ce discours je fus tranfi d'effroi :
L'âne à l'instant ses quatre genoux plie,
Leve sa queue & sa tête polie,
Comme difant à Dunois, monté-moi.
Dunois le monte, & l'animal s'envole
Sur notre tête, & passe, & caracole.
Dunois planant le ciméterre en main,
Sur moi chétif fondit d'un vol foudain.
Mon cher Satan, mon Seigneur Souverain,

Ainsi, dit-on, lorsque tu fis la guerre
Imprudemment au Maître du tonnerre, (i)
Tu vis sur toi s'élançer Saint Michel,
Vengeur fatal des injures du Ciel.

Réduit alors à défendre ma vie,
J'eus mon recours à la forcellerie.
Je dépouillai d'un nerveux Cordelier
Le fourcil noir & le visage altier.
Je pris la mine & la forme charmante
D'une beauté douce, fraîche, innocente;
De blonds cheveux se jouaient sur mon sein.
De gaze fine une étoffe brillante
Fit entrevoir une gorge naissante.
J'avais tout l'art du sexe féminin.
Je composais mes yeux & mon visage;
On y voyait cette naïveté
Qui toujours trompe & qui toujours engage.
Sous ce vernis un air de volupté
Eût des humains rendu fou le plus sage.
J'eusse amolli le cœur le plus sauvage;
Car j'avais tout, artifice & beauté.
Mon paladin en parut enchanté.
J'allais périr, ce héros invincible
Avait levé son braquemart (k) terrible;

Son bras était à demi descendu ,
 Et Grisbourdon se croyait pourfendu.
 Dunois regarde, il s'émeut, il s'arrête.
 Qui de Méduse eût vu jadis la tête,
 Était en roc mué soudainement :
 Le beau Dunois changea bien autrement.
 Il avait l'ame avec les yeux frappée ;
 Je vis tomber sa redoutable épée :
 Je vis Dunois sentir à mon aspect
 Beaucoup d'amour & beaucoup de respect.
 Qui n'aurait cru que j'eusse eu la victoire ?
 Mais voici bien le pis de mon histoire.

Le muletier qui pressait dans ses bras
 De Jeanne d'Arc les robustes appas,
 En me voyant si gentille & si belle,
 Brûla soudain d'une flamme nouvelle.
 Hélas mon cœur ne le soupçonnait pas,
 De convoiter des charmes délicats.
 Un cœur grossier connaître l'inconstance !
 Il lâcha prise, & j'eus la préférence.
 Il quitte Jeanne, ah, funeste beauté !
 A peine Jeanne est-elle en liberté,
 Qu'elle aperçut le brillant cimenterre
 Qu'avait Dunois laissé tomber par terre.

Du fer tranchant sa dextre se faifit,
Et dans l'inſtant que le ruſtre infidelle
Quittait pour moi la ſuperbe Pucelle,
Par le chignon Jeanne d'Arc m'abattit,
Et d'un revers la nuque me fendit.
Depuis ce temps je n'ai nulle nouvelle,
Du Muletier, de Jeanne la cruelle,
De Conculix, de Pâne, de Dunois.
Puiſſent-ils tous être empalés cent fois!
Et que le Ciel qui confond les coupables,
Pour mon plaisir les donne à tous les Diables !
Ainſi parlait le moine avec aigreur,
Et tout l'Enfer en rit d'afſez bon cœur.

Fin du Cinquieme Chant.



N O T E S.

(a) **O**N difait autrefois *Sainte n'y touche*, & on difait bien. On voit aifément que c'est une femme qui a l'air de n'y pas toucher; c'est par corruption qu'on dit *Sainte Mitouche*. La langue dégénere tous les jours. J'aurais fouhaité que l'Auteur eût eu le courage de dire *Sainte n'y touche*, comme nos Pères.

(b) *Satan* est un mot Chaldéen, qui signifie à peu près l'Arimate des Perles, le Typhon des Egyptiens, le Pluton des Grecs, & parmi nous le Diable. Ce n'est que chez nous qu'on le peint avec des cornes. Voyez le VIIe. tome *De forma Diaboli* du Révérend Pere Tambourini.

(c) *Frappart*, nom d'amitié que les Cordeliers se donnerent entr'eux dès le quinzieme siecle. Les doctes font partagés sur l'étymologie de ce mot; il signifie certainement, frappeur robuste, roide joûteur.

(d) On ne peut regarder cette damnation de Clovis & de tant d'autres, que comme une fiction poétique; cependant on peut, moralement parlant, dire que Clovis a pu être puni pour avoir fait assassiner plusieurs Régas ses voisins, & plusieurs de ses parents; ce qui n'est pas trop chrétien.

(e) Constantin arracha la vie à son beau-pere, à son beau-frere, à son neveu, à sa femme, à son fils; & fut le plus ambitieux, le plus vain, & le plus voluptueux de tous les hommes; d'ailleurs bon Catho-

118 NOTES DU CINQUIÈME CHANT.

lique : mais il mourut Arien & baptisé par un Evêque Arien.

(f) Les Cordeliers ont été de tout temps ennemis des Dominicains.

(g) Il semble que l'Auteur n'ait voulu faire ici qu'une plaisanterie. Cependant ce Gusman inventeur de l'inquisition, & que nous appellons Dominique, fut réellement un persécuteur. Il est certain que les *Languedochiens*, nommés Albigeois, étaient des peuples fideles à leur Souverain, & qu'on leur fit la guerre la plus barbare, uniquement à cause de leurs dogmes. Il n'y a rien de plus abominable que de faire périr par le fer & par le feu un Prince & ses sujets, sous prétexte qu'ils ne pensent pas comme nous.

(h) *Condigne* : du Latin *condignus* : ce mot se trouve dans les Auteurs du XVIIe. siècle.

(e) Cette guerre n'est rapportée que dans le livre apocryphe sous le nom d'*Enoch* ; il n'en est parlé ailleurs dans aucun livre Juif. Le chef de l'armée céleste était en effet Michel, comme le dit notre Auteur ; mais le Capitaine des mauvais Anges n'était point Satan, c'était Semexiah : on peut excuser cette inadvertance dans un long poëme.

(k) Ancien mot qui signifie cimenterre,





LA PUCELLE D'ORLÉANS.

CHANT SIXIÈME.

ARGUMENT.

*Avanture d'Agnès E^{e} de Monrose. Temple
de la Renommée. Avanture tragique de
Dorothee.*

QUITTONS l'enfer, quittons ce gouffre immonde
Où Grisbourdon brûle avec Lucifer :
Dressons mon vol aux campagnes de l'air,
Et revoyons ce qui se passe au monde.
Ce monde, hélas ! est bien un autre Enfer,

Je vois partout l'innocence proscrite ,
 L'homme de bien flétri par l'hypocrite ;
 L'esprit, le goût , les beaux arts éperdus ,
 Sont envolés ainsi que les vertus.
 Une rampante & lâche politique
 Tient lieu de tout , est le mérite unique.
 Le zèle affreux des dangereux dévots
 Contre le sage arme la main des fots :
 Et l'intérêt , ce vil Roi de la terre ,
 Pour qui l'on fait & la paix & la guerre ,
 Triste & pensif auprès d'un coffre-fort ,
 Vend le plus faible aux crimes du plus fort.
 Chétifs mortels insensés & coupables ,
 De tant d'horreurs à quoi bon vous noircir ?
 Ah , malheureux qui péchez sans plaisir ,
 Dans vos erreurs soyez plus raisonnables ;
 Soyez au moins des pécheurs fortunés ;
 Et puisqu'il faut que vous soyez damnés ,
 Damnez-vous donc pour des fautes aimables :

Agnès Sorel fut en user ainsi.

On ne lui put reprocher dans sa vie
 Que les douceurs d'une tendre folie.
 Je lui pardonne , & je pense qu'aussi
 Dieu tout clément aura pris pitié d'elle :

En

En Paradis tout Saint n'est pas pucelle ;
 Le repentir est vertu du pécheur.

Quand Jeanne d'Arc défendait son honneur,
 Et que du fil de sa céleste épée
 De Grisbourdon la tête fut coupée,
 Notre âne ailé, qui dessus son harnois
 Portait en l'air le Chevalier Dunois,
 Conçut alors le caprice profane
 De l'éloigner & de l'ôter à Jeanne.
 Quelle raison en avait-il ? l'amour ;
 Le tendre amour, & la naissante envie ;
 Dont en secret son ame était faisie.
 L'ami lecteur apprendra quelque jour
 Quel trait de flamme & quelle idée hardie
 Pressait déjà ce Héros d'Arcadie.

L'animal saint eut donc la fantaisie
 De s'envoler devers la Lombardie ;
 Le bon Denis en secret conseilla
 Cette escapade à sa monture ailée ;
 Vous demandez, Lecteur, pourquoi cela ?
 C'est que Denis lut dans l'ame troublée
 De son bel âne & de son beau Bâtard.
 Tous deux brûlaient d'un feu qui tôt ou tard
 Aurait pu nuire à la cause commune,

Perdre la France , & Jeanne & sa fortune.
Denis pensa que l'absence & le temps
Les guériraient de leurs amours naissants.
Denis encor avait dans cette affaire
Un autre but , une bonne œuvre à faire.
Craignez , Lecteur , de blâmer ses desseins ;
Et respectez tout ce que font les Saints.

L'âne céleste où Denis met sa gloire ,
S'envola donc loin des rives de Loire ,
Droit vers le Rhône , & Dunois stupéfait
A tire d'aile est parti comme un trait.
Il regardait de loin son Héroïne ,
Qui toute nue , & le fer à la main ,
Le cœur ému d'une fureur divine ,
Rouge de sang se frayait un chemin.
Le Conculix veut l'arrêter en vain ;
Ses farfadets , son peuple aérien ,
En cent façons volent sur son passage.
Jeanne s'en moque & passe avec courage ;
Lors qu'en un bois quelque jeune imprudent
Voit une ruche , & s'approchant admire
L'art étonnant de ce palais de cire ;
De toutes parts un essaim bourdonnant
Sur son badaut s'en vient fondre avec rage ,

Un peuple ailé lui couvre le visage :
L'homme piqué court à tort , à travers ,
De ses deux mains il frappe , il se démène ,
Dissipe , tue , écrase par centaine
Cette canaille habitante des airs.
C'était ainsi que la Pucelle fiere
Chassait au loin cette foule légère.

A ses genoux le chétif Muletier
Craignant pour soi le fort du Cordelier ,
Tremble & s'écrie : *O Pucelle ? ô ma mie !
Dans l'écurie autrefois tant servie !
Quelle furie ! épargne au moins ma vie ,
Que les honneurs ne changent point tes mœurs.
Tu vois mes pleurs , ah , Jeanne ! je me meurs.*
Jeanne répond : faquin , je te fais grace ,
Dans ton vil fang de fange tout chargé
Ce fer divin ne fera point plongé.
Végete encor , & que ta lourde masse
Ait à l'instant l'honneur de me porter ?
Je ne te puis en mulet translater ;
Mais ne m'importe ici de ta figure ,
Homme ou mulet tu seras ma monture.
Dunois m'a pris l'âne qui fut pour moi ,
Et je prétends le retrouver en toi ;
F ij.

Ça, qu'on se courbe ; elle dit, & la bête
Baïsse à l'instant sa chauve & lourde tête,
Marche des mains, & Jeanne sur son dos
Va dans les champs affronter les Héros.
Pour le génie il jura par son pere,
De tourmenter toujours les bons Français ;
Son cœur navré pencha vers les Anglais ;
Il se promit dans sa juste colere,
De bien punir tout Français indiscret,
Qui pour son dam passeroit sur sa terre.
Il fait bâtir au plus vite un château
D'un goût bizarre & tout-à-fait nouveau,
Un labyrinthe, un piège où sa vengeance
Veut attrapper les héros de la France. (a)

Mais que devint la belle Agnès Sorel ?
Vous souvient-il de son trouble cruel ?
Comme elle fut interdite, éperdue,
Quand Jean Chandos l'embrassait toute nue ?
Ce Jean Chandos s'élança de ses bras,
Très brusquement & courut aux combats.
La belle Agnès crut sortir d'embarras.
De son danger encor toute surprise,
Elle jurait de n'être jamais prise
A l'avenir en un semblable cas.

Au bon Roi Charle elle jurait tout bas
 D'aimer toujours ce Roi qui n'aime qu'elle,
 De respecter ce tendre & doux lien,
 Et de mourir plutôt qu'être infidelle.
 Mais il ne faut jamais jurer de rien.

Dans ce fracas, dans ce trouble effroyable,
 D'un camp surpris, tumulte inséparable,
 Quand chacun court, Officier & soldat,
 Que l'un s'enfuit, & que l'autre combat,
 Que les valets, fripons suivants l'armée,
 Pillent le camp de peur des ennemis:
 Parmi les cris, la poudre & la fumée,
 La belle 'Agnès se voyant fans habits,
 Du grand Chandos entre en la garde-robe;
 Puis avisant chemise, mules, robe,
 Saist le tout en tremblant & fans bruit,
 Même elle prend jusqu'au bonnet de nuit.
 Tout vint à point; car de bonne fortune
 Elle apperçut une jument bai-brune,
 Bride à la bouche & felle sur le dos,
 Que l'on devait amener à Chandos.
 Un Écuyer, vieil ivrogne intrépide,
 Tout en dormant la tenait par la bride.
 L'adroite Agnès s'en va subtilement

Oter la bride à l'Écuyer dormant ;
 Puis se servant de certaine escabelle,
 Y pose un pied, monte, se met en felle,
 Pique, & s'en va, croyant gagner les bois,
 Pleine de crainte & de joie à la fois.
 L'ami Bonneau court à pied dans la plaine,
 En mandissant sa pesante bedaine,
 Ce beau voyage, & la guerre, & la Cour,
 Et les Anglais, & Sorel, & l'Amour.

Or, de Chandos le très fidele Page,
 (Monrose était le nom du (b) personnage)
 Qui revenait ce matin d'un message,
 Voyant de loin tout ce qui se passait,
 Cette jument qui vers les bois courait,
 Et de Chandos la robe & le bonnet ;
 Devinant mal ce que ce pouvait être,
 Crut fermement que c'était son cher Maître,
 Qui loin du camp, demi nu, s'enfuyait.
 Épouvanté de l'étrange aventure,
 D'un coup de fouet il hâte sa monture,
 Galope & crie, Ah, mon Maître, ah, Seigneur !
 Vous poursuit-on ? Charlot est-il vainqueur ?
 Où courez-vous ? Je vais partout vous suivre,
 Si vous mourez, je cesserai de vivre.

Il dit, & vole, & le vent emportait
Lui, son cheval & tout ce qu'il disait.

La belle Agnès, qui se croit pourfuivie,
Court dans le bois au péril de sa vie;
Le Page y vole, & plus elle s'enfuit,
Plus notre Anglais avec ardeur la fuit.
La jument bronche & la belle éperdue,
Jetant un cri dont retentit la nue,
Tombe à côté, sur la terre étendue.

Le Page arrive aussi prompt que les vents;

Mais il perdit l'usage de ses sens,
Quand cette robe ouverte & voltigeante

Lui découvrit une beauté touchante,
Un sein d'albâtre, & cuisses dont l'Amour
A dessiné la forme & le contour.

Bel Adonis (c), telle fut ta surprise,
Quand la Maîtresse & de Mars & d'Anchise,
Du haut des Cieux, le soir au coin d'un bois,
S'offrit à toi pour la première fois.

Vénus sans doute avait plus de parure;

Une jument n'avait point renversé
Son corps divin de fatigue harassé;
Bonnet de nuit n'était point sa coëffure.

Son cu d'ivoire était sans meurtrissure.

tout mon fang ; ayez tant d'indulgence
 d'accepter que j'ose vous servir ;
 en veux point une autre récompense :
 être heureux que de vous secourir.
 e alors un flacon d'eau des Carmes ;
 ain timide en arrose ses charmes,
 s endroits de roses & de lys,
 aient la felle & la chute meurtris.
 lle Agnès rongissait sans colere,
 ouvait point sa main trop téméraire,
 lorgnait sans bien favoir pourquoi,
 t toujours d'être fidele au Roi.
 age ayant employé sa bouteille ;
 beauté, dit-il, je vous conseille
 cheminer jusqu'en un bourg voisin :
 marcherons par ce petit chemin.
 ns ce bourg nul foldat ne demeure :
 y ferons avant qu'il soit une heure.
 de l'argent, & l'on vous trouvera
 coëffe & jupe, & tout ce qu'il faudra
 r habiller avec plus de décence
 e beauté digne d'un Roi de France.
 La Dame errante approuva son avis ;
 onrose était si tendre & si soumis ;

Mais Adonis à ces attraits tout nus ,
Balancerait entre Agnès & Vénus.

Le jeune Anglais se fentit l'ame atteinte
D'un feu mêlé de respect & de crainte ;
Il prend Agnès, & l'embrasse en tremblant ;
Hélas, dit-il, seriez-vous point blessée ?
Agnès sur lui tourne un œil languissant,
Et d'une voix timide, embarrassée,
En soupirant elle lui parle ainsi :
Qui que tu fois qui me poursuis ici,
Si tu n'as point un cœur né pour le crime,
N'abuse point du malheur qui m'opprime,
Jeune étranger, conserve mon honneur,
Sois mon appui, fois mon libérateur.
Elle ne put en dire davantage :
Elle pleura, détourna son visage,
Triste, confuse, & tout bas promettant
D'être fidele au bon Roi son amant.
Monrose ému, fut un temps en silence,
Puis il lui dit d'un ton tendre & touchant :
O, de ce monde adorable ornement,
Que sur les cœurs vous avez de puissance !
Je suis à vous : comptez sur mon secours ;
Vous disposez de mon cœur, de mes jours,

De tout mon fang ; ayez tant d'indulgence
 Que d'accepter que j'ose vous servir ;
 Je n'en veux point une autre récompense :
 C'est être heureux que de vous secourir.
 Il tire alors un flacon d'eau des Carmes ;
 Sa main timide en arrose ses charmes,
 Et les endroits de roses & de lys,
 Qu'avaient la felle & la chute meurtris.
 La belle Agnès rongissait sans colere,
 Ne trouvait point sa main trop téméraire,
 Et le lorgnait sans bien savoir pourquoi,
 Jurant toujours d'être fidele au Roi.
 Le Page ayant employé sa bouteille ;
 Rare beauté, dit-il, je vous conseille
 De cheminer jusqu'en un bourg voisin :
 Nous marcherons par ce petit chemin.
 Dedans ce bourg nul soldat ne demeure :
 Nous y serons avant qu'il soit une heure.
 J'ai de l'argent, & l'on vous trouvera
 Et coëffe & jupe, & tout ce qu'il faudra
 Pour habiller avec plus de décence
 Une beauté digne d'un Roi de France.
 La Dame errante approuva son avis ;
 Monrose était si tendre & si soumis ;

Était si beau, favait à tel point vivre,
Qu'on ne pouvait s'empêcher de le suivre.

Quelque Censeur, interrompant le fil
De mon discours, dira, mais se peut-il
Qu'un étonné, qu'un jeune Anglais, qu'un Page
Fût près d'Agnès respectueux & sage ?
Qu'il ne prit point la moindre liberté ?
Ah, laissez-là vos censures rigides ;
Ce Page aimait, & si la volupté
Nous rend hardis, l'amour nous rend timides.

Agnès & lui marchaient donc vers ce bourg,
S'entretenant de beaux propos d'amour,
D'exploits de guerre & de Chevalerie,
De vieux romans pleins de galanterie.
Notre Écuyer de cent pas en cent pas
S'approchait d'elle, & baifait ses beaux bras ;
Le tout d'un air respectueux & tendre ;
La belle Agnès ne savait s'en défendre ;
Mais rien de plus ; ce jeune homme, de bien
Voulait beaucoup, & ne demandait rien.
Dedans le bourg ils sont entrés à peine,
Dans un logis son Écuyer la mene
Bien fatiguée ; Agnès entre deux draps
Modestement repose ses appas ;

Monrose court, & va tout hors d'haleine
 Chercher partout pour dignement fervir,
 Alimenter, chauffer, coëffer, vêtir
 Cette beauté déjà sa Souveraine.
 Charmant enfant dont l'amour & l'honneur
 Ont pris plaisir à diriger le cœur,
 Où sont les gens dont la sagesse égale
 Les procédés de ton ame loyale?

Dans ce logis (je ne puis le nier,)
 De Jean Chandos logeait un Aumônier.
 Tout Aumônier est plus hardi qu'un Page.
 Le scélérat informé du voyage
 Du beau Monrose & de la belle Agnès,
 Et trop instruit que dans son voisinage
 A quatre pas reposaient tant d'attraits;
 Pressé soudain de son desir infâme,
 Les yeux ardents, le sang rempli de flamme,
 Le corps en rut, de luxure enivré,
 Entre en jurant comme un désespéré,
 Ferme la porte, & les deux rideaux tire.
 Mais, cher Lecteur, il convient de te dire
 Ce que faisait en ce même moment
 Le grand Dunois sur son âne volant.

Au haut des airs où les Alpes cheuves

Portent leur tête & divisent les nues ,
Vers ce rocher fendu par Annibal, (d)
Fameux passage aux Romains si fatal ,
Qui voit le Ciel s'arrondir sur sa tête ,
Et sous ses pieds se former la tempête ,
Est un Palais de marbre transparent ,
Sans toit ni porte , ouvert à tout venant .
Tous les dedans sont des glaces fidelles ,
Si que chacun qui passe devant elles ,
Ou belle ou laide , ou jeune homme ou barbon ,
Peut se mirer tant qu'il lui semble bon .

Mille chemins menent devers l'empire .
De ces beaux lieux où si bien l'on se mire :
Mais ces chemins sont tous bien dangereux ;
Il faut franchir des abymes affreux .
Tel bien souvent sur ce nouvel Olympe
Est arrivé sans trop savoir par où ;
Chacun y court , & tandis que l'un grimpe ,
Il en est cent qui se cassent le cou .

De ce Palais la superbe Maîtresse
Est cette vieille & bavarde Déesse ,
La Renommée , à qui dans tous les temps
Le plus modeste a donné quelque encens .
Le Sage dit que son cœur la méprise ,

Qu'il hait l'éclat que lui donne un grand nom,
Que la louange est pour l'ame un poison.
Le Sage ment, & dit une sottise.

La Renommée est donc en ces hauts lieux.
Les courtisans dont elle est entourée,
Princes, pédants, guerriers, Religieux,
Cohorte vaine, & de vent enivrée,
Vont tous priant, & criant à genoux :
O Renommée ! ô puissante Déesse !
Qui savez tout, & qui parlez sans cesse,
Par charité, parlez un peu de nous.
Pour contenter leurs ardeurs indiscrettes,
La Renommée a toujours deux trompettes :
L'une à sa bouche appliquée à propos,
Va célébrant les exploits des Héros :
L'autre est au cu, puisqu'il faut vous le dire :
C'est celle-là qui sert à nous instruire
De ce fatras de volumes nouveaux,
Productions de plumes mercenaires,
Et du Parnasse infectes éphémères,
Qui l'un par l'autre éclipsés tour-à-tour,
Faits en un mois, périssent en un jour ;
Ensevelis dans le fond des colleges,
Rongés des vers, eux & leurs privilèges.

Un vil amas de prétendus Auteurs,
Du vrai génie infâmes détracteurs,
Guyon, Fréron, la Beaumelle, Nonnote;
Et ce rebut de la troupe bigote,
Ce Savatier de la fraude instrument,
Qui vend sa plume, & ment pour de l'argent;
Tous ces Marchands d'opprobre & de fumée
Osent pourtant chercher la Renommée;
Converts de fange, ils ont la vanité
De se montrer à sa divinité.

A coup de fouet chassés du sanctuaire,
A peine encore ils ont vu son derrière. (e)

Gentil Dunois sur ton âne monté,
En ce beau lieu tu te vis transporté.
Ton nom fameux qu'avec justice on fête,
Était corné par la trompette honnête.
Tu regardas ces miroirs si polis.

O, quelle joie enchantait tes esprits!
Car tu voyais dans ces glaces brillantes
De tes vertus les peintures vivantes;
Non-seulement des sièges, des combats,
Et ces exploits qui font tant de fracas;
Mais des vertus encor plus difficiles,
Des malheureux de tes bienfaits chargés,

Te bénissant au fein de leurs ayles,
 Des gens de bien à la Cour protégés,
 Des orphelins de leurs tuteurs vengés.
 Dunois ainsi contemplant son histoire,
 Se complaisait à jouir de sa gloire.
 Son âne aussi s'amusant à se voir,
 Se pavanait de miroir en miroir.

On entendit dessus ces entrefaites
 Sonner en l'air une des deux trompettes;
 Elle disait: *Voici l'horrible jour*
Où dans Milan la sentence est dictée;
On va brûler la belle Dorothee.
Pleurez mortels, qui connoissez l'amour.
 Qui? dit Dunois; quelle est donc cette belle?
 Qu'a-t-elle fait? pourquoi la brûle-t-on?
 Passe, après tout, si c'est une laidron;
 Mais dans le feu mettre un jeune tendron;
 Par tous les Saints c'est chose trop cruelle!
 Les Milanais ont donc perdu l'esprit.
 Comme il parlait, la trompette reprit:
O Dorothee, ô pauvre Dorothee!
En feu cuisant tu vas être jetée,
Si la valeur d'un Chevalier loyal
Ne te recout de ce brasier fatal.

A cet avis Dunois sentit dans l'ame
Un prompt desir de secourir la Dame :
Car vous savez que si-tôt qu'il s'offrait
Occasion de marquer son courage ,
Venger un tort, redresser quelque outrage,
Sans raisonner ce Héros y courait.
Allons, dit-il, à son âne fidele,
Vole à Milan, vole où l'honneur t'appelle.
L'âne aussi-tôt ses deux ailes étend ;
Un Chérubin va moins rapidement. (f)
On voit déjà la ville où la justice
Arrangeait tout pour cet affreux supplice.
Dans la grand'place on élève un bûcher ;
Trois cent archers, gens cruels & timides,
Du mal d'autrui monstres toujours avides,
Rangent le peuple, empêchent d'approcher.
On voit partout le beau monde aux fenêtres ;
Attendant l'heure, & déjà larmoyant ;
Sur un balcon l'Archevêque & ses Prêtres
Observent tout d'un œil ferme & content.
Quatre Alguazils (g) amènent Dorothee,
Nue en chemise, & de fers garrottée ;
Le désespoir & la confusion,
Le juste excès de son affliction,

Devant ses yeux répandent un nuage,
 Des pleurs amers inondent son visage;
 Elle entrevoit d'un œil mal assuré
 L'affreux poteau pour sa mort préparé,
 Et ses sanglots se faisant un passage,
 O mon amant! ô toi qui dans mon cœur
 Régnes encor en ces moments d'horreur!...
 Elle ne put en dire davantage,
 Et béguayant le nom de son amant,
 Elle tomba sans voix, sans mouvement,
 Le front jauni d'une pâleur mortelle:
 Dans cet état elle était encor belle.

Un scélérat nommé Sacrogorgon,
 De l'Archevêque infâme champion, (b)
 La dague au poing vers le boucher s'avance,
 Le chef armé de fer & d'impudence,
 Et dit tout haut : Messieurs, je jure Dieu,
 Que Dorothée a mérité le feu.
 Est-il quelqu'un qui prenne sa querelle?
 Est-il quelqu'un qui combatte pour elle?
 S'il en est un que cet audacieux
 Ose à l'instant se montrer à mes yeux,
 Voici de quoi lui fendre la cervelle.
 Disant ces mots il marche fierement,

Branlant en l'air un braquemart (i) tranchant,
Roulant fes yeux , tordant fa laïde bouche ;
On frémissait à son aspect farouche ;
Et dans la ville il n'était Écuyer
Qui Dorothée osât justifier ;
Sacrogorgon venait de les confondre :
Chacun pleurait , & nul n'osait répondre.

Le fier Prélat, du haut de son balcon,
Encourageait le brutal champion.

Le beau Dunois qui plânait sur la place
Fut si choqué de l'insolente audace
De ce pervers ; & Dorothée en pleurs
Était si belle au sein de tant d'horreurs,
Son désespoir la rendait si touchante,
Qu'en la voyant il la crut innocente.
Il saute à terre , & d'un ton élevé :
C'est moi , dit-il , face de réprouvé,
Qui viens ici montrer par mon courage,
Que Dorothée est vertueuse & sage ;
Et que tu n'es qu'un fanfaron brutal,
Suppôt du crime , & menteur déloyal.
Je veux d'abord savoir de Dorothée ,
Quelle noirceur lui peut être imputée ,
Quel est son cas , & par quel guet-à-pan

On fait brûler les belles à Milan ;
 Il dit : le peuple à la surprise en proie
 Poussa des cris d'espérance & de joie.
 Sacrogorgon qui se mourait de peur
 Fit comme il put semblant d'avoir du cœur.
 Le fier Prêlat sous sa mine hypocrite
 Ne peut cacher le trouble qui l'agite.

A Dorothee alors le beau Dunois
 S'en vint parler d'un air noble & courtois,
 Les yeux baissés la belle lui raconte
 En soupirant son malheur & sa honte :
 L'âne divin sur l'église perché
 De tout ce cas paraissait fort touché :
 Et de Milan les dévotes familles
 Bénissaient Dieu qui prend pitié des filles.

Fin du Sixieme Chant.



N O T E S.

(a) Voyez le dix-septieme Chant.

(b) C'est le même Page sur le derriere duquel Jeanne avait crayonné trois Fleurs de Lys.

(c) *Adonis* ou *Adoni*, fils de Cyniras & de Mirrha, Dieu des Phéniciens, amant de Vénus Astarté. Les Phéniciens pleuraient tous les ans sa mort, ensuite ils se réjouissaient de sa résurrection.

(d) On croit qu'Annibal passa par la Savoie : c'est donc chez les Savoyards qu'est le temple de la Renommée.

(e) Ce ramas est bien vil en effet. Ces gens-là, comme on fait, ont vomis des torrents de calomnies contre l'Auteur qui ne leur avait fait aucun mal. Ils ont imprimé qu'il était un plagiaire, qu'il ne croyait pas en Dieu, que le bienfaiteur de la race de Corneille était l'ennemi de Corneille; qu'il était fils d'un paysan. Ils lui ont attribué les aventures les plus fausses. Ils ont redit vingt fois qu'il vendait ses ouvrages. Il est bien juste qu'à la fin il chasse cette canaille du sanctuaire de la Renommée, où elle a voulu s'introduire, comme des voleurs se glissent de nuit dans une église, pour y voler des calices.

(f) *Chérubin*, esprit céleste, ou Ange du second ordre de la première Hiérarchie. Ce mot vient de l'hébreu *Cherub*, dont le pluriel est *Chérubin*. Les Chérubins avaient quatre ailes comme quatre faces, & des pieds de bœuf.

(g) *Alguazil*, *Gnazil* en Arabe signifie Huissier, de-là *Alguazil*, Archet Espagnol.

(h) *Champion* vient de champ, pion du champ : *Pion* mot Indien adopté par les Arabes; il signifie Soldat.

(i) *Braquemart*, du Grec *braki-maker*, courte épée.



LA PUCELLE

D'ORLÉANS.

CHANT SEPTIÈME.

ARGUMENT.

*Comment Dunois sauva Dorothée condamnée
à la mort par l'Inquisition.*

LORSQU'AUTREFOIS, au printems de mes jours,
Je fus quitté par ma belle Maîtresse,
Mon tendre cœur fut nâvré de tristesse;
Et je pensai renoncer aux amours;
Mais d'offenser, par le moindre discours,
Cette beauté que j'avais encensée,

De son bonheur ofer troubler le cours,
Un tel forfait n'entra dans ma pensée.
Géner un cœur ce n'est pas ma façon,
Que si je traite ainsi les infidèles,
Vous comprenez à plus forte raison,
Que je respecte encor plus les cruelles.
Il est affreux d'aller persécuter
Un jeune cœur que l'on n'a pu dompter,
Si la Maîtresse objet de votre hommage
Ne peut pour vous des mêmes feux brûler,
Cherchez ailleurs un plus doux esclavage;
On trouve assez de quoi se consoler;
On bien buvez : c'est un parti fort sage.
Et plutôt à Dieu qu'en un cas tout pareil,
Le tonsuré, qu'amour rendit barbare,
Cet oppresseur d'une beauté si rare,
Se fût servi d'un aussi bon conseil!

Déjà Dunois à la belle affligée
Avait rendu le courage & l'espoir :
Mais avant tout il convenait favoir,
Les attentats dont elle était chargée.

O vous, dit-elle, en baissant ses beaux yeux,
Ange divin qui descendez des Cieux,
Vous qui venez prendre ici ma défense,

Vous savez bien quelle est mon innocence.
 Dunois reprit, je ne suis qu'un mortel ;
 Je suis venu par une étrange allure,
 Pour vous sauver d'un trépas si cruel.
 Nul dans les cœurs ne lit que l'Éternel.
 Je crois votre ame & vertueuse & pure ;
 Mais dites-moi, pour Dieu, votre aventure.

Lors Dorothée en effuyant les pleurs,
 Dont le torrent son beau visage mouille,
 Dit : L'ampur seul a fait tous mes malheurs.
 Connaissez-vous Monsieur de la Trimouille ?

Oui, dit Dunois, c'est mon meilleur ami.
 Peu de héros ont une ame aussi belle ;
 Mon Roi n'a point de guerrier plus fidele ;
 L'Anglais n'a point de plus fier ennemi ;
 Nul Chevalier n'est plus digne qu'on l'aime,
 Il est trop vrai, dit-elle, c'est lui-même.
 Il ne s'est pas écoulé plus d'un an,
 Depuis le jour qu'il a quitté Milan.
 C'est en ces lieux qu'il m'avait adorée ;
 Il le jurait, & j'ose être assurée,
 Que son grand cœur est toujours enflammé,
 Qu'il m'aime encore ; car il est trop aimé.
 Ne doutez point, dit Dunois, de son ame ;

Votre beauté vous répond de sa flamme :
Je le connais, il est, ainsi que moi,
A ses amours fidele comme au Roi.
L'autre reprit : Ah ! Monsieur, je vous crois.
O jour heureux où je le vis paraître,
Où des mortels il était à mes yeux
Le plus aimable & le plus vertueux,
Où de mon cœur il se rendit le maître !
Je l'adorais avant que ma raison
Eût pû favoir si je l'aimais ou non.
Ce fut, Monsieur, ô moment délectable !
Chez l'Archevêque où nous étions à table,
Que ce Héros plein de sa passion
Me fit, me fit sa déclaration.
Ah ! j'en perdis la parole & la vue.
Mon sang brûla d'une ardeur inconnue :
Du tendre amour j'ignorais le danger,
Et de plaisir je ne pouvais manger.
Le lendemain il me rendit visite :
Elle fut courte, il prit congé trop vite.
Quand il partit, mon cœur le rappelait,
Mon tendre cœur après lui s'envolait.
Le lendemain il eut un tête-à-tête,
Un peu plus long, mais non pas moins honnête.

Le

Le lendemain il en reçut le prix,
 Par deux baisers sur mes lèvres ravis.
 Le lendemain il osa davantage,
 Il me promit la foi de mariage.
 Le lendemain il fut entreprenant.
 Le lendemain il me fit un enfant.
 Que dis-je, hélas! faut-il que je raconte
 De point en point mes malheurs & ma honte,
 Sans que je fache, ô digne chevalier!
 A quel Héros j'ose me confier?

Le Chevalier, par pure obéissance
 Dit sans vanter ses faits ni sa naissance;
 Je suis *Dunois*. C'était en dire assez.
 Dieu, reprit-elle, ô Dieu qui m'exaucez,
 Quoi, vos bontés font voler à mon aide
 Ce grand *Dunois*, ce bras à qui tout cède!
 Ah, qu'on voit bien d'où vous tenez le jour;
 Charmant Bâtard, cœur noble, ame sublime,
 Le tendre amour me faisait sa victime;
 Mon salut vient d'un enfant de l'Amour:
 Le Ciel est juste & l'espoir me ranime.

Vous saurez donc, brave & gentil *Dunois*,
 Que mon amant au bout de quelques mois
 Fut obligé de partir pour la guerre,

Guerre funeste, & maudite Angleterre !
Il écouta la voix de son devoir.
Mon tendre Amour était au désespoir.
Un tel état vous est connu sans doute ;
Et vous savez, Monsieur, ce qu'il en coûte :
Ce fier devoir fait seul tous nos malheurs ;
Je l'éprouvais en répandant des pleurs
Mon cœur était forcé de se contraindre,
Et je mourais, mais s'en pouvoir m'en plaindre.
Il me donna le présent amoureux,
D'un bracelet fait de ses blonds cheveux,
Et son portrait qui trompant son absence,
M'a fait cent fois retrouver sa présence.
Un tendre écrit sur-tout il me laissa,
Que de sa main le ferme amour traça.
C'était, Monsieur, une juste promesse,
Un cher garant de sa sainte tendresse :
On y lisait : *Je jure par l'amour ,
Par les plaisirs de mon ame enchantée ,
De revenir bientôt en cette Cour ,
Pour épouser ma chere Dorothee.*
Las ! il partit, il porta sa valeur
Dans Orléans. Peut-être il est encore
Dans ces remparts, où l'appella l'honneur.

S'il y savait quels maux & quelle horreur
Sont loist de lui le prix de mon ardeur!
Non, juste Ciel! il vaut mieux qu'il l'ignore.

Il partit donc; & moi je m'en allai,
Loin des soupçons d'une ville indiscrete,
Chercher aux champs une sombre retraite,
Conforme aux soins de mon cœur défolé.
Mes parents morts, libre dans ma tristesse,
Cachée au monde & fuyant tous les yeux,
Dans le secret le plus mystérieux
J'enfivelis mes pleurs & ma grosseffe.
Mais par malheur, hélas! je suis la niece
De l'Archevêque. A ces funestes mots
Elle sentit redoubler ses sanglots.

Puis vers le Ciel tournant ses yeux en larmes,
J'avais, dit-elle, en secret mis au jour
Ce tendre fruit de mon furtif amour;
Avec mon fils consolant mes alarmes,
De mon Amant j'attendais le retour.
A l'Archevêque il prit en fantaisie
De venir voir quelle espece de vie
Menait sa niece au fond de ces forêts;
Pour ma campagne il quitta son Palais;
Il fut touché de mes faibles attraits.

Cette beauté, présent cher & funeste,
Ce don fatal, qu'aujourd'hui je déteste,
Perça son cœur des plus dangereux traits.
Il s'expliqua : Ciel, que je fus surprise !
Je lui parlai des devoirs de son rang,
De son état, des nœuds sacrés du sang.
Je remontrai l'horreur de l'entreprise ;
Elle outrageait la nature & l'Église.
Hélas ! j'eus beau lui parler de devoir,
Il s'entêta d'un chimérique espoir.
Il se flattait que mon cœur indocile,
D'aucun objet ne s'était prévenu,
Qu'enfin l'amour ne m'était point connu,
Que son triomphe en ferait plus facile ;
Il m'accablait de ses soins fatiguants
De ses desirs rebutés & pressants.

Hélas ! un jour que toute à ma tristesse
Je relifais cette douce promesse,
Que de mes pleurs je mouillais cet écrit,
Mon cruel Oncle en lisant me surprit.
Il se saisit d'une main ennemie,
De ce papier qui contenait ma vie ;
Il lut, il vit dans cet écrit fatal,
Tous mes secrets, ma flamme & son rival.

Son ame alors jalouse & forcénée.
 A ses desirs fut plus abandonnée.
 Toujours alerte & toujours m'épian, ,
 Il fut bientôt que j'avais un enfant.
 Sans doute un autre en eût perdu courage,
 Mais le Mitré n'en fut que plus ardent;
 Et se sentant sur moi cet avantage,
 Ah! me dit-il, n'est-ce donc qu'avec moi
 Que vous aurez la fureur d'être sage?
 Et vos faveurs feront le seul partage
 De l'étourdi qui ravit votre foi?
 Osez-vous bien me faire résistance?
 Y pensez-vous? vous ne méritez pas
 Le fol amour que j'ai pour vos appas?
 Cédez sur l'heure, ou craignez ma vengeance.
 Je me jetai tremblante à ses genoux:
 J'attestai Dieu: je répandis des larmes.
 Lui furieux d'amour & de courroux,
 En cet état me trouva plus de charmes.
 Il me renverse, & va me violer;
 A mon secours il fallut appeler;
 Tout son amour soudain se tourne en rage,
 D'un Oncle, ô Ciel! souffrir un tel outrage!
 De coups affreux il meurtrit mon visage.

On vient au bruit; mon homme au même instant
Joint à son crime un crime encor plus grand.
Chrétiens, dit-il, ma niece est une impie :
Je l'abandonne, & je l'excommunie :
Un hérétique, un damné suborneur
Publiquement a fait son deshonneur!
L'enfant qu'ils ont est un fruit d'adultère.
Que Dieu confonde & le fils & la mere!
Et puisqu'ils ont ma malédiction,
Qu'ils soient livrés à l'Inquisition.

Il ne fit point une menace vaine :
Et dans Milan le traître arrive à peine,
Qu'il fait agir le grand Inquisiteur.
On me faitit, prisonniere on m'entraîne
Dans des cachots où le pain de douleur
Était ma seule & triste nourriture :
Lieux souterrains, lieux d'une nuit obscure,
Séjour de mort & tombeau des vivants !
Après trois jours on me rend la lumiere,
Mais pour la perdre au milieu des tourments;
Vous les voyez ces brasiers dévorants;
C'est-là qu'il faut expirer à vingt ans.
Voilà mon lit à mon heure dernière.
C'est-là, c'est-là, sans votre bras vengeur,

Qu'on m'arrachait la vie avec l'honneur.
 Plus d'un guerrier aurait selon l'usage
 Pris ma défense & pour moi combattu ;
 Mais l'Archevêque enchaîne leur vertu :
 Contre l'Église ils n'ont point de courage.
 Qu'attendre, hélas ! d'un cœur Italien ?
 Ils tremblent tous à l'aspect d'une étole ; (a)
 Mais un Français n'est alarmé de rien ,
 Et braverait le Pape au Capitole.

A ces propos Dunois piqué d'honneur ,
 Plein de pitié pour la belle accusée ,
 Plein de courroux pour son persécuteur ,
 Brûlait déjà d'exercer sa valeur ;
 Et se flattait d'une victoire aisée :
 Bien surpris fut de se voir entouré
 De cent archers , dont la cohorte fiere
 L'investissait noblement par derriere.
 Un cuistre en robe avec bonnet quarré ,
 Criait d'un ton de vrai *Miserere* ,
 » On fait faveur de par la Sainte Église ,
 » Par Monseigneur , pour la gloire de Dieu ,
 » A tous Chrétiens que le Ciel favorise ,
 » Que nous venons de condamner au feu
 » Cet étranger , ce champion profane ,

„ De Dorothee infame Chevalier ,
 „ Comme infidele , hérétique & forcier :
 „ Qu'il foit brûlé fur l'heure avec fon âne.

Cruel Prélat, Bufiris en foutane , (b)
 C'était, perfide, un tour de ton métier ;
 Tu redoutais le bras de ce Guerrier ,
 Tu t'entendais avec le Saint Office ,
 Pour opprimer , fous le nom de justice ,
 Quiconque eût pu lever le voile affreux
 Dont tu cachais ton crime à tous les yeux.

Tout auffi-tôt l'affaffine cohorte ,
 Du Saint Office abominable escorte ,
 Pour fe faifir du fuperbe Dunois ,
 Deux pas avance & en recule trois ;
 Puis marche encor ; puis fe figne & s'arrête.
 Sacrogorgon qui tremblait à leur tête ,
 Leur crie : Allons , il faut vaincre ou périr ;
 De ce forcier tâchons de nous faifir.
 Au milieu d'eux les Diacres de la ville ,
 Les Sacriftains arrivent à la file :
 L'un tient un pot , & l'autre un goupillon ; (c)
 Ils font leur ronde , & de leur eau falée
 Benoitement aspergent l'assemblée.
 On exorcife , on maudit le Démon ;

Et le Prélat toujours l'ame troublée,
Donne partout la bénédiction.

Le grand Dunois, non fans émotion,
Voit qu'on le prend pour envoyé du Diable;
Lors faiffant de fon bras redoutable,
Sa grande épée, & de l'autre montrant
Un chapelet, Catholique instrument,
De fon falut cher & sacré garant;
Allons, dit-il, venez à moi, mon âne:
L'âne descend, Dunois monte & foudain
Il va frappant en moins d'un tour de main
De ces croquants la cohorte profane.
Il perce à l'un le *sternum* (d) & le bras:
Il atteint l'autre, à l'os qu'on nomme *atlas*; (e)
Qui voit tomber fon nez & fa machoire,
Qui fon oreille & qui fon *humerus*;
Qui pour jamais s'en va dans la nuit noire,
Et qui s'enfuit difant ses *Oremus*,
L'âne au milieu du fang & du carnage,
Du Paladin feconde le courage;
Il vole, il rue, il mord, il foule aux pieds
Ce tourbillon de faquins effrayés.
Sacrogorgon abaiffant la vifiere,
Toujours jurant s'en allait en arriere;

Dunois le joint, l'atteint à l'os *pubis* (f)
 Le fer fanglant lui sort par le *coccix* : (g)
 Le vilain tombe, & le peuple s'écrie,
 Béni soit Dieu, le barbare est sans vie.

Le scélérat encor se débattait
 Sur la poussière, & son cœur palpitait,
 Quand le Héros lui dit: Ame traîtresse,
 L'enfer t'attend, crains le Diable, & confesse
 Que l'Archevêque est un coquin mitré,
 Un ravisseur, un parjure avéré,
 Que Dorothée est l'innocence même,
 Qu'elle est fidelle au tendre Amant qu'elle aime,
 Et que tu n'es qu'un sot & qu'un fripon.
 Oui, Monseigneur : oui, vous avez raison ;
 Je suis un sot, la chose est par trop claire,
 Et votre épée a prouvé cette affaire.
 Il dit: son ame alla chez le Démon.
 Ainsi mourut le fier Sacrogorgon.

Dans l'instant même où ce bravache infâme
 A Belzébut rendait sa vilaine ame,
 Devers la place arrive un Écuyer
 Portant falade (b) avec lance dorée:
 Deux postillons à la jaune livrée
 Allaient devant. C'était, chose assurée,

Qu'il arrivait quelque grand Chevalier.

A cet objet la belle Dorothee

D'étonnement & d'amour transportée,

Ah, Dieu puissant, se mit-elle à crier,

Serait-ce lui! serait-il bien possible!

▲ mes malheurs le Ciel est trop sensible.

Les Milanais, peuple très curieux,

Vers l'Écuyer avoient tourné les yeux.

Eh, cher Lecteur, n'êtes-vous pas honteux

De ressembler à ce peuple volage,

Et d'occuper vos yeux & votre esprit

Du changement qui dans Milan se fit?

Est-ce donc là le but de mon ouvrage?

Songez, Lecteur, aux remparts d'Orléans,

Au Roi de France, aux cruels assiégants,

A la Pucelle, à l'illustre amazone,

La vengeresse & du peuple & du Trône,

Qui sans jupon, sans pourpoint ni bonnet,

Parmi les champs comme un Centaure allait,

Ayant en Dieu sa plus ferme espérance,

Comptant sur lui plus que sur la vaillance,

Et s'adressant à Monsieur Saint Denis,

Qui cabalait alors en Paradis

Contre Saint George en faveur de la France:

Surtout, Lecteur, n'oubliez point Agnès,
Ayez l'esprit tout plein de ses attraits,
Tout honnête homme à mon gré doit s'y plaire.
Est-il quelqu'un si morne & si sévère,
Que pour Agnès il soit sans intérêt?

Et franchement, dites-moi, s'il vous plaît,
Si Dorothée au feu fut condamnée;
Si le Seigneur du haut du firmament
Sauva le jour à cette infortunée,
Semblable cas advient très rarement.
Mais que l'objet où votre cœur s'engage,
Pour qui vos pleurs ne peuvent s'effuyer,
Soit dans les bras d'un robuste Aumônier,
Ou semble épris pour quelque jeune Page;
Cet accident peut-être est plus commun.
Pour l'amener ne faut miracle aucun.
Je l'avourai, j'aime toute aventure,
Qui tient de près à l'humaine nature;
Car je suis homme, & je me fais honneur
D'avoir ma part aux humaines faiblesses;
J'ai dans mon temps possédé des maîtresses,
Et j'aime ençor à retrouver mon cœur.

Fin du Septième Chant.]

N O T E S.

(a) **É** *Tole*. Ornement sacerdotal qu'on passe par dessus le surplis. Ce mot vient du grec *στολή*, qui signifie *une robe longue*. L'étole est aujourd'hui une bande large de quatre doigts. L'étole des anciens était fort différente; c'était quelquefois un habit de cérémonie que les Rois donnaient à ceux qu'ils voulaient honorer: de-là ces expressions de l'Écriture - *Stolam gloria induit eum*, &c.

(b) *Bufiris* était un Roi d'Égypte, qui passait pour un Tyran.

(c) Le *Goupillon* est un instrument garni en tout sens de foies de porc, prises dans des fils d'archal, passés à l'extrémité d'un manche de bois ou de métal. Il sert à distribuer l'eau bénite, &c. Cet instrument était usité dans l'antiquité, on s'en servait pour arroser les initiés de l'eau Lustrale.

(d) *Sternum*, terme Grec, comme sont presque tous ceux de l'anatomie; c'est cette partie antérieure de la poitrine à laquelle sont jointes les côtes: elle est composée de sept os si bien assemblés, qu'ils semblent n'en faire qu'un. C'est la cuirasse que la nature a donnée au cœur & aux poulmons.

(e) *Atlas*, la première vertèbre du cou: elle soutient tous les fardeaux qu'on pose sur sa tête, laquelle tourne sur cet *Atlas*, comme sur un pivot.

(f) *Pubis*, de puberté, os barré, qui se joint aux deux hanches, *os pubis*, *os pettinis*.

(g) *Cocix κοκκυξ*, croupion, placé immédiatement au dessous de l'os *sacrum*. Il n'est pas honnête d'être bleffé là.

(h) *Salade*, on devrait dire *célade*, de *celata*; mais le mauvais usage prévaut partout.





LA PUCELLE D'ORLÉANS.

CHANT HUITIEME.

ARGUMENT.

*Comment le charmant la Trimouille ren-
contra un Anglais à Notre-Dame de
Lorette, & ce qui s'ensuivit avec sa
Dorothée.*

QUE cette histoire est sage ! intéressante !
Comme elle forme & l'esprit & le cœur !
Comme on y voit la vertu triomphante,
Des Chevaliers le courage & l'honneur,

Les droits des Rois, des belles la pudeur!
C'est un jardin dont tout le tour m'enchanté
Par sa culture & sa variété.

J'y vois surtout l'aimable chasteté,
Des belles fleurs la fleur la plus brillante,
Comme un lys blanc que le Ciel a planté,
Levant sans tache une tête éclatante.

Filles, garçons, lisez affidément
De la vertu ce divin rudiment :

Il fut écrit par notre Abbé Tritème, (a)

Savant Picard, de son fleuré ornement,
Il prit Agnès & Jeanne pour son thème.

Que je l'admire, & que je me fais gré
D'avoir toujours hautement préféré

Cette lecture honnête & profitable,

A ce fatras d'insipides Romans

Que je vois naître & mourir tous les ans;

De cerveaux creux avortons languissants!

De Jeanne d'Arc l'histoire véritable

Triomphera de l'envie & du temps.

Le vrai me plaît, le vrai seul est durable.

De Jeanne d'Arc, cependant cher Lecteur,

En ce moment je ne puis rendre compte;

Car Dorothée & Dunois son vengeur,

Et la Trimouille objet de son ardeur,
Ont de grands droits ; & j'avourai sans honte
Qu'avec raison vous vouliez être instruit
Des beaux effets que leur amour produit.

Près d'Orléans vous avez souvenance
Que la Trimouille, ornement du Poitou,
Pour son bon Roi signalant sa vaillance,
Dans un fossé fut plongé jusqu'au cou.
Ses Écuyers tiraient avec peine,
Du fâle fond de la fangeuse arene
Notre Héros, en cent endroits froissé,
Un bras démis, le coude fracassé.
Vers les remparts de la ville assiégée
On reportait sa figure affligée ;
Mais de Talbot les efforts vigilants
Avaient fermé les chemins d'Orléans.
On transporta, de crainte de surprise,
Mon Paladin, par de secrets détours,
Sur un brancard, en la cité de Tours,
Cité fidelle, au Roi Charle soumise.
Un Charlatan arrivé de Venise,
Adroitement remit son *radius*, (b)
Dont le pivot rejoignit l'*humerus*.
Son Écuyer lui fit bientôt connoître

Qu'il ne pouvait retourner vers son Maître,
Que les chemins étaient fermés pour lui.
Le Chevalier fidele à sa tendresse,
Se résolut, dans son cuisant ennui,
D'aller au moins rejoindre sa Maîtresse.

Il courut donc à travers cent hasards,
Au beau pays conquis par les Lombards.
En arrivant aux portes de la ville,
Le Poitevin est entouré, heurté,
Pressé des flots d'une foule imbécille,
Qui d'un pas lourd, & d'un œil hébété,
Court à Milan des campagnes voisines;
Bourgeois, manants, Moines, Bénédictines,
Meres, enfants : c'est un bruit, un concours,
Un chamaillis : chacun se précipite :
On tombe, on crie, arrivons, entrons vite,
Nous n'aurons pas tels plaisirs tous les jours.

Le Paladin fut bientôt quelle fête
Allait chommer ce bon peuple Lombard,
Et quel spectacle à ses yeux on apprête.
Ma Dorothee ! ô Ciel ! Il dit & part,
Et son courrier s'élançant sur la tête
Des curieux, le porte en quatre bonds
Dans les fauxbourgs, dans la ville, à la place,

Où du Bâtard la généreuse audace
 A dissipé tous ces monstres félons,
 Où Dorothée interdite, éperdue,
 O fait à peine encor lever la vue.
 L'abbé Tritème, avec tout son talent,
 N'eût pu jamais nous faire la peinture
 De la surprise & du faifissement,
 Et des transports dont cette ame si pure
 Fut pénétrée en voyant son Amant.
 Quel coloris, quel pinceau pourrait rendre
 Ce doux mélange, & si vif, & si tendre,
 L'impression d'un reste de douleur,
 La douce joie où se livrait son cœur,
 Son embarras, sa pudeur & sa honte,
 Que par degrés la tendresse surmonte?
 Son la Trimouille ardent, ivre d'amour,
 Entre ses bras la tient long-temps serrée,
 Faible, attendrie, encor toute éplorée;
 Il embrassait, il baifait tour-à-tour
 Le grand Dunois, & sa Maîtresse & l'âne.
 Tout le beau sexe aux fenêtres penché
 Battait des mains, de tendresse touché;
 On voyait fuir tous les gens à fontane
 Sur les débris du bûcher renversé,

Qui dans le fang nage au loin dispersé.
Sur ces débris le Bâtard intrépide
A l'air, le port, & le maintien d'Alcide,
Qui sous ses pieds enchaînant le trépas,
Le triple chien, & la triple Euménide,
Remit Alceste à son dolent époux,
Quoiqu'en secret il fut un peu jaloux.

Avec honneur la belle Dorothée
Fut en litiere à son logis portée,
Des deux Héros noblement escortée.
Le lendemain le Bâtard généreux
Vient près du lit du beau couple amoureux :
Je fens, dit-il, que je suis inutile
Aux doux plaisirs que vous goûtez tous deux ;
Il me convient de fortir de la ville ;
Jeanne & mon Roi me rappellent près d'eux ;
Il faut les joindre, & je fens trop que Jeanne
Doit regretter la perte de son âne.
Le grand Denis, le patron de nos loix,
M'a cette nuit présenté sa figure ;
J'ai vu Denis tout comme je vous vois ;
Il me prêta sa divine monture,
Pour secourir les Dames & les Rois :
Denis m'enjoint de revoir ma patrie.

Graces au Ciel Dorothée est servie ,
Je dois servir Charle sept à son tour.
Goûtez les fruits de votre tendre amour ;
A mon bon Roi je vais donner ma vie ;
Le temps me presse & mon âne m'attend.

Sur mon cheval je vous fuis à l'instant,
Lui répliqua l'aimable la Trimouille.
La belle dit : C'est aussi mon projet ;
Un desir vif dès long-temps me chatouille
De contempler la Cour de Charles sept ,
Sa Cour si belle, en Héros si féconde ,
Sa tendre Agnès qui gouverne son cœur ,
Sa fiere Jeanne en qui valeur abonde.
Mon cher Amant, mon cher Libérateur ,
Me conduiraient jusques au bout du monde.
Mais sur le point d'être cuite en ce lieu ,
En récitant ma priere secrete ,
Je fis tout bas à la Vierge un beau vœu
De visiter la maison de Lorette ,
S'il lui plaisait de me tirer du feu.
Tout aussi-tôt la mere du bon Dieu
Vous députa sur votre âne céleste ;
Vous me sauvez de ce bûcher funeste ,
Je vis par vous ; mon vœu doit se tenir :

Sans quoi la vierge a droit de me punir.

Votre discours est très juste & très sage ,

Dit la Trimouille : & ce pèlerinage

Est à mes yeux un devoir bien sacré :

Vous permettrez que je fois du voyage.

J'aime Lorette , & je vous conduirai.

Allez , Dunois , par la plaine étoilée ,

Fendez les airs , volez aux champs de Blois ,

Nous vous joindrons avant qu'il soit un mois.

Et vous , Madame , à Lorette appelée ,

Venez remplir votre vœu si pieux ;

Moi , j'en fais un digne de vos beaux yeux ;

C'est de prouver à toute heure , en tous lieux ,

A tout venant , par l'épée & la lance ,

Que vous devez avoir la préférence

Sur toute fille ou femme de renom ,

Que nulle n'est & si sage , & si belle.

Elle rougit. Cependant le grifon

Frappe du pied , s'élève sur son aile

Plâne dans l'air , & laissant l'horifon ,

Porte Dunois vers les sources du Rhône.

Le Poitevin prend le chemin d'Ancône , (c)

Avec sa Dame , un bourdon dans la main ,

Portant tous deux chapeau de Pèlerin ,

Bien relevé de coquilles bénies.
A leur ceinture un Rosaire pendait
De beaux grains d'or & de perles unies :
Le Paladin souvent le récitait,
Disait *Ave* : la belle répondait,
Par des soupirs & par des litanies ;
Et *je vous aime*, était le doux refrain
Des *Oremus* qu'ils chantaient en chemin.
Ils vont à Parme, à Plaisance, à Modene,
Dans Urbino, dans la tour de Césene.
Toujours logés dans de très beaux châteaux
De Princes, Ducs, Comtes & Cardinaux.
Le Paladin eut partout l'avantage
De soutenir que dans le monde entier,
Il n'est beauté plus aimable & plus sage
Que Dorothée ; & nul n'osa nier
Ce qu'avançait un si grand personnage ;
Tant les Seigneurs de tout ce beau canton
Avaient d'égards & de discrétion.

Enfin portés sur les bords du Musône,
Près Ricanate en la Marche d'Ancône,
Les Pélerins virent briller de loin
Cette maison de la Sainte Madône,
Ces murs divins de qui le Ciel prend soin ;

Et qu'autrefois des Anges tutélaires
Firent voler dans les plaines des airs,
Comme un vaisseau qui fend le sein des mers.
A *Loretto* les Anges s'arrêterent, (d)
Les murs sacrés d'eux-mêmes se fonderent :
Et ce que l'art a de plus précieux ,
De plus brillant, de plus industrieux ,
Fut employé depuis par les Saints Peres ,
Maîtres du monde, & du Ciel grands Vicaires ,
A l'ornement de ces augustes lieux.

Les deux Amants de cheval descendirent ,
D'un cœur contrit à deux genoux se mirent ;
Puis chacun d'eux pour accomplir son vœu
Offrit des dons pleins de magnificence ,
Tous acceptés avec reconnaissance
Par la Madône & les Moines du lieu.

Au Cabaret les deux Amants dînerent ;
Et ce fut là qu'à table ils rencontrèrent
Un brave Anglais, fier, dur & sans souci,
Qui venait voir la Sainte Vierge aussi
Par passe-temps, se moquant dans son ame
Et de Lorette, & de sa Notre-Dame ;
Parfait Anglais, voyageant sans dessein ,
Achétant cher des modernes antiques ,

Regardant

Regardant tout avec un air hantain ,
Et méprifant les Saints & leurs reliques.
De tout François c'est l'ennemi mortel ,
Et fon nom est Chriftoffe d'Arondel.
Il parcourait triftement l'Italie ,
Et fe fentant fort fujet à l'ennui ,
Il amenait fa Maîtreffe avec lui ,
Plus dédaigneufe encor , plus impolie ,
Parlant fort peu , mais belle , faite au tour ,
Douce la nuit , infolente le jour ,
A table , au lit , par caprice emportée ,
Et le contraire en tout de Dorothée.

Le beau Baron , du Poitou l'ornement ,
Lui fit d'abord un petit compliment ;
Sans recevoir aucune repartie ;
Puis il parla de la Vierge Marie ,
Puis il compta , comme il avait promis ,
Chez les Lombards , à Monfieur Saint Denis ,
De foutenir en tout lieu la fageffe
Et la beauté de fa chere Maîtreffe ;
Je crois , dit-il , au dédaigneux Breton ,
Que votre Dame eft noble & d'un grand nom ,
Qu'elle eft fur tout auffi fage que belle ;
Je crois encore , quoiqu'elle n'ait rien dit ,

Que dans le fond elle a beaucoup d'esprit ;
Mais Dorothee est fort au-dessus d'elle ;
Vous l'avouerez : on peut sans l'abaisser
Au second rang dignement la placer.

Le fier Anglais à ce discours honnête
Le regarda des pieds jusqu'à la tête :
Pardieu , dit-il , il m'importe fort peu
Que vous ayez à Denis fait un vœu ;
Et peu me chant que votre Damoiselle
Soit sage ou folle , & soit ou laide ou belle ;
Chacun se doit contenter de son bien
Tout uniment , sans se vanter de rien.
Mais puisqu'ici vous avez l'impudence
D'oser prétendre à quelque préférence
Sur un Anglais , je vous enseignerai
Votre devoir ; & je vous prouverai
Que tout Anglais en affaires pareilles
A tout Français donne sur les oreilles ;
Que ma Maîtresse en figure , en couleur ,
En gorge , en bras , cuisses , taille , rondeur ,
Même en sagesse , en sentiments d'honneur ,
Vaut cent fois mieux que votre Pélerine ,
Et que mon Roi (doit se faire peu de cas ,)
Quand il voudra saura bien mettre à bas

Et votre Maître, & sa grosse Héroïne.-
 Eh bien, reprit le noble Poitevin,
 Sortons de table, éprouvons-nous soudain ;
 A vos dépens je soutiendrai peut-être
 Mon tendre Amour, mon pays & mon Maître.
 Mais comme il faut être toujours courtois,
 De deux combats je vous laisse le choix,
 Soit à cheval, soit à pied ; l'un & l'autre
 Me sont égaux : mon choix suivra le vôtre.
 A pied, mordieu, dit le rude Breton ;
 Je n'aime point qu'un cheval ait la gloire
 De partager ma peine & ma victoire ;
 Point de cuirasse, & point de morion,
 C'est à mon sens une arme de poltron ;
 Il fait trop chaud, j'aime à combattre à l'aise,
 Je veux tout nud vous soutenir ma these :
 Nos deux beautés jugeront mieux des coups.
 Très volontiers, dit d'un ton noble & doux
 Le beau Français. Sa chere Dorothée
 Frémit de crainte à ce défi cruel,
 Quoiqu'en secret son ame fût flattée
 D'être l'objet d'un si noble duel.
 Elle tremblait que Christophe Arondel
 Ne transperçât de quelque coup mortel

La douce peau de son cher la Trimouille,
Que de ses pleurs tendrement elle mouille.
La Dame Anglaise animait son Anglais,
D'un coup d'œil fier & sûr de ses attraits;
Elle n'avait jamais versé des larmes,
Son cœur altier se plaifait aux alarmes,
Et les combats des coqs de son pays
Avaient été ses passe-temps chéris.
Son nom était Judith de Rosamore,
Cher à Bristol, & que Cambridge honore. (e)

Voilà déjà nos braves Paladins
Dans un champ clos prêts d'en venir aux mains,
Tous deux charmés, dans leurs nobles querelles,
De soutenir leur patrie & leurs belles;
La tête haute, & le fer de droit fil
Le bras tendu, le corps en son profil,
En tierce, en quarte, ils joignent leurs épées
L'une par l'autre à tout moment frappées.
C'est un plaisir de les voir se baïffer,
Se relever, reculer, avancer,
Parer, sauter, se ménager des feintes,
Et se porter les plus rudes atteintes.
Ainsi l'on voit dans une belle nuit;
Sous le Lion ou sous la Canicule,

Tout l'horifon qui s'enflamme & qui brûle
De mille feux dont notre œil s'éblouit,
Un éclair paffe, un autre éclair le fuit.

Le Poitevin adresse une apostrophe
Droit au menton du superbe Christophe,
Puis en arriere il faute allégrement,
Toujours en garde, & Christophe à l'infant
Dégage en tierce, & ferrant la mesure
Au ferrailleur inflige une blessure
Sur une cuiffe; & de fang empourpré
Ce bel ivoire est teint & bigarré.

Ils s'acharnaient à cette noble efcime,
Voulant mourir pour jouir de l'estime
De leur Maîtreffe, & pour bien décider
Quelle beauté doit à l'autre céder;
Lorsqu'un bandit des Etats du Saint Pere,
Avec fa troupe entra dans ces cantons
Pour s'acquitter de fes dévotions.

Le fcélérat se nommait Martinguerre,
Voleur de jour, voleur de nuit, Corsaire,
Mais faintement à la Vierge attaché,
Et fans manquer récitant son Rosaire,
Pour être pur & net de tout péché.
Il apperçut fur le pré les deux belles,

Et leurs chevaux, & leurs brillantes selles,
Et leurs mulets chargés d'or & d'agnus.
Dès qu'il les vit, on ne les revit plus.
Il vous enlève & Judith Rófamore,
Et Dorothee, & le bagage encore,
Mulets, chevaux, & part comme un éclair.

Les champions tenaient toujours en l'air
A poing fermé leurs brandissantes lames,
Et ferrailaient pour l'honneur de ces Dames.
Le Poitevin s'avise le premier
Que sa Maîtresse est comme disparue.
Il voit de loin courir son Écuyer ;
Il s'ébahit, & son arme pointue
Reste en sa main sans force & sans effet.
Sire Arondel demeure stupéfait ;
Tous deux restaient la prunelle effarée,
Bouche béante, & la mine égarée,
L'un contre l'autre. Oh ! oh ! dit le Breton,
Dieu me pardonne, on nous a pris nos belles :
Nous nous donnons cent coups d'estramacon
Très sottement, courons vite après elles,
Reprenons-les, & nous nous rebattons
Pour leurs beaux yeux quand nous les trouverons.
L'autre en convient, & différant la fête,

En bons amis ils se mettent en quête
 De leur Maitresse. A peine ils font cent pas,
 Que l'un s'écrie, ah, la cuisse! ah, le bras!
 L'autre criait la poitrine & la tête,
 Et n'ayant plus ces esprits animaux
 Qui vont au cœur & qui font les Héros,
 Ayant perdu cette ardeur enflammée
 Avec leur sang au combat consumée,
 Tous deux meurtris, faibles & languissants,
 Sur le gazon tombent en même temps,
 Et de leur sang ils rougissent la terre.
 Leurs Écuyers qui suivaient Martinguerre,
 Vont à sa piste & gagnent le pays.
 Les deux Héros sans valets, sans habits,
 Et sans argent, étendus dans la plaine,
 Manquant de tout, croyaient leur fin prochaine;
 Lorsqu'une vieille en passant vers ces lieux,
 Les voyant nus, s'approcha plus près d'eux,
 En eut pitié, les fit sur des civieres
 Porter chez elle; & par des restaurants
 En moins de rien leur rendit tous leurs sens,
 Leurs coloris & leurs forces premières.

La bonne vieille en ce lieu respecté
 Est en odeur, qu'on dit de sainteté;

Devers Ancône il n'est point de bête ,
Point d'ame fainte en qui la grace éclate
Par des bienfaits plus signalés, plus grands ;
Elle prédit la pluie & le beau temps,
Elle guérit les bleffures légères
Avec de l'huile & de saintes prieres ;
Elle a , par fois , converti des méchants.

Les Paladins à la vieille conterent
Leur aventure, & conseil demanderent.
La décrépité alors se recueillit,
Pria Marie , ouvrit la bouche & dit :
Allez en paix, aimez tous deux vos belles,
Mais que ce soit à bonne intention ;
Et gardez-vous de vous tuer pour elles.
Les doux objets de votre affection
Sont maintenant à des épreuves rudes ;
Je plains leurs maux & vos sollicitudes ;
Habillez-vous ; prenez des chevaux frais,
Ne manquez pas le chemin qu'il faut prendre ;
Le Ciel par moi daigne ici vous apprendre .
Pour les trouver qu'il faut courir après.

Le Poitevin admira l'énergie
De ce discours ; & le Baron pensif,
Lui dit : Je crois à votre prophétie ;

Nous pourfuivrons le voleur fugitif,
 Quand nous aurons retrouvé des montures,
 Et des pourpoints, & furtout des armures
 La vieille dit: On vous en fournira.
 Un circoncis par bonheur était là,
 Enfant barbu d'Isaac & de Juda,
 Dont la belle ame à servir empressée
 Faissait fleurir la gent déprépuce.
 Le digne Hébreu leur prêta galamment
 Deux mille écus à quarante pour cent,
 Selon les us de la race bénite,
 En Canaan par Moyse conduite:
 Et le profit que le Juif s'arrogea,
 Entre la Sainte & lui se partagea.

Fin du Huitieme Chant.

N O T E S.

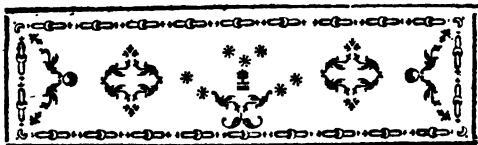
(a) L'Abbé Tritème n'étoit point de Picardie, il étoit du Diocèse de Treves; Il mourut en 1516. Nous n'oserions affurer que sa famille ne fût pas d'origine Picarde; nous nous en rapportons au savant Auteur qui, sans doute, a vu le MSS. de la Pucelle dans quelque Abbaye de Bénédictins.

(b) Le *radius* & l'*ulna* sont les deux os qui partent du coude & se joignent au poignet; l'*humerus* est l'os du bras qui se joint à l'épaule.

(c) C'est dans la Marche d'Ancône qu'est la maison de la Vierge, apportée de Nazareth par les Anges; ils la mirent d'abord en dépôt en Dalmatie pendant trois ans & sept mois, & ensuite la posèrent près de Ricanati. Sa statue est de quatre pieds de haut; son visage noir; elle porte la même Tiare que le Pape: on connaît ses miracles & ses trésors.

(d) Ils ne s'arrêterent pas d'abord à *Loretto*: c'est une inadvertance de notre Auteur. *Non ergo paucis offendit maculis.* Cependant on peut dire pour sa défense que les Anges s'arrêterent enfin à *Loretto*, eux & la maison, après avoir essayé de plusieurs autres pays qui ne plurent point à la Sainte Vierge. Cette aventure se passa sous le pontificat de Boniface VIII, dont on dit qu'il usurpa sa place comme un renard, qu'il s'y comporta comme un loup, & qu'il mourut comme un chien. Les Historiens qui ont parlé ainsi de Boniface, n'avaient pas de pension de la Cour de Rome.

(e) Bristol & Cambridge, deux villes célèbres, la première par son commerce, la seconde par son Université, qui a eu de grands hommes.



LA PUCELLE

D'ORLÉANS.

CHANT NEUVIÈME.

ARGUMENT.

*Comment la Trimouille & sire Arondel re-
trouverent leurs Maitresses en Provence,
& du cas étrange advenu dans la Sainte
Baume.*

DEUX Chevaliers qui se font bien battus ,
Soit à cheval , soit à la noble escrime ,
Avec le sabre ou de longs fers pointus ,
De pied en cap tout couverts , ou tout nus

H iv

Ont l'un pour l'autre une secrete estime ;
Et chacun d'eux exalte les vertus ,
Et les grands coups de son digne adverfaire,
Lorsque furtout il n'est plus en colere.
Mais s'il advient, après ce beau conflit,
Quelque accident, quelque triste fortune,
Quelque misere à tous les deux commune,
Incontinent le malheur les unit :
L'amitié naît de leurs destins contraires,
Et deux Héros persécutés sont freres.
C'est ce qu'on vit dans le cas si cruel
De la Trimouille & du triste Arondel.
Cet Arondel reçut de la nature
Une ame altiere, indifférente & dure ;
Mais il sentit ses entrailles d'airain
Se ramollir pour le doux Poitevin :
Et la Trimouille en se laissant surprendre
A ces beaux nœuds qui forment l'amitié,
Suivit son goût : car son cœur est né tendre.
Que je me sens, dit-il, fortifié,
Mon cher ami, par votre courtoisie !
Ma Dorothee, hélas ! me fut ravie ;
Vous m'aidez, au milieu des combats,
A retrouver la trace de ses pas ;

J'affronterai les plus cruels trépas ,
Pour vous nantir de votre Rosamore.

Les deux Amants , les deux nouveaux Amis ,
Partent ensemble ; & sur un faux avis
Marchent en hâte , & tirent vers Livourne ;
Le Ravisseur d'un autre côté tourne ,
Par un chemin justement opposé.
Tandis qu'ainsi le couple se fourvoye ,
Au scélérat rien ne fut plus aisé
Que d'enlever sa noble & riche proie :
Il la conduit bientôt en sûreté
Dans un château des chemins écarté ,
Près de la mer , entre Rome & Gaiette ,
Masure affreuse , exécration retraite ,
Où l'insolence , & la rapacité ,
La gourmandise , & la malpropreté ,
L'emportement de l'ivresse bruyante ,
Les démêlés , les combats qu'elle enfante ,
La dégoûtante & sale impureté ,
Qui de l'amour éteint les tendres flammes ,
Tous les excès des plus vilaines ames ,
Font voir à l'œil ce qu'est le genre humain ,
Lorsqu'à lui-même il est livré sans frein.
Du Créateur image si parfaite ,

Or, voilà donc comme vous êtes faite!

En arrivant le Corfaire effronté
Se met à table : & fait placer les belles
Sans compliment chacune à son côté,
Mange , dévore , & boit à leur fanté.
Puis il leur dit: Voyez, Mesdemoiselles ,
Qui de vous deux couche avec moi la nuit;
Tout m'est égal, tout m'est bon, tout me duit:
Poil blond, poil noir, Anglaise, Italienne,
Petite ou grande; infidelle ou chrétienne,
Il ne m'importe; & buvons. A ces mots
La rougeur monte à l'aimable visage
De Dorothée: elle éclate en sanglots,
Sur ses beaux yeux il se forme un nuage,
Qui tombe en pleurs sur ce nez fait au tour,
Sur ce menton, où l'on dit que l'Amour
Lui fit un creux la caressant un jour;
Dans la tristesse elle est ensevelie:
Judith l'Anglaise un moment recueillie,
Et regardant le Corfaire inhumain,
D'un air de tête & d'un souris hautain,
Je veux, dit-elle, avoir ici la joie
Sur le minuit de me voir votre proie;
Et l'on saura ce qu'avec un bandit

Peut une Anglaife, alors qu'elle est au lit.
 A ce propos le brave Martinguerre
 D'un gros baifer la barbouille, & lui dit:
 J'aimai toujours les filles d'Angleterre.
 Il la rebaife, & puis vuide un grand verre;
 En vuide un autre, & mange, & boit, & rit,
 Et chante, & jure; & fa main effrontée
 Sans nul égard fe porte impudemment
 Sur Rosamore, & puis fur Dorothée.
 Celle-ci pleure; & l'autre fierement,
 Sans s'émuouvoir, fans changer de vifage,
 Laisse tout faire au rude personnage:
 Enfin de table il fort en bégayant,
 Le pied mal sûr, mais l'œil étincelant,
 Avertiffant d'un geste de corfaire
 Qu'on foit fidele aux marchés convenus;
 Et rayonnant des préfents de Bacchus,
 Il fe prépare aux combats de Cithere.

La Milanaife, avec des yeux confus,
 Dit à l'Anglaife: Oferez-vous, ma chere,
 Du fcélétrat confommer le defir!
 Mérite-t-il qu'une beauté fi fiere
 S'abaiffe au point de donner du plaisir?
 Je prétends bien lui donner autre chose,

Dit Rosamore; on verra ce que j'ose;
Je fais venger ma gloire & mes appas,
Je suis fidelle au Chevalier que j'aime.
Sachez que Dieu, par sa bonté suprême,
M'a fait présent de deux robustes bras,
Et que Judith est mon nom de baptême.
Daignez m'attendre en cet indigne lieu,
Laissez-moi faire; & sur-tout priez Dieu.
Puis elle part, & va la tête haute
Se mettre au lit à côté de son Hôte.

La nuit couvrait d'un voile ténébreux
Les toits pourris de ce repaire affreux.
Des Malandrins la grossière cohue
Cuvait son vin dans la grange étendue;
Et Dorothée en ces moments d'horreur,
Demeurait seule, & se mourait de peur.

Le boucanier dans la grosse partie
Par où l'on pense, était tout offusqué
De la vapeur des raisins d'Italie;
Moins à l'amour qu'au sommeil provoqué,
Il va pressant d'une main engourdie
Les fiers appas dont son cœur est piqué:
Et la Judith prodiguant ses tendresses
L'enveloppait par ses fausses caresses,

Dans les filets que lui tendait la mort.
 Le dissolu lassé d'un tel effort,
 Baille un moment, tourne la tête, & dort.

A son chevet pendait le cimenterre
 Qui fit long - temps redouter Martinguerre;
 Notre Bretonne aussi - tôt le tira,
 En invoquant Judith & Débora, (a)
 Jahel, Aod, & Simon, nommé Pierre,
 Simon Barjone aux oreilles fatal;
 Puis empoignant les crins de l'Animal
 De sa main gauche, & soulevant la tête,
 La tête lourde & le front engourdi
 Du mécréant qui ronfle appesanti,
 Elle s'aigrit, & sa droite élevée
 Tranche le cou du brave débauché;
 Du sang, de vin la couche est abreuvée;
 Le large tronc de son chef détaché
 Rougit le front de la noble Héroïne,
 Par trente jets de liqueur purpurine.
 Notre Amazone alors saute du lit,
 Portant en main cette tête sanglante,
 Et va trouver sa compagne tremblante,
 Qui dans ses bras tombe & s'évanouit;
 Puis reprenant ses sens & son esprit,

Ah! juste Dieu! quelle femme vous êtes!
 Quelle action! quel coup & quel danger!
 Où fuirons-nous? Si sur ces entrefaites
 Quelqu'un s'éveille, on va nous égorger.
 Parlez plus bas, repliqua Rosamond,
 Ma mission n'est pas finie encore,
 Prenez courage, & marchez avec moi.
 L'autre reprit courage, avec effroi.

Leurs deux Amants, errants toujours loin d'elles,
 Couraient partout sans avoir rien trouvé;
 A Gênes enfin, l'un & l'autre arrivé,
 Ayant par terre en vain cherché leurs belles,
 S'en vont par mer à la merci des flots,
 Aux quatre vents demander des nouvelles.
 Ces quatre vents les portent tour-à-tour
 Tantôt aux bords de cet heureux séjour,
 Où des Chrétiens le pere Apostolique
 Tient humblement les clefs du Paradis;
 Tantôt au fond du golfe Adriatique,
 Où le vieux Doge est l'époux de Thétis: (b)
 Puis devers Naples au rivage fertile,
 Où Sannazar est trop près de Virgile. (c)
 Ces Dieux mutins, prompts, ailés & joufflus,
 Qui ne sont plus les enfants d'Orithye,

Sur le dos bleu des flots qu'ils ont émus,
 Les font voguer à ces gouffres connus,
 Où l'onde amere autrefois engloutie
 Par la Carybde, aujourd'hui ne l'est plus : (d)
 Où de nos jours on ne peut plus entendre
 Les hurlements des dogues de Scylla; --
 Où les géants écrasés sous l'Etna, (e)
 Ne jettent plus la flamme avec la cendre;
 Tant l'univers avec le temps changea.
 Le couple errant, non loin de Syracuse,
 Va saluer la fontaine Aréthuse,
 Qui dans son sein tout couvert de roseaux,
 De son Amant ne reçoit plus les eaux. (f)
 Ils ont bientôt découvert le rivage
 Où florissaient Augustin (g) & Carthage;
 Séjour affreux, dans nos jours infecté
 Par les fureurs & la rapacité
 Des Mufulmans, enfants de l'ignorance.
 Enfin le Ciel conduit nos Chevaliers
 Aux doux climats de la belle Provence.
 Là, sur les bords couronnés d'oliviers,
 On voit les tours de Marseille l'antique,
 Beau monument d'un vieux peuple Ionique. (b)
 Noble cité, Grecque & libre autrefois,

Tu n'as plus rien de ce double avantage ;
Il est plus beau de servir sous nos Rois ;
C'est, comme on fait, un bienheureux partage.
Mais tes confins possèdent un trésor
Plus merveilleux, plus salutaire encor.
Chacun connaît la belle Magdelaine,
Qui de son temps ayant servi l'amour,
Sert le Ciel, étant sur le retour,
Et qui pleura sa vanité mondaine.
Elle partit des rives du Jourdain,
Pour s'en aller au pays de Provence,
Et se fessa long-temps par pénitence,
Au fond d'un creux du roc de Maximin. (i)
Depuis ce temps un baume tout divin
Parfume l'air qu'en ces lieux on respire.
Plus d'une fille, & plus d'un Pèlerin,
Grimpe au rocher, pour abjurer l'empire
Du Dieu d'Amour, qu'on nomme esprit malin.
On tient qu'un jour la pénitente Juive
Prête à mourir, requit une faveur
De Maximin son pieux Directeur.
Obtenez-moi, si jamais il arrive
Que sur mon roc une paire d'amants
En rendez-vous viennent passer leur temps,

Leurs feux impurs dans tous les deux s'éteignent ;
 Et qu'une forte & vive aversion
 Soit de leurs cœurs la seule passion.
 Ainsi parla la sainte Avanturiere.
 Son Confesseur exauça sa priere.
 Depuis ce temps ces lieux sanctifiés
 Vous font haïr les gens que vous aimiez.

Les Paladins ayant bien vu Marseille,
 Son port, sa rade, & toutes les merveilles
 Dont les Bourgeois rebattaient leurs oreilles,
 Furent requis de visiter le Roc,
 Ce Roc fameux, surnommé Sainte Baume,
 Tant célébré chez la Gent porte-froc,
 Et dont l'odeur parfumait le Royaume.
 Le bon Français y va par piété,
 Le fier Anglais par curiosité.
 En gravissant ils vircent près du Dôme,
 Sur les degrés dans ce roc pratiqués
 Des voyageurs à prier appliqués.
 Dans cette troupe étaient deux voyageuses,
 L'une à genoux, mains jointes, cou tendu,
 L'autre debout, & des plus dédaigneuses.
 O doux objets ! moment inattendu !
 Ils ont tous deux reconnu leurs Maîtresses !

Les voilà donc pécheurs & péchereffes,
Dans ce parvis si funefte aux amours.
En peu de mots l'Anglaife leur raconte
Comment fon bras, par le divin fecours,
Sur Martinguerre a fu vanger fa honte.
Elle eut le foin, dans ce péril urgent,
De fe faifir d'une bourfe affez ronde
Qu'avait le mort : attendu que l'argent
Eft inutile aux gens de l'autre monde.
Puis franchiffant dans l'horreur de la nuit
Les murs mal clos de cet affreux réduit,
Le fabre au poing vers la prochaine rive
Elle a conduit fa compagne craintive,
Elle a monté fur un leger esquif;
Et réveillant Matelots, Capitaine,
En bien payant, le couple fugitif
A navigué fur la mer de Tyrrhene.
Enfin des vents le fort capricieux,
Ou bien le Ciel qui fait tout pour le mieux,
Les met tous quatre aux pieds de Magdelaine.
O grand miracle ! ô vertu fouveraine !
A chaque mot que prononçait Judith,
De fon Amant le grand cœur s'affadit ;
Ciel, quel dégoût ! & bientôt quelle haine,

Succède aux traits du plus charmant Amour !

Il est payé d'un semblable retour.

Ce la Trimouille à qui sa Dorothée

Parut long-temps plus belle que le jour,

La trouve laide, imbécille, affectée,

Gauche, mauffade, & lui tourne le dos.

La belle en lui voyait le Roi des fots,

Le détestait & détournait la vue ;

Et Magdelaine au milieu d'une nue

Goûtait en paix la satisfaction

D'avoir produit cette conversion.

Mais Magdelaine, hélas ! fut bien déçue,

Car elle obtint des Saints du Paradis,

Que tout amant venu dans son logis

N'aimerait plus l'objet de ses faiblesses,

Tant qu'il serait dans ces rochers bénis.

Mais dans ses vœux la Sainte avait omis

De stipuler que les Amants guéris

Ne prendraient pas de nouvelles Maîtresses.

Saint Maximin ne prévint pas le cas,

Dont il advint que l'Anglaise infidelle

Au Poitevin tendit ses deux beaux bras,

Et qu'Arondel jonit des doux appas

De Dorothée, & fut enchanté d'elle,

L'Abbé Tritémé a même prétendu
Que Magdelaine à ce troc imprévu
Du haut du Ciel s'était mise à sourire.
On peut le croire, & la justifier.
La vertu plait: mais malgré son empire,
On a du goût pour son premier métier.

Il arriva que les quatre parties
De Sainte Baume à peine étaient forties,
Que le miracle alors n'opéra plus.
Il n'a d'effet que dans l'auguste enceinte,
Et dans le creux de cette Roche sainte.
Au bas du Mont la Trimouille confus
D'avoir haï quelque temps Dorothee,
Rendant justice à ses touchants attraits
La retrouva plus tendre que jamais,
Plus que jamais elle s'en vit fêtée;
Et Dorothee en proie à sa douleur,
Par son amour expia son erreur,
Entre les bras du Héros qu'elle adore.
Sire Arondel reprit sa Rosamore,
Dont le courroux fut bientôt désarmé.
Chacun aima comme il avait aimé:
Et je puis dire encore que Magdelaine
En les voyant leur pardonna sans peine.

Le dur Anglais, l'aimable Poitevin,
Ayant chacun leur Héroïne en croupe,
Vers Orléans prirent leur droit chemin,
Tous deux brûlants de rejoindre leur troupe,
Et de venger l'honneur de leur pays.
Discrets Amants, généreux ennemis,
Ils voyageaient comme de vrais amis,
Sans désormais se faire de querelles,
Ni pour leurs Rois, ni même pour leurs belles.

Fin du Neuvieme Chant.



 N O T E S .

(a) IL n'est lecteur qui ne connaisse la belle Judith. Débora, brave épouse de Lapidoth, défit le Roi Jabin qui avait neuf cent chariots armés de faux, dans un pays de montagnes, où il n'y a aujourd'hui que des ânes. La brave femme Jahel, épouse de Haber, reçut chez elle Sizara, maréchal général de Jabin: elle l'enivra avec du lait, & cloua sa tête à terre d'une tempe à l'autre avec un clou; c'était un maître clou, & elle une maîtresse femme. Aod, le gaucher, alla trouver le Roi Eglon de la part du Seigneur, & lui enfonça un grand couteau dans le ventre avec la main gauche, & aussi-tôt Eglon alla à la selle. Quant à Simon Barjone, il ne coupa qu'une oreille à Malchus, & encore eut-il ordre de remettre l'épée au fourreau, ce qui prouve que l'Eglise ne doit point verser le sang.

(b) On fait que le Doge de Venise épouse la mer.

(c) Sannazar, Poète médiocre, enterré près de Virgile, mais dans un plus beau tombeau.

(d) Autrefois cet endroit passait pour un gouffre très dangereux.

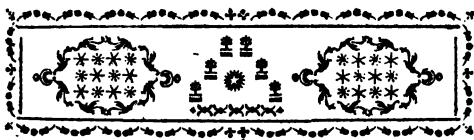
(e) L'Etna ne jette plus de flammes que très rarement.

(f) Le passage souterrain du fleuve Alphée jusqu'à la fontaine Aréthuse, est reconnu pour une fable.

(g) St. Augustin était Evêque d'Hippone.

(h) Les Phocéens.

(i) Le rocher de St. Maximin est tout auprès; c'est le chemin de la Ste. Baume.



LA PUCELLE D'ORLÉANS.

CHANT DIXIÈME.

ARGUMENT.

*Agnès Sorel poursuivie par l'Aumônier de
Jean Chandos. Regrets de son Amant,
&c. Ce qui advint à la belle Agnès dans
un Couvent.*

En quoi, toujours clouer une préface
A tous mes Chants? la morale me lasse;
Un simple fait conté naïvement,
Ne contenant que la vérité pure,

Narré succinct, sans frivole ornement,
Point trop d'esprit, aucun raffinement,
Voilà de quoi défarmer la censure.
Allons au fait, Lecteur, tout rondement,
C'est mon avis. Tableau d'après nature,
S'il est bien fait, n'a besoin de bordure.

Le bon Roi Charles allant vers Orléans,
Enflait le cœur de ses fiers combattans,
Les remplissait de joie & d'espérance,
Et relevait le destin de la France.
Il ne parlait que d'aller aux combats ;
Il étalait une fiere allégresse ;
Mais en secret il soupirait tout bas,
Car il était absent de sa Maitresse.
L'avoir laissée, avoir pu seulement
De son Agnès s'écarter un moment,
C'était un trait d'une vertu suprême,
C'était quitter la moitié de soi-même.

Lorsqu'il fut seul en sa chambre enfermé,
Et qu'en son cœur il eut un peu calmé
L'emportement du Démon de la gloire ;
L'autre Démon qui préside à l'amour,
Vint à ses sens s'expliquer à son tour ;
Il plaidait mieux ; il gagna la victoire.

D'un air diftrait le bon Prince écoute
 Tous les propos dont on le tourmenta :
 Puis en sa chambre en secret il alla,
 Où d'un cœur triste & d'une main tremblante
 Il écrivit une lettre touchante ,
 Que de ses pleurs tendrement il mouilla ;
 Pour les sécher Bonneau n'était pas là.
 Certain butor , Gentilhomme ordinaire ,
 Fut dépêché chargé du doux billet.
 Une heure après, ô douleur trop amere !
 Notre Courier rapporte le poulet.
 Le Roi saisi d'une crainte mortelle ,
 Lui dit : Hélas ! pourquoi donc reviens-tu ?
 Quoi , mon billet ? ... Sire , tout est perdu ?
 Sire , armez-vous de force & de vertu.
 Les Anglais , ... Sire , ... ah ! tout est confondu ,
 Sire , ... ils ont pris Agnès & la Pucelle.
 A ce propos , dit sans ménagement ,
 Le Roi tomba , perdit tout sentiment ,
 Et de ses sens il ne reprit l'usage
 Que pour sentir l'effet de son tourment.
 Contre un tel coup quiconque a du courage
 N'est pas sans doute un véritable amant :
 Le Roi l'était ; un tel événement

Le transperçait de douleur & de rage.
Ses Chevaliers perdirent tous leurs soins
A l'arracher à sa douleur cruelle ;
Charles fut prêt d'en perdre la cervelle :
Son pere hélas ! devint fou pour bien moins.
Ah ! cria-t-il, que l'on m'enleve Jeanne,
Mes Chevaliers, tous mes Gens à foutane,
Mon Directeur, & le peu de pays
Que m'ont laissé mes destins ennemis !
Cruels Anglais, ôtez-moi plus encore !
Mais laissez-moi ce que mon cœur adore.
Amour, Agnès, Monarque malheureux !
Que fais - je ici, m'arrachant les cheveux ?
Je l'ai perdue, il faudra que j'en meure.
Je l'ai perdue ; & pendant que je pleure,
Peut-être hélas ! quelqu'insolent Anglais
A son plaisir subjugue ses attraits,
Nés seulement pour des baisers Français.
Une autre bouche à tes lèvres charmantes
Pourrait ravir ces faveurs si touchantes ?
Une autre main caresser tes beautés ?
Une autre . . . ô Ciel ! que de calamités !
Et qui fait même en ce moment terrible,
A leurs plaisirs si tu n'es pas sensible !

Qui fait, hélas! si ton tempérament
 Ne trahit pas ton malheureux Amant!
 Le triste Roi, de cette incertitude
 Ne pouvant plus souffrir l'inquiétude,
 Va sur ce cas consulter les Docteurs,
 Nécromanciens, Devins, Sorboniqueurs,
 Juifs, Jacobins, quiconque savait lire. (a)
 Messieurs, dit-il, il convient de me dire
 Si mon Agnès est fidelle à sa foi,
 Si pour moi seul sa belle ame soupire;
 Gardez-vous bien de tromper votre Roi;
 Dites-moi tout; de tout il faut m'instruire.
 Eux bien payés consulterent soudain,
 En Grec, Hébreu, Syriaque, Latin;
 L'un du Roi Charle examine la main,
 L'autre en quarré dessine une figure;
 Un autre observe & Vénus & Mercure;
 Un autre va son Pfeautier parcourant,
 Difant *Amen*, & tout bas murmurant.
 Cet autre-ci regarde au fond d'un verre,
 Et celui-là fait des cercles à terre:
 Car c'est ainsi que dans l'antiquité
 On a toujours cherché la vérité.
 Aux yeux du Prince ils travaillent, ils suent,

Puis louant Dieu tous ensemble ils concluent
Que ce grand Roi peut dormir en repos,
Qu'il est le seul parmi tous les Héros
A qui le Ciel, par sa grace infinie,
Daigne octroyer une fidelle Amie;
Qu'Agnès est sage, & fuit tous les Amans.
Ils se trompaient, hélas ! les bonnes gens :
Agnès aimait : Agnès était faillie :
Puis fiez-vous à Messieurs les Savants.

Cet Aumônier terrible, inexorable,
Avait saisi le moment favorable :
Malgré les cris, malgré les pleurs d'Agnès,
Il triomphait de ses jeunes attraits,
Il ravissait des plaisirs imparfaits ;
Transports grossiers, volupté sans tendresse,
Trieste union sans douceurs, sans caresse,
Plaisirs honteux qu'amour ne eonnait pas !
Car qui voudrait tenir entre ses bras
Une beauté qui détourne la bouche,
Qui de ses pleurs inonde votre couche ?
Un honnête homme a bien d'autres desirs ?
Il n'est heureux qu'en donnant des plaisirs.
Un Aumônier n'est pas si difficile :
Il va piquant sa monture indocile,

Sans s'informer si le jeune tendron
 Sous son empire a du plaisir ou non.
 Le Page aimable, amoureux & timide,
 Qui dans le bourg était allé courir,
 Pour dignement honorer & servir
 La Dêité qui de son sort décide,
 Revint enfin. Las! il revint trop tard.
 Il rentre, il voit le damné de frapper,
 Qui tout en feu dans sa brutale jûe
 Se démenait & dévorait sa proie.
 Le beau Monrose à cet objet fatal
 Le fer en main vole sur l'animal;
 Du Chapelain l'impudique furie
 Cède au besoin de défendre sa vie;
 Du lit il saute, il empêche sa fuite;
 Il s'en escrime, il accable le page.
 Chacun des deux est terre écumée;
 Monrose est plein d'amour & de courroux;
 Et l'Annoncier de l'erreur & de rage.
 Les gens heureux qui jouissent sans les charmes
 La douce paix, fruit des jours innocents,
 Ont vu souvent près de quelques villages
 Un loup cruel mener le carnage,
 Qui de ses dents dévorait le malin.

Et boit le fang d'un malheureux mouton.
 Si quelque chien à l'oreille écourtée,
 A l'œil ardent, à la gueule endentée
 Vient comme un trait tout prêt à guerroyer;
 Incontinent l'animal carnaffier
 Laisse tomber de sa gueule écumante
 Sur le gazon la victime innocente;
 Il court au chien, qui sur lui s'élançant,
 A l'ennemi livre un combat sanglant;
 Le loup mordu, tout bouillant de colere,
 Croit étrangler son superbe adverfaire;
 Et le mouton palpitant auprès d'eux,
 Fait pour le chien de très sinceres vœux.
 C'était ainsi que l'Aumônier nerveux,
 D'un cœur farouche & d'un bras formidable,
 Se débattait contre le Page aimable;
 Tandis qu'Agnès, demi-morte de peur,
 Restait au lit, digne prix du vainqueur.
 L'Hôte & l'Hôtesse, & toute la famille,
 Et les valets, & la petite fille,
 Montent au bruit; on se jette entre deux:
 On fit fortir l'Aumônier scandaleux;
 Et contre lui chacun fut pour le Page:
 Jennesse, & grace ont partout l'avantage.

Le beau Monrose eut donc la liberté
 De rester seul auprès de sa beauté;
 Et son Rival hardi dans sa détresse,
 Sans s'étonner alla chanter sa Messe.

Agnès honteuse, Agnès au désespoir
 Qu'un Sacrifain à ce point l'eût pollue,
 Et plus encor qu'un beau Page l'eût vue
 Dans le combat indignement vaincue,
 Versait des pleurs, & n'osait plus le voir.
 Elle eût voulu que la mort la plus prompte
 Fermât ses yeux & terminât sa honte;
 Elle disait dans un grand désarroi,
 Pour tout discours: Ah! Monsieur, tuez-moi.
 Qui, vous, mourir? lui répondit Monrose,
 Je vous perdrais! ce Prêtre en ferait cause?
 Ah! croyez-moi, si vous aviez péché,
 Il faudrait vivre & prendre patience.
 Est-ce à nous deux de faire pénitence?
 D'un vain remords votre cœur est touché,
 Divine Agnès, quelle erreur est la vôtre,
 De vous punir pour le péché d'un autre?
 Si son discours n'était pas éloquent,
 Ses yeux l'étaient; un feu tendre & touchant
 Insinuait à la belle attendrie,

Quelque desir de conserver sa vie.

Fallut dîner : car malgré nos chagrins,

Chétifs mortels (j'en ai l'expérience)

Les malheureux ne font point abstinence.

En enrageant on fait encor bombance.

Voilà pourquoi tous ces Auteurs divins,

Ce bon Virgile, & ce bavard d'Homère,

Que tout Savant même en bâillant révère,

Ne manquent point au milieu des combats

L'occasion de parler d'un repas.

La belle Agnès dîna donc tête à tête,

Près de son lit, avec ce Page honnête.

Tous deux d'abord également honteux,

Sur leur affiette arrêtaient leurs beaux yeux ;

Puis enhardis tous deux se regardèrent,

Et puis enfin tous deux ils se loignerent.

Vous savez bien que dans la fleur des ans,

Quand la fanté brille dans tous vos sens,

Qu'un bon dîner fait couler dans vos veines

Des passions les semences foudaines ;

Tout votre cœur cède au besoin d'aimer :

Vous vous sentez doucement enflammer

D'une chaleur bénigne & pétillante :

La chair est faible, & le Diable vous tente.

Le beau Monrose en ces temps dangereux
 Ne pouvant plus commander à ses feux,
 Se jette aux pieds de la belle éplorée :
 O cher objet, ô Maîtresse adorée !
 C'est à moi seul désormais de mourir :
 Ayez pitié d'un cœur soumis & tendre ;
 Quoi, mon amour ne pourrait obtenir
 Ce qu'un barbare a bien osé vous prendre !
 Ah ! si le crime a pu le rendre heureux,
 Que devez-vous à l'amour vertueux !
 C'est lui qui parle, & vous devez l'entendre.
 Cet argument paraissait assez bon.
 Agnès sentit le poids de la raison.
 Une heure encor elle osa se défendre,
 Elle voulut reculer son bonheur,
 Pour accorder le plaisir & l'honneur ;
 Sachant très bien qu'un peu de résistance
 Vaut encor mieux que trop de complaisance.
 Monrose enfin, Monrose fortuné,
 Eut tous les droits d'un Amant couronné ;
 Du vrai bonheur il eut la jouissance.
 Du Prince Anglais la gloire & la puissance
 Ne s'étendait que sur des Rois vaincus,
 Le fier Henri n'avait pris que la France,

Le lot du Page était bien au-dessus. -

Mais que la joie est trompeuse & légère!
Que le bonheur est chose passagère!
Le charmant Page à peine avait goûté
De ce torrent de pure volupté,
Que des Anglais arrive une cohorte.
On monte, on entre, on enfonce la porte.
Couple enivré des caresses d'amour,
C'est l'Aumônier qui vous joua ce tour.
La douce Agnès de crainte évanouie,
Avec Monrose est aussi-tôt faisie;
C'est à Chandos qu'on prétend les mener.
A quoi Chandos va-t-il les condamner?
Tendres Amants, vous craignez sa vengeance,
Vous savez trop, par votre expérience,
Que cet Anglais est sans compassion.
Dans leurs beaux yeux est la confusion;
Le désespoir les presse & les dévore;
Et cependant ils se lorgnaient encore.
Ils rougissaient de s'être fait heureux.
A Jean Chandos que diront-ils tous deux?
Dans le chemin advint que de fortune
Ce corps Anglais rencontra sur la brune
Vingt Chevaliers qui pour Charle tenaient,

Et qui de nuit en ces quartiers rodaient ;
Pour découvrir si l'on avait nouvelle
Touchant Agnès & touchant la Pucelle.

Quand deux mâtins , deux coqs & deux amants
Nez contre nez se rencontrent aux champs ;
Lorsqu'un suppôt de la grace efficace
Trouve un col tors de l'école d'Ignace ;
Quand un enfant de Luther ou Calvin
Voit par hazard un prêtre Ultramontain ;
Sans perdre temps un grand combat commence ,
A coups de gueule ou de plume ou de lance.
Semblablement les Gendarmes de France ,
Tout du plus loin qu'ils virent les Bretons ,
Fondent dessus légers comme faucons.
Les gens Anglais sont gens qui se défendent ;
Mille beaux coups se donnent & se rendent.
Le fier Courfier qui notre Agnès portait ,
Était actif, jeune , fringant comme elle.
Il se cabrait, il ruait, il tournait :
Agnès allait sautillant sur la selle.
Bientôt au bruit des cruels combattants
Il s'effaronche ; il prend le mors aux dents.
Agnès en vain veut d'une main timide
Le gouverner dans sa course rapide.

Elle est trop faible: il lui fallut enfin,
A son cheval remettre son destin.

Le beau Monrose au fort de la mêlée
Ne put savoir où la Nymphé est allée;
Le Courrier vole aussi prompt que le vent;
Et sans relâche ayant couru six mille,
Il s'arrêta, dans un vallon tranquille,
Tout vis-à-vis la porte d'un Couvent.
Un bois était près de ce Monastere;
Auprès du bois une onde vive & claire
Fuit & revient, & par de longs détours
Parmi des fleurs elle poursuit son cours.
Plus loin s'éleve une colline verte,
A chaque Automne enrichie & couverte
Des doux présents dont Noé nous dota,
Lors qu'à la fin son grand coffre il quitta,
Pour réparer du genre humain la perte;
Et que lassé du spectacle de l'eau,
Il fit du vin par un art tout nouveau.
Flore & Pomone, & la féconde haleine
Des doux Zéphirs parfument ces beaux champs;
Sans se lasser, l'œil charmé s'y promene,
Le Paradis de nos premiers parents
N'avait point eu de vallons plus riants,

Plus fortunés ; & jamais la nature
 Ne fut plus belle & plus riche & plus pure.
 L'air qu'on respire en ces lieux écartés,
 Porte la paix dans les cœurs agités ;
 Et des chagrins calmant l'inquiétude,
 Fait aux mondains aimer la solitude.

Au bord de l'onde Agnès se reposa,
 Sur le Convent ses deux beaux yeux fixa ;
 Et de ses sens le trouble s'appaîsa.
 C'était, Lecteur, un Couvent de Nonnettes.
 Ah, dit Agnès, adorables retraites !
 Lieux où le Ciel a versé ses bienfaits,
 Séjour heureux d'innocence & de paix !
 Hélas ! du Ciel la faveur infinie
 Peut-être ici me conduit tout exprès,
 Pour y pleurer les erreurs de ma vie.
 De Chastes Sœurs, épouses de leur Dieu,
 De leurs vertus embaument ce beau lieu ;
 Et moi fameuse entre les pécheresses,
 J'ai consumé mes jours dans les faiblesses.
 Agnès ainsi parlant à haute voix,
 Sur le portail aperçut une Croix :
 Elle adora d'humilité profonde
 Ce signe heureux du salut de ce monde ;

Il nous faut faire une œuvre profitable;
Couchons ensemble, afin que si le Diable
Veut contre nous faire ici quelque effort,
Nous trouvant deux, le Diable en soit moins fort.
La Dame errante accepta la partie:
Elle se couche, & croit faire œuvre pie;
Croit qu'elle est sainte, & que le Ciel l'absout;
Mais son destin la poursuivait partout.

Puis - je au Lecteur raconter sans vergogne,
Ce que c'était que cette sœur Befogne;
Il faut le dire, il faut tout publier
Ma sœur Befogne était un Bachelier,
Qui d'un Hercule eut la force en partage,
Et d'Adonis le gracieux visage,
N'ayant encor que vingt ans & demi,
Blanc comme lait, & frais comme rosée;
La Dame Abbessé, en personne avisée,
En avait fait depuis peu son ami.
Sœur Bachelier vivait dans l'Abbaye,
En cultivant son onaille jolie.
Ainsi qu'Achille en fille déguisé
Chez Licomède était favorisé
Des doux baisers de sa Déidamie.
La Pénitente était à peine au lit

Avec la Sœur, soudain elle fentit
 Dans la Nonnain métamorphose étrange.
 Assurément elle gagnait au change.
 Crier, se plaindre, éveiller le Couvent,
 N'aurait été qu'un scandale imprudent.
 Souffrir en paix, soupirer & se taire,
 Se résigner est tout ce qu'on peut faire.
 Pais rarement en telle occasion
 On a le temps de la réflexion.
 Quand sœur Besogne à sa fureur claustrale,
 (Car on se lasse) eut mis quelque intervalle,
 La belle Agnès, non sans contrition,
 Fit en secret cette réflexion.
 C'est donc en vain que j'eus toujours en tête
 Le beau projet d'être une femme honnête;
 C'est donc en vain que l'on fait ce qu'on peut.
 N'est pas toujours femme de bien qui veut.

Fin du Dixième Chant.

N O T E S.

(a) Ces sortes de divinations étaient fort usitées; nous voyons même que le Roi Philippe III envoya un Evêque & un Abbé à une Béguine de Nivelles auprès de Bruxelles, grande devinereffe, pour savoir si Marie de Brabant, sa femme, lui était fidelle.

(b) Ce ne fut jamais que pendant la nuit que les Lémures, les Larves, les bons & mauvais génies appaurent; il en était de même de nos farfadets; le chant du coq les faisait tous disparaître.





LA PUCELLE

D'ORLÉANS.

CHANT ONZIÈME.

ARGUMENT.

*Les Anglais violent le Couvent : Combat de
St. Georges, Patron d'Angleterre, contre
St. Denis, Patron de la France.*

Je vous dirai, sans harangue inutile,
Que le matin nos deux charmants reclus
Lassés tous deux de plaisirs défendus,
S'abandonnaient, l'un vers l'autre étendus,
Au doux repos d'une ivresse tranquille.

Un bruit affreux déranga leur sommeil.
De tous côtés le flambeau de la guerre,
L'horrible mort éclaire leur réveil :
Près du Couvent le sang couvrait la terre.
Cet escadron de Malandrins Anglais
Avait battu cet escadron Français.
Ceux-ci s'en vont au travers de la plaine,
Le fer en main ; ceux-là volent après ,
Frappant, tuant , criant tous hors d'haleine,
Mourez sur l'heure , ou rendez-nous Agnès :
Mais aucun d'eux n'en savait des nouvelles.
Le vieux Colin , Pasteur de ces Cantons ,
Leur dit : Messieurs , en gardant mes moutons ,
Je vis hier le miracle des belles ,
Qui vers le soir entrait en ce Moultier.
Lors les Anglais se mirent à crier :
Ah ! c'est Agnès , n'en doutons point , c'est elle ;
Entrons , amis ; la cohorte cruelle
Saute à l'instant dessus ces murs bénis.
Voilà les loups au milieu des brebis.
Dans le dortoir , de cellule en cellule ,
A la chapelle , à la cave , en tout lieu ,
Ces ennemis des Servantes de Dieu ,
Attaquent tout sans honte & sans scrupule.

Ah !

Ah! sœur Agnès, sœur Marton, sœur Urfule,
 Où courez-vous, levant les mains aux Cieux,
 Le trouble au sein, la mort dans vos beaux yeux ?
 Où fuyez-vous, colombes gémissantes ?
 Vous embrassez, interdites, tremblantes,
 Ce saint Autel, asyle redouté,
 Sacré garant de votre chasteté.
 C'est vainement, dans ce péril funeste,
 Que vous criez à votre Époux céleste.
 Tendres troupeaux, vos ravisseurs cruels
 Vont profaner la foi pure & sacrée
 Qu'innocemment votre bouche a jurée.

Je fais qu'il est des Lecteurs bien mondains,
 Gens sans pudeur, ennemis des Nonnains,
 Mauvais plaisants, de qui l'esprit frivole
 Ose insulter aux filles qu'on viole;
 Laissons-les dire: hélas, mes chères Sœurs,
 Qu'il est affreux pour de si jeunes cœurs,
 Pour des beautés si simples, si timides,
 De se débattre en des bras homicides,
 De recevoir les baisers dégoûtants
 De ces félons de carnage fumants,
 Qui d'un effort détestable & farouche,
 Les yeux en feu, le blasphème à la bouche;

Mélant l'outrage avec la volupté,
Vous font l'amour avec férocité!
De qui l'haleine horrible, empoisonnée,
La barbe dure & la main forcenée,
Le corps hideux, le bras noir & sanglant,
Semble donner la mort en caressant;
Et qu'on prendrait, dans leurs fureurs étranges,
Pour des démons qui violent des Anges!

Déjà le Crime aux regards effrontés
A fait rougir ces pudiques beautés.
Sœur Rebondi, si dévote & si sage,
Au fier Shipunk est tombée en partage.
Le dur Barçlay, l'incrédule Warton,
Sont tous les deux après sœur Amidon.
On pleure, on prie, on jure, on presse, on cogne.
Dans le tumulte on voyait sœur Besogne
Se débattant contre Bard & Parfon.
Ils ignoraient que Besogne est garçon.
Aimable Agnès, dans la troupe affligée
Vous n'étiez pas pour être négligée:
Et votre fort, objet charmant & doux,
Est à jamais de pécher malgré vous.
Le chef sanglant de la gent sacrilege,
Hardi vainqueur, vous presse, & vous aliège;

Et les foldats foumis dans leur fureur,
Avec refpect lui cédaient cet honneur.

Le juſte Ciel en fes décrets ſévéres,
Met quelquefois un terme à nos miſeres.
Car dans le temps que Meſſieurs d'Albion
Avaient placé l'abomination
Tout au milieu de la ſainte Sion,
Du haut des Cieux le Patron' de la France,
Le bon Denis propice à l'innocence,
Sut échapper aux ſouppçons inquiets
Du fier Saint George ennemi des François.
Du Paradis il vint en diligence :
Mais pour descendre au terreſtre ſéjour,
Plus ne monta ſur un rayon du jour ;
Sa marche alors aurait paru trop claire.
Il s'en alla vers le Dieu du myſtere (a)
Dieu ſage & fin, grand ennemi du bruit,
Qui partout vole & ne va que de nuit.
Il favorife (& certes c'eſt dommage)
Force fripons ; mais il conduit le ſage ;
Il eſt ſans ceſſe à l'Égliſe, à la Cour ;
Au temps jadis il a guidé l'amour.
Il mit d'abord au milieu d'un nuàge
Le bon Denis ; puis il fit le voyage

Par un chemin solitaire , écarté ,
Parlant tout bas , & marchant de côté.

Des bons Français le protecteur fidele
Non loin de Blois rencontra la Pucelle,
Qui sur le dos de son gros Muletier
Gagnait pays par un petit sentier,
En priant Dieu qu'une heureuse aventure
Lui fit enfin retrouver son Armure.

Tout du plus loin que Saint Denis la vit,
D'un ton benin le bon Patron lui dit :

O ma Pucelle , ô vierge destinée

A protéger les filles & les Rois ,

Viens secourir la pudeur aux abois ;

Viens reprimer la rage forcenée ,

Viens ; que ce bras vengeur des Fleurs-de-Lys

Soit le fauveur de mes tendrons bénis :

Vois ce Couvent ; le temps presse , on viole :

Viens ma Pucelle. Il dit , & Jeanne y vole ;

Le cher Patron lui servant d'Écuyer ,

A coups de fouet hâtait le Muletier.

Vous voici , Jeanne , au milieu des infâmes ,

Qui tourmentaient ces vénérables Dames.

Jeanne était nue ; un Anglais impudent

Vers cet objet tourne soudain la tête ;

Il la convoite : il pense fermement
 Qu'elle venait pour être de la fête.
 Vers elle il court, & sur sa nudité
 Il va cherchant sa fâle volupté.
 On lui répond d'un coup de cimeterre
 Droit sur le nez. L'infâme roule à terre,
 Jurant ce mot des Français révééré,
 Mot énergique, au plaisir consacré,
 Mot que souvent le profâne vulgaire
 Indignement prononce en sa colere.

Jeanne à ses pieds foulant son corps sanglant,
 Criait tout haut à ce peuple méchant :
 Cessez, cruels, cessez, troupe profâne ;
 O violeurs, craignez Dieu, craignez Jeanne.
 Ces mécréants au grand œuvre attachés,
 N'écoutaient rien, sur leurs Nonnains juchés ;
 Tels des ânonns broûtent des fleurs naissantes
 Malgré les cris du Maître & des servantes.
 Jeanne qui voit leurs impudents travaux,
 De grande horreur faintement transportée,
 Invoquant Dieu, de Denis assistée,
 Le fer en main vole de dos en dos,
 De nuque en nuque, & d'échine en échine,
 Frappant, perçant de sa pique divine :

Pourfendant l'un alors qu'il commençait,
 Dépêchant l'autre alors qu'il finissait,
 Et moissonnant la cohorte félonne ;
 Si que chacun fut percé sur sa Nonne ,
 Et perdant l'ame au fort de son desir ,
 Allait au Diable en mourant de plaisir.
 Isac Warton, dont la lubrique rage
 Avait pressé son détestable ouvrage,
 Ce dur Warton fut le seul Écuyer ,
 Qui de sa Nonne osa se délier ;
 Et droit en pied reprenant son armure,
 Attendit Jeanne & changea de posture.

O vous, grand Saint, protecteur de l'État ,
 Bon Saint Denis, témoin de ce combat ,
 Daignez redire à ma muse fidelle
 Ce qu'à vos yeux fit alors ma Pucelle.
 Jeanne d'abord frémit, s'émerveilla ;
 Mon cher Denis ! mon Saint, que vois-je là ?
 Mon corselet, mon armure céleste ,
 Ce beau présent que tu m'avais donné ,
 Brille à mes yeux au dos de ce damné ?
 Il a mon casque ; il a ma soubreveste.
 Il était vrai ; la Jeanne avait raison.
 La belle Agnès en troquant de jupon,

De cette armure en secret habillée,
 Par Jean Chandos fut bientôt dépouillée.
 Ifac Warton, Écuyer de Chandos,
 Prit cette armure & s'en couvrit le dos.

O Jeanne d'Arc, ô fleur des Héroïnes,
 Tu combattais pour tes armes divines,
 Pour ton grand Roi si long-temps outragé,
 Pour la pudeur de cent Bénédictines,
 Pour Saint Denis de leur honneur chargé.
 Denis la voit qui donne avec audace
 Cent coups de fabre à sa propre cuirasse,
 A son armet d'une aigrette ombragé.
 Au mont Etna dans leur forge brûlante,
 Du noir Vulcain les borgnes compagnons
 Font retentir l'enclume étincelante
 Sous des marteaux moins pesants & moins prompts
 En préparant au Maître du tonnerre
 Son gros canon trop bravé sur la terre.

Le fier Anglais de fer enharnaché
 Recule un pas; son ame est stupéfaite,
 Quand il se voit si rudement touché
 Par une jeune & fringante brunette.
 La voyant nue il sentit des remords:
 Sa main tremblait de blesser ce beau corps.

Il se défend, & combat en arriere,
De l'ennemie admirant les trésors,
Et se moquant de sa vertu guerriere.

Saint George alors au sein du Paradis
Ne voyant plus son confrere Denis,
Se douta bien que le Saint de la France
Portait aux siens sa divine assistance.
Il promenait ses regards inquiets
Dans les recoins du céleste Palais.
Sans balancer aussi-tôt il demande
Son beau cheval connu dans la Légende.
Le cheval vint; George le bien monté, (b)
La lance au poing, & le fabre au côté,
Va parcourant cet effroyable espace,
Que des humains veut mesurer l'audace;
Ces Cieux divers, ces globes lumineux
Que fait tourner René le songe-creux, (c)
Dans un amas de subtile poussiere,
Beaux tourbillons que l'on ne prouve guere;
Et que Newton, rêveur bien plus fameux,
Fait tournoyer sans bouffole & sans guide
Autour du rien, tout au travers du vuide.
George enflammé de dépit & d'orgueil,
Franchit ce vuide, arrive en un clin d'œil

Devers les lieux arrosés par la Loire ,
 Où Saint Denis croyait chanter victoire.
 Ainsi l'on voit dans la profonde nuit
 Une comete en sa longue carrière
 Étinceler d'une horrible lumière.
 On voit sa queue , & le peuple frémit ;
 Le Pape en tremble , & la terre étonnée
 Croit que les vins vont manquer cette année.

Tout du plus loin que Saint George aperçut
 Monsieur Denis , de colere il s'émut ;
 Et brandissant sa lance meurtrière ,
 Il dit ces mots dans le vrai goût d'Homère : (d)
 Denis, Denis! rival faible & hargneux ,
 Timide appui d'un parti malheureux ,
 Tu descends donc en secret sur la terre ,
 Pour égorger mes Héros d'Angleterre !
 Crois-tu changer les ordres du destin ,
 Avec ton âne & ton bras féminin ?
 Ne crains-tu pas que ma juste vengeance
 Punisse enfin , toi , ta fille & la France ,
 Ton triste chef branlant sur ton col tors
 S'est déjà vu séparé de ton corps.
 Je veux t'ôter , aux yeux de ton église ,
 Ta tête chauve en son lieu mal remise ,

Et t'envoyer vers les murs de Paris,
Digne patron des Badauts attendris,
Dans ton fauxbourg, où l'on chomme ta fête,
Tenir encor & rebaïser ta tête.

Le bon Denis levant les mains aux Cieux,
Lui répondit d'un ton noble & pieux:
O grand Saint George ! ô mon puissant confrere !
Veux-tu toujours écouter ta celere ?
Depuis le temps que nous sommes au Ciel,
Ton cœur dévot est tout pétri de fiel.
Nous faudra-t-il, bienheureux que nous sommes,
Saints enchassés, tant fêtés chez les hommes,
Nous qui devons l'exemple aux Nations,
Nous décrier par nos divisions ?
Veux-tu porter une guerre cruelle
Dans le séjour de la paix éternelle ?
Jusques à quand les Saints de ton pays
Mettront-ils donc le trouble en Paradis ?
O fiers Anglais, gens toujours trop hardis,
Le Ciel un jour à son tour en colere
Se lassera de vos façons de faire :
Ce Ciel n'aura, grace à vos soins jaloux,
Plus de dévots qui viennent de chez vous.
Malheureux Saint, pieux atrabilaire,

Patron maudit d'un peuple sanginaire,
 Sois plus traitable, & pour Dieu, laisse-moi
 Sauver la France, & secourir mon Roi.

A ce discours George bouillant de rage,
 Sentit monter le rouge à son visage:
 Et des Badauts contemplant le Patron,
 Il redoubla de force & de courage;
 Car il prenait Denis pour un poltron.
 Il fond sur lui tel qu'un puissant faucon
 Vole de loin sur un tendre pigeon.
 Denis recule, & prudent il appelle
 A haute voix son âne si fidelle,
 Son âne ailé, sa joie & son secours.
 Viens, criait-il, viens défendre mes jours.
 Ainsi parlant le bon Denis oublie,
 Que jamais Saint n'a pu perdre la vie.

Le beau grifon revenait d'Italie
 En ce moment; & moi conteur succint,
 J'ai déjà dit ce qui fit qu'il revint.
 A son Denis dos & felle il présente.
 Notre Patron sur son âne élançé,
 Sentit soudain sa valeur renaissante.
 Subtilement il avait ramassé
 Le fen tranchant d'un Anglais trépassé.

Lors brandissant le fatal cimenterre,
Il pouffe à George, il le presse, il le ferre.
George indigné lui fait tomber en bref
Trois horions sur son malheureux chef :
Tous sont parés : Denis garde sa tête,
Et de ses coups dirige la tempête
Sur le cheval & sur le Cavalier.
Le feu jaillit de l'élastique acier :
Les fers croisés & de taille & de pointe.
A tout moment vont au fort du combat
Chercher le cou, le casque, le rabat,
Et l'auréole (e), & l'endroit délicat
Où la cuirasse à l'aiguillette est jointe.

Tous deux tenaient la victoire en suspens,
Quand de sa voix terrible & discordante
L'âne entonna son octave écorchante.
Le Ciel en tremble; écho du fond des bois
En frémissant répète cette voix.
George pâlit : Denis d'une main lestee
Fait une feinte, & d'un revers céleste
Tranche le nez du grand Saint d'Albion (f).
Le bout sanglant roule sur son arçon.

George sans nez, mais non pas sans courage,
Venge à l'instant l'honneur de son visage :

Et jurant Dieu selon les nobles us
De ses Anglais, d'un coup de cimeterre
Coupe à Denis ce que jadis Saint Pierre
Certain jeudi fit tomber à Malchus.

A ce spectacle, à la voix ampoulée
De l'âne fainé, à ses terribles cris,
Tout fut ému dans les divins lambris.
Le beau portail de la voûte étoilée
S'ouvrit alors, & des arches du Ciel
On vit fortir l'Archange Gabriel,
Qui soutenu sur ses brillantes ailes,
Fend doucement les plaines éternelles,
Portant en main la verge qu'autrefois
Devers le Nil eut le divin Moïse,
Quand dans la mer suspendue & soumise,
Il engloutit les peuples & les Rois.
Que vois-je ici ? cria-t-il en colère,
Deux Saints Patrons, deux enfants de lumière,
Du Dieu de paix confidants éternels,
Vont s'échiner comme de vils mortels !
Laissez, laissez aux fots enfants des femmes
Les passions, & le fer, & les flammes ;
Abandonnez à leur profane sort
Les corps chétifs de ces grossières âmes,
Nés dans la fange & formés pour la mort :

Mais vous, enfans qu'au séjour de la vie
 Le Ciel nourrit de sa pure ambrosie,
 Etes-vous las d'être trop fortunés?
 Etes-vous fous? Ciel! une oreille, un nez!
 Vous que la grace & la miséricorde
 Avaient formés pour prêcher la concorde!
 Pouvez-vous bien de je ne fais quels Rois
 En étourdis embrasser la querelle?
 Ou renoncez à la voûte éternelle,
 Ou dans l'instant qu'on se rende à mes loix.
 Que dans vos cœurs la charité s'éveille.
 George insolent, ramassez cette oreille,
 Ramassez, dis-je; & vous, Monsieur Denis,
 Prenez ce nez avec vos doigts bénis;
 Que chaque chose en son lieu soit remise.

Denis soudain va d'une main formise
 Rendre le bout au nez qu'il fit camus.
 George à Denis rend l'oreille dévote
 Qu'il lui coupa. Chacun des deux marmote
 A Gabriel un gentil *Oremus*,
 Tout se rajuste; & chaque cartilage
 Va se placer à l'air de son visage.
 Sang, fibres, chair, tout se consolida;
 Et nul vestige aux deux Saints ne resta
 De nez coupé, ni d'oreille abattue;

Tant les Saints ont la chair ferme & dodue.

Puis Gabriel d'un ton de président,
 Ça, qu'on s'embrasse; il dit, & dans l'instant
 Le doux Denis, sans fiel & sans colere,
 De bonne foi baïsa son adverfaire.

Mais le fier George en l'embrassant jurait,
 Et promettait que Denis le payerait.

Le bel Archange, après cette embrassade,
 Prend mes deux Saints; & d'un air gracieux,
 A ses côtés les fait voguer aux Cieux,
 Où de nectar on leur verse rasade.

Peu de Lecteurs croiront ce grand combat;
 Mais sous les murs qu'arrosait le Scamandre
 N'a-t-on pas vu jadis avec éclat

Les Dieux armés, de l'Olympe descendre ?

N'a-t-on pas vu chez cet Anglais Milton

D'Anges ailés toute une légion (g).

Rougir de sang les célestes campagnes,

Jeter au nez quatre ou cinq cent montagnes,

Et qui pis est avoir du gros canon;

Or, si jadis Michel & le Démon

Se font battus, Messieurs Denis & George

Pouvaient sans doute, à plus forte raison,

Se rencontrer & se couper la gorge.

Mais dans le Ciel si la paix revenait,

Il en était autrement sur la terre,
Séjour maudit de discorde & de guerre.
Le bon Roi Charle en cent endroits courait,
Nomrait Agnès, la cherchait, & pleurait.
Et cependant Jeanne, la foudroyante,
De son épée invincible & sanglante
Au fier Warton le trépas préparait;
Elle l'atteint vers l'énorme partie
Dont cet Anglais profana le Couvent;
Warton chancelle, & son glaive tranchant
Quitte sa main par la mort engourdie:
Il tombe, & meurt en reniant les Saints.
Le vieux troupeau des antiques Nonnains
Voyant aux pieds de l'Amazone auguste
Le Chevalier sanglant & trébuché,
Disant *Avé*, s'écriait: Il est juste
Qu'on soit puni par où l'on a péché.

Sœur Rebondi, qui dans la sacristie,
A succombé sous le Vainqueur impie,
Pleurait le traître, en rendant grace au Ciel;
Et mesurant des yeux le Criminel
Elle disait d'une voix charitable:
Hélas, hélas, nul ne fut plus coupable.

Fin du Onzième Chant.

N O T E S.

(a) ON ne connoît point dans l'antiquité le Dieu du mystere ; c'est sans doute une invention de notre Auteur, une allégorie. Il y avait plusieurs sortes de mysteres chez les Gentils, au rapport de Panfanias, de Porphyre, de Laënce, d'Aulus Gellius, d'Apuleius, &c. mais ce n'est pas de cela dont il s'agit ici.

(b) Il est indubitable qu'on représente toujours Saint George sur un beau cheval, & de-là vient le proverbe, *monté comme un Saint George.*

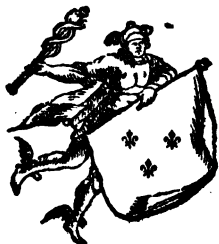
(c) Allusion aux tourbillons de Descartes & à sa matiere subtile, imaginations ridicules & qui ont eu si longtemps la vogue. On ne sait pourquoi l'Auteur applique aussi l'épithete de *rêveur* à Newton, qui a prouvé le vuide ; c'est apparemment parce que Newton soupçonne qu'un esprit extrêmement élastique est la cause de la gravitation ; au reste il ne faut pas prendre une plaisanterie à la lettre.

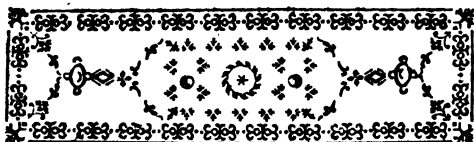
(d) Tout ce morceau est visiblement imité d'Homere. Minerve dit à Mars ce que le sage Denis dit ici au fier George : *ô Mars, ô Mars, Dieu sanglant, qui ne te plais qu'aux combats, &c.*

(e) Auréole, à *Lauro*, à *Laweola*, c'est la couronne de rayons que les Saints ont toujours sur la tête. St. Bernard dit, que cette couronne est d'or pour les Vierges. *Coronam quam nostri majores Aureolam vocant, credo idcirco nominatam.*

(f) Toujours imitation d'Homere, qui fait bleſſer Mars lui-même.

(g) Milton, au cinquieme Chant du *Paradis perdu*, ſſure qu'une partie des Anges fit de la poudre & des canons, & renverſa par terre dans le Ciel des légions d'Anges; que ceux-ci prirent dans le Ciel des centaines de montagnes, les chargerent ſur leurs dos, avec les forêts plantées ſur des montagnes & les fleuves qui en coulaient; & qu'ils jeterent fleuves, montagnes & forêts ſur l'artillerie ennemie. C'eſt un des morceaux les plus vraiſemblables de ce Poëme.





LA PUCELLE D'ORLÉANS.

CHANT DOUZIÈME.

ARGUMENT.

*Monrosé tue l'Aumônier. Charles retrouve
Agnès, qui se consolait avec Monrosé
dans le Château de Cutendre.*

J'AVAIS juré de laisser la morale,
De conter net, de fuir les longs discours.
Mais que ne peut ce grand Dieu des amours ?
Il est bavard, & ma plume inégale
Va griffonnant de son bec effilé

Ce qu'il inspire à mon cerveau brûlé.
Jeunes beautés, filles, veuves, ou femmes,
Qu'il enrôla sous ses drapeaux charmants,
Vous qui lancez & recevez ses flammes,
Or, dites-moi : quand deux jeunes amants,
Égaux en grace, en mérite, en talents,
Aux doux plaisirs tous deux vous sollicitent,
Également vous pressent, vous excitent,
Mettent en feu vos sensibles appas,
Vous éprouvez un étrange embarras.
Connaissez-vous cette histoire frivole
D'un certain âne, illustre dans l'école ?
Dans l'écurie on vint lui présenter
Pour son dîner deux mesures égales,
De même forme, à pareils intervalles ;
Des deux côtés l'âne se vit tenter
Également, & dressant ses oreilles
Juste au milieu des deux formes pareilles,
De l'équilibre accomplissant les loix,
Mourut de faim, de peur de faire un choix.
N'imitiez point cette philosophie,
Daignez plutôt honorer tout d'un temps
De vos bontés vos deux jeunes Amants,
Et gardez-vous de risquer votre vie.

A quelques pas de ce joli Couvent,
 Si pollué, si triste & si sanglant,
 Où le matin vingt Nonnes affligées
 Par l'Amazone ont été trop vengées,
 Près de la Loire était un vieux château
 A pont-levis, machicoulis, tourelles; (a)
 Un long canal transparent, à fleur d'eau,
 En serpentant tournait au pied d'icelles,
 Puis embrassait en quatre cent jets d'arc.
 Les murs épais qui défendaient le parc.
 Un vieux Baron surnommé de Cutendre,
 Était Seigneur de cet heureux logis.
 En sûreté chacun pouvait s'y rendre.
 Le vieux Seigneur, dont l'ame est bonne & tendre,
 En avait fait l'asyle du pays.
 Français, Anglais, tous étaient ses amis.
 Tout Voyageur en coche, en botte, en guêtre,
 Ou prince, ou moine, ou nonne, ou turc, ou prêtre,
 Y recevaient un accueil gracieux :
 Mais il fallait qu'on entrât deux-à-deux ;
 Car tout Baron a quelque fantaisie :
 Et celui-ci pour jamais résolut
 Qu'en son châtel en nombre pair on fût,
 Jamais impair. Telle était sa folie.

Quand deux - à - deux on abordait chez lui,
 Tout allait bien: mais malheur à celui
 Qui venait seul en se logis se rendre;
 Il soupaît mal; il lui fallait attendre
 Qu'un compagnon formât ce nombre heureux,
 Nombre parfait qui fait que deux font deux.

La fiere Jeanne ayant repris ses armes,
 Qui cliquetaient sur ses robustes charmes,
 Devers la nuit y conduisit au frais,
 En devifant, la belle & douce Agnès.
 Cet Aumônier qui la suivait de près,
 Cet Aumônier, ardent, infatiable,
 Arrive aux murs du logis charitable.
 Ainsi qu'un loup qui mâche sous sa dent
 Le fin duvet d'un jeune agneau bêlant,
 Plein de l'ardeur d'achever sa curée,
 Va du bercail escalader l'entrée:
 Tel enflammé de sa lubrique ardeur,
 L'œil tout en feu, l'Aumônier ravisseur
 Allait cherchant les restes de sa joie,
 Qu'on lui raviît lorsqu'il tenait sa proie;
 Il sonne, il crie; on vient; on aperçut
 Qu'il était seul; & soudain il parut
 Que les deux bois, dont les forces moyvantes

Font ébranler les folives tremblantes
Du pont-levis, par les airs s'élevaient,
Et s'élevant le pont-levis hauffaient.
A ce spectacle, à cet ordre du Maître,
Qui jura Dieu ? ce fut mon vilain Prêtre.
Il fuit des yeux les deux mobiles bois ;
Il tend les mains, veut crier, perd la voix.
On voit souvent du haut d'une gouttiere
Descendre un chat auprès d'une voliere,
Passant la griffe à travers les barreaux,
Qui contre lui défendent les oifeaux.
Son œil poursuit cette espede emplumée,
Qui se tapit au fond d'une ramée.
Notre Aumônier fut encor plus confus,
Alors qu'il vit sous des ormes touffus
Un beau jeune homme à la tresse dorée,
Au sourcil noir, à la mine assurée,
Aux yeux brillants, au menton cotonné,
Au teint fleuri par les graces orné,
Tout rayonnant des couleurs du bel âge :
C'était l'Amour ; ou c'était mon beau Page :
C'était Monrose. Il avait tout le jour
Cherché l'objet de son naissant amour.
Dans le Couvent reçu par les Nonnettes,

Il apparut à ces filles discrettes ,
Non moins charmant que l'Ange Gabriel ,
Pour les bénir venant du haut du Ciel.
Les tendres Sœurs voyant le beau Monrose ,
Sentaient rougir leurs visages de rose ,
Disant tout bas : Ah , que n'était-il là ,
Dieu paternel , quand on nous viola !
Toutes en cercle autour de lui se mirent ,
Parlant sans cesse ; & lorsqu'elles apprirent
Que ce beau Page allait chercher Agnès ,
On lui donna le courrier le plus frais ,
Avec un guide , afin que sans esclandre ,
Il arrivât au château de Cutendre .

En arrivant il vit près du chemin ,
Non loin du pont , l'Aumônier inhumain .
Lors tout ému de joie & de colere ,
Ah , c'est donc toi , Prêtre de Belzébut !
Je jure ici , Chandos & mon salut ,
Et plus encor , les yeux qui m'ont su plaire ,
Que tes forfaits vont enfin se payer .
Sans repartir le bouillant Aumônier
Prend d'une main , par la rage tremblante ,
Un pistolet , en presse la détente , (b)
Le chien s'abat , le feu prend , le coup part ;

Le

Le plomb chassé siffle & vole au hasard,
 Suivant au loin la ligne mal mirée
 Que lui traçait une main égarée.
 Le Page vife, & par un coup plus sûr
 Atteint le front, ce front horrible & dur,
 Où se peignait une ame détestable.

L'Aumônier tombe, & le Page vainqueur
 Sentit alors dans le fond de son cœur
 De la pitié le mouvement aimable.
 Hélas, dit-il, meurs du moins en Chrétien;
 Dis *Te Deum*: tu vécus comme un chien;
 Demande au Ciel pardon de ta luxure;
 Prononce *Amen*, donne ton ame à Dieu.
 Non, répondit le maraud à tonsure,
 Je suis damné, je vais au Diable, adieu.
 Il dit & meurt: son ame déloyale
 Alla grossir la cohorte infernale (c).

Tandis qu'ainsi ce monstre impénitent
 Allait rôtir aux brafiers de Satan,
 Le bon Roi Charle accablé de tristesse,
 Allait cherchant son errante Maîtresse,
 Se promenant, pour calmer sa douleur,
 Devers la Loire avec son Confesseur.
 Il faut ici, Lecteur, que je remarque

En peu de mots ce que c'est qu'un Docteur,
Qu'en sa jeunesse un amoureux Monarque
Par étiquette a pris pour Directeur.
C'est un mortel tout pétri d'indulgence,
Qui doucement fait pencher dans ses mains,
Du bien, du mal la trompeuse balance,
Vous mène au Ciel par d'aimables chemins,
Et fait pécher son Maître en conscience :
Son ton, ses yeux, son geste composant,
Observant tout, flattant avec adresse
Le Favori, le Maître, la Maîtresse;
Toujours accort, & toujours complaisant.

Le Confesseur du Monarque Gallique
Était un fils du bon Saint Dominique.
Il s'appellait le Pere Bonifoux,
Homme de bien, se faisant tout à tous.
Il lui disait d'un ton dévot & doux,
Que je vous plains ! la partie animale
Prend le dessus : la chose est bien fatale.
Aimer Agnès est un péché, vraiment ;
Mais ce péché se pardonne aisément :
Au temps jadis il était fort en vogue.
Chez les Hébreux enfants, du Décalogue,
Cet Abraham, ce pere des croyants,

Avec Agar s'avisa d'être pere ,
 Car sa servante avait des yeux charmants ,
 Qui de Sara méritaient la colere.
 Jacob le juste épousa les deux sœurs.
 Tout Patriarche a connu les douceurs
 Du changement dans l'amoureux mystere.
 Le vieux Booz en son vieux lit reçut
 Après moisson la bonne & vieille Ruth.
 Et sans compter la belle Bethsabée ,
 Du bon David l'ame fut absorbée
 Dans les plaisirs de son ample ferrail.
 Son vaillant fils , fameux par sa criniere ;
 Un beau matin , par vertu singuliere ,
 Vous repassa tout ce gentil bercail.
 De Salomon vous savez le partage.
 Comme un oracle on écoutoit sa voix ;
 Il savoit tout , & des Rois le plus sage
 Était aussi le plus galant des Rois.
 De leurs péchés si vous suivez la trace ;
 Si vos beaux ans sont livrés à l'amour ,
 Consolez-vous ; la sagesse a son tour.
 Jeune on s'égare , & vieux on obtient grace.

Ah ! dit Charlot , ce discours est fort bon ,
 Mais que je suis bien loin de Salomon !

Que son bonheur augmente mes détresses !
 Pour ses ébats il eut trois cent. Maîtresses, (d)
 Je n'en ai qu'une ; hélas, je ne l'ai plus !

Des pleurs alors sur son nez répandus
 Interrompaient sa voix tendre & plaintive :
 Lorsqu'il avise , en tournant vers la rive ,
 Sur un cheval trottant d'un pas hardi ,
 Un manteau rouge , un ventre rebondi ,
 Un vieux rabat ; c'était Bonneau lui-même.
 Un chacun fait qu'après l'objet qu'on aime ,
 Rien n'est plus doux pour un parfait amant ,
 Que de trouver son très cher confident.
 Le Roi perdant , & reprenant haleine ,
 Crie à Bonneau : Quel Démon te ramène ?
 Que fait Agnès , dis , d'où viens-tu , quels lieux
 Sont embellis , éclairés par ses yeux ?
 Où la trouver ? dis donc , réponds donc , parle.

Aux questions qu'enfilait le Roi Charle ,
 Le bon Bonneau conta de point en point
 Comme il avait été mis en pourpoint ,
 Comme il avait servi dans la cuisine ,
 Comme il avait par fraude clandestine
 Et par miracle à Chandos échappé ,
 Quand à se battre on était occupé ;

Comme on cherchait cette beauté divine ;
 Sans rien omettre il raconta fort bien
 Ce qu'il favait ; mais il ne favait rien.
 Il ignorait la fatale aventure ,
 Du Prêtre Anglais la brutale luxure ,
 Du Page aimé l'amour respectueux ,
 Et du Couvent le fac incestueux ,
 N'étaient du tout deffus sa tablature ;
 Et bien en prit à l'Amant curieux.
 Ainfi *Louis* , se perdant à la chaffe
 Dans les taillis de son *Fontainebleau* ,
 De questions fatigue son *Bonneau* :
 A son retour lui demande la trace
 De la beauté qui captive son cœur ,
 Vent que de rien il ne lui fasse grace ,
 Et n'en apprend que tout bien , tout honneur.

Après avoir bien expliqué leurs craintes ,
 Repris cent fois le fil de leurs complaints ,
 Maudit le fort & les cruels Anglais ,
 Tous deux étaient plus tristes que jamais.
 Il était nuit ; le char de la grande ourse (e)
 Vers son Nadir avait fourmi sa course :
 Le Jacobin dit au Prince pensif :
 Il est bien tard , foyez mémoratif ,

Que tout mortel, Prince, ou Moine à cette heure
Devrait chercher quelque honnête demeure,
Pour y souper & pour passer la nuit.
Le triste Roi par le Moine conduit,
Sans rien répondre, & ruminant sa peine,
Le cou penché galoppe dans la plaine :
Et bientôt Charle & le Prêtre & Bonneau
Furent tous trois aux fossés du château.

Non loin du pont était l'aimable Page,
Lequel ayant jeté dans le canal
Le corps maudit de son damné rival,
Ne perdait point l'objet de son voyage.
Il dévorait en secret son ennui,
Voyant ce pont entre sa Dame & lui.
Mais quand il vit aux rayons de la Lune
Les trois Français, il sentit que son cœur
Du doux espoir éprouvait la chaleur :
Et d'une grace adroite & non commune
Cachant son nom, & surtout son ardeur,
Dès qu'il parut, dès qu'il se fit entendre,
Il inspira je ne fais quoi de tendre ;
Il plut au Prince, & le Moine benin
Le caressait de son air patelin,
D'un œil dévot & du plat de la main.

Le nombre pair étant formé de quatre,
 On vit bientôt les deux flèches abattre
 Le pont mobile; & les quatre courriers
 Font en marchant gémir les madriers. (f)
 Le gros Bonneau tout effoufflé chemine,
 En arrivant, droit devers la cuisine,
 Songe au souper. Le Moine au même lieu,
 Dévotement en rendit grace à Dieu.
 Charle prenant un nom de Gentilhomme,
 Court à Cutendre avant qu'il prit son somme.
 Le bon Baron lui fit son compliment,
 Puis le mena dans son appartement.
 Charle a besoin d'un peu de solitude.
 Il veut jouir de son inquiétude.
 Il pleure Agnès. Il ne se doutait pas
 Qu'il fût si près de ses jeunes appas.
 Le beau Monrose en fut bien davantage.
 Avec adresse il fit causer un Page,
 Il se fit dire où reposait Agnès,
 Remarquant tout avec des yeux discrets.
 Ainsi qu'un chat qui, d'un regard avide,
 Guette au passage une souris timide,
 Marchant tout doux, la terre ne sent pas
 L'impression de ses pieds délicats;

Dès qu'il l'a vue , il a sauté sur elle.
Ainsi Monrose avançant vers la belle,
Étend un bras , puis avance à tâtons,
Posant l'orteil , & haussant les talons.
Agnès , Agnès , il entre dans ta chambre.
Moins promptement la paille vole à l'ambre ,
Et le fer suit moins sympathiquement
Le tourbillon qui l'unit à l'aimant.
Le beau Monrose en arrivant se jette
A deux genoux au bord de la couchette,
Où sa Maitresse avait entre deux draps
Pour sommeiller arrangé ses appas.
De dire un mot aucun d'eux n'eut la force,
Ni le loisir ; le feu prit à l'amorce
En un clin d'œil : un baiser amoureux
Unit soudain leurs bouches demi-closes.
Leur ame vint sur leurs levres de roses.
Un tendre feu sortit de leurs beaux yeux :
Dans leurs baisers , leurs langues se cherchent :
Qu'éloquemment alors elles parlerent !
Discours muets , langage des desirs ,
Charmant prélude , organe des plaisirs ,
Pour un moment il vous fallut suspendre
Ce doux concert , & ce duo si tendre.

Agnès aida Monrose impatient
 A dépouiller , à jeter promptement
 De ses habits l'incommode parure,
 Déguisement qui pese à la nature,
 Dans l'âge d'or aux mortels' inconnu,
 Que hait surtout un Dieu qui va tout nu.

Dieux! quels objets! est-ce Flore & Zéphire,
 Est-ce Ppsyché qui caresse l'Amour?
 Est-ce Vénus que le fils de Cynire (g)
 Tient dans ses bras loin des rayons du jour,
 Tandis que Mars est jaloux & soupire?

Le Mars Français, Charle au fond du château
 Soupire alors avec l'ami Boanheu,
 Mange à regret & boit avec tristesse,
 Un vieux Valet, bavard de son métier,
 Pour égayer sa taciturne Altesse, (b)
 Apprit au Roi, sans se faire prier,
 Que deux beautés, l'une robuste & fiere,
 Aux cheveux noirs, à la mine guerrière;
 L'autre plus douce, aux yeux bleus, au teint frais,
 Couchaient alors dans la gentilhommière:
 Charle étonné les soupçonne à ces traits,
 Il se fait dire, & puis redire encore,
 Quels sont les yeux, la bouche, les cheveux,

Le doux parler, le maintien vertueux
 Du cher objet de son cœur amoureux.
 C'est elle enfin, c'est tout ce qu'il adore;
 Il en est sûr, il quitte son repas.
 Adieu, Bonneau; je cours entre ses bras.
 Il dit, & vole, & non pas sans fracas:
 Il était Roi, cherchant peu le mystère.

Plein de sa joie il répète & redit
 Le nom d'Agnès, tant qu'Agnès l'entendit.
 Le couple heureux en trembla dans son lit.
 Que d'embarras, comment sortir d'affaire?
 Voici comment le beau Page s'y prit.
 Près du lambris dans une grande armoire,
 On avait mis un petit oratoire,
 Autel de poche, où lorsque l'on voulait,
 Pour quinze sous un Capucin venait. (F)
 Sur le retable en voûte pratiquée
 Est une niche en attendant son Saint.
 D'un rideau vert la niche était masquée.
 Que fait Monrose? un beau penser lui vient
 De s'ajuster dans la niche sacrée,
 En bienheureux, derrière le rideau,
 Il se tapit, sans pourpoint, sans manteau.
 Charles volait, & presque dès l'entrée

Il fante au cou de sa belle adorée ;
Et tout en pleurs il vent jouir des droits
Qu'ont les Amants, furtout quand ils sont Rois.
Le Saint caché frémit à cette vue :
Il fait du bruit & la table remue :
Le Prince approche, il y porte la main,
Il sent un corps, il recule, il s'écrie,
Amour, Satan, Saint François, Saint Germain,
Moitié frayeur, & moitié jalousie :
Puis tire à lui, fait tomber sur l'Autel
Avec grand bruit le rideau sous lequel
Se blotiffait cette aimable figure,
Qu'à son plaisir façonna la nature.
Son dos tourné par pudeur étalait
Ce que César sans pudeur soumettait
A (*) Nicomède en sa belle jeunesse,
Ce que jadis le Héros de la Grece
Admira tant dans son Ephestion, (1)
Ce qu'Adrien mit dans le Panthéon.
Que les Héros, ô Ciel, ont de faiblesse !

Si mon Lecteur n'a point perdu le fil
De cette histoire, au moins se souvient-il
Que dans le camp la courageuse Jeanne
Traça jadis au bas du dos profane,

D'un doigt conduit par Monsieur Saint Denis,
Adroitement trois belles Fleurs de lis.
Cet écusson, ces trois fleurs, ce derrière
Emurent Charles : il se mit en priere.
Il croit que c'est un tour de Belzébuth.
De repentir & de douleur atteinte,
La belle Agnès s'évanouit de crainte.
Le Prince alors, dont le trouble s'accrut,
Lui prend les mains : Qu'on vole ici vers elle;
Accourez tous ; le Diable est chez ma belle.
Aux cris du Roi le Confesseur troublé,
Non fans regret, quitte aussi-tôt la table.
L'ami Bonneau monte tout essoufflé ;
Jeanne s'éveille, & d'un bras redoutable
Prenant ce fer que la victoire fuit,
Cherche l'endroit d'où partait tout le bruit.
Et cependant le Baron de Catendre
Dormait à l'aïse, & ne put rien entendre.

Fin du Deuxième Chant.

N O T E S.

(a) *ML* *Achiconlis* ou *macheoulis*, ce sont des ouvertures entre les créneaux, par lesquelles on peut tirer sur l'ennemi quand il est dans le fossé.

(b) Il faut avouer que les pistolets ne furent inventés à Pistoie que long-temps après. Nous n'osons affirmer qu'il soit permis d'anticiper ainsi les temps; mais que ne pardonne-t-on point dans un poëme épique? l'Epopée a de grands droits.

(c) L'équité demande que nous fassions ici une remarque sur la morale admirable de ce poëme; le vice y est toujours puni. L'Aumônier scandaleux meurt impénitent, Grisbourdon est damné, Chandos est vaincu & tué, &c. C'est ce que le sage *Horatius Flaccus* recommande *in arte poetica*.

(d) Charles oublie sept cent femmes, ce qui fait mille. Mais en cela nous ne pouvons qu'applaudir à la retenue de l'Auteur, & à sa sagesse.

(e) Le *Nadir* en Arabe signifie le plus bas, & le *Zenith*, le plus haut. La grande Ourse est l'*Arctos* des Grecs, qui a donné son nom au pôle arctique.

(f) Ce sont les planches du pont: elles ne prennent le nom de madriers que quand elles ont quatre pouces d'épaisseur.

(g) Adonis.

(h) On traitait les Rois d'Altesse alors.

(i) Il n'y avait point encore de Peres Capucins; c'est une faute contre le *costume*.

(k) Des ignorants, dans les éditions précédentes, toutes tronquées, avaient imprimé *Licomede*, au lieu de *Nicomede*: c'était un Roi de Bithynie. *Cesar in Bithyniam missus*, dit Suétone, *desedit apud Nicomedem, non sine rumore prostrata Regi pudicitia*.

(l) *Alexander Padicator Ephesinis, Adrianus Antinöi*. Non-seulement l'Empereur Adrien fit mettre la statue d'Antinoüs dans le Panthéon; mais il lui érigea un temple, & Tertullien avoue qu'Antinoüs faisait des miracles.





LA PUCELLE D'ORLÉANS.

CHANT TREIZIÈME.

ARGUMENT.

Sortie du château de Cutendre. Combat de la Pucelle & de Jean Chandos : étrange loi du combat à laquelle la Pucelle est soumise ; vision du Pere Bonifoux ; miracle qui sauve l'honneur de Jeanne.

C'ETAIT le temps de la saison brillante,
Quand le soleil aux bornes de son cours
Prend sur les nuits pour ajouter aux jours;
Et se plaisant dans sa démarche lente

A contempler nos fortunés climats ,
Vers le tropique arrête encor ses pas.
O grand Saint Jean, (a) c'était alors ta fête;
Premier des Jeans, orateur des déserts
Toi, qui criais jadis à pleine tête,
Que du falut les chemins foient ouverts;
Grand précurseur, je t'aime, je te fers.
Un autre Jean eut la bonne fortune
De voyager au pays de la lune,
Avec Astolphe, & rendit la raison (b)
Au Paladin, amoureux d'Aggélisque.
Rend-moi la mienne, ô Jean second du nom!
Tu protégeas ce Chantre aimable & rare,
Qui réjouit les Seigneurs de Ferrare,
Par le tissu de ses contes plaisants;
Tu pardonnas aux vives apostrophes
Qu'il t'adressa dans ses comiques strophes.
Etends sur moi tes secours bienfaisants,
J'en ai besoin; car tu fais que les gens
Sont bien plus fots, & bien moins indulgens,
Qu'on ne l'était au siecle du génie,
Quand l'Arioste illustrait l'Italie.
Protége-moi contre ces durs esprits,
Frondeurs pesants de mes légers écrits.

Si quelquefois l'innocent badinage
 Vient en riant égayer mon ouvrage,
 Quand il le faut je suis très sérieux.
 Mais je voudrais n'être point ennuyeux.
 Conduis ma plume, & surtout daigne faire
 Mes compliments à Denis ton confrere.

En accourant la fiere Jeanne d'Arc
 D'une lucarne apperçut dans le parc
 Cent Palefrois, une brillante troupe
 De Chevaliers ayant Dames en croupe,
 Et d'Écuyers qui tenaient dans leurs mains
 Tout l'attirail des combats inhumains;
 Cent Boucliers où des nuits la Courriere
 Réfléchissait sa tremblante lumiere,
 Cent casques d'or, d'aigrettes ombragés,
 Et les longs bois d'un fer pointu chargés,
 Et des rubans dont les touffes dorées
 Pendaient au bout des lances acérées.
 Voyant cela Jeanne crut fermement
 Que les Anglais avaient surpris Cutendre.
 Mais Jeanne d'Arc se trompa lourdement.
 En fait de guerre on peut bien se méprendre:
 Témoin Ajax, & certain Général,
 Duc, bel-esprit, Ministre, Maréchal,

L'un fur le *Rhin*, l'autre aux bords du *Scamandre*.
Un beau matin s'aviferent de prendre
Des moutons blancs pour autant d'ennemis,
Sans que l'honneur fût en rien compromis.

Ce n'était point des enfants d'Angleterre
Qui de *Cutendre* avaient surpris la terre;
C'est ce *Dunois* de *Milan* revenu,
Ce grand *Dunois* à *Jeanne* si connu,
C'est la *Trimouille* avec sa *Dorothée*.
Elle était d'aïe & d'amour transportée;
Elle en avait sujet assurément :
Elle voyage avec son cher Amant,
Ce cher Amant, ce tendre la *Trimouille*,
Que l'honneur guide, & que l'amour chatouille.
Elle le fuit toujours avec honneur;
Et ne craint plus *Monfieur l'Inquisiteur*.

En nombre pair cette troupe dorée
Dans le château la nuit était entrée.
Jeanne y vola : le bon *Roi* qui la vit,
Crut qu'elle allait combattre, & la fuivit;
Et dans l'erreur qui trompait son courage,
Il laisse encor *Agnès* avec son *Page*.

O *Page* heureux, & plus heureux cent fois
Que le plus grand, le plus *Chrétien* des *Rois*,

Que de bon cœur alors tu rendis grace
 Au benoît Saint dont tu tenais la place !
 Il te fallut rhabiller promptement.

Sur le fatin de ton cu ferme & blanc.

Tu rajustas ta trousse diaprée ,
 Agnès t'aidait d'une main timorée ,
 Qui s'égarait & se trompait souvent.
 Que de baisers sur sa bouche de rose

Elle reçut en rhabillant Monrose !

Que son bel œil le voyant rajusté ,
 Semblait encor chercher la volupté !
 Monrose au parc descendit sans rien dire.

Le Confesseur tout saintement soupire.

Voyant passer ce beau jeune garçon ,
 Qui lui donnait de la distraction.

La douce Agnès composa son visage ,
 Ses yeux , son air , son maintien , son langage.

Après du Roi Bonifoux se rendit ,

Le consola , le rassura , lui dit

Que dans la niche un envoyé céleste
 Était d'enhaut venu pour annoncer

Que des Anglais la puissance funeste
 Touchait au terme , & que tout doit passer ;
 Que le Roi Charles obtiendrait la victoire.

Charles le crut, car il aimait à croire.
La fiere Jeanne appuya ce discours.
Du Ciel, dit-elle, acceptons le secours.
Venez, grand Prince, & rejoignons l'armée,
De votre absence à bon droit alarmée.

Sans balancer la Trimouille & Dunois
De cet avis furent à haute voix.
Par ces Héros la belle Dorothée
Honnêtement au Roi fut présentée.
Agnès la baïse, & le noble escadron
Sortit enfin du logis du Baron.

Le juste Ciel aime souvent à rire
Des passions du sublunaire empire.
Il regardait cheminer dans les champs
Cet escadron de Héros & d'Amants.
Le Roi de France allait près de sa belle,
Qui s'efforçant d'être toujours fidelle,
Sur son cheval la main lui présentait,
Serrait la sienne, & exhalait sa tendresse;
Et cependant, ô comble de faiblesse!
De temps en temps le beau Page lorgnait.
Le Confesseur psalmodiant suivait,
Des voyageurs récitait la priere,
S'interrompait en voyant tant d'attraits,

Et regardait avec des yeux distraits
 Le Roi, le Page, Agnès, & son bréviaire.
 Tout brillant d'or, & le cœur plein d'amour,
 Ce la Trimouille, ornement de la Cour,
 Caracolait auprès de Dorothée,
 Ivre de joie & d'amour transportée,
 Qui le nommait son cher libérateur,
 Son cher Amant, l'idole de son cœur.
 Il lui disait : Je veux après la guerre
 Vivre à mon aise avec vous dans ma terre.
 O cher objet dont je suis toujours fou,
 Quand ferons-nous tous les deux en Poitou ?

Jeanne auprès d'eux, ce fier soutien du Trône
 Portant corset & jupon d'amazone,
 Le chef orné d'un petit chapeau vert,
 Enrichi d'or & de plumes couvert,
 Sur son fier âne étalait ses gros charmes,
 Parlait au Roi, courait, allait le pas,
 Se rengorgeait, & soupirait tout bas
 Pour le Dunois, compagnon de ses armes;
 Car elle avait toujours le cœur ému,
 Se souvenant de l'avoir vu tout nu.

Bonneau, portant barbe de Patriarche,
 Suant, soufflant, Bonneau fermait la marche.

O d'un grand Roi serviteur précieux !
Il pense à tout ; il a soin de conduire
Deux gros mulets tout chargés de vin vieux,
Longs sanciflons, pâtés délicieux,
Jambons, poulets ou cuits ou prêts à cuire.

On avançait, alors que Jean Chandos,
Cherchant partout son Agnès & son Page,
Au coin d'un bois, près d'un certain passage,
Le fer en main rencontra nos Héros.

Chandos avait une suite assez belle
De fiers Bretons, pareille en nombre à celle
Qui fuit les pas du Monarque amoureux.

Mais elle était d'espèce différente :

On n'y voyait ni tettons ni beaux yeux.
Oh ! oh, dit-il, d'une voix menaçante,
Galants Français, objets de mon courroux,
Vous aurez donc trois filles avec vous,
Et moi Chandos, je n'en aurai pas une ?
Ça, combattons : je veux que la fortune
Décide ici qui fait le mieux de nous
Mettre à plaisir ses ennemis dessous,
Frapper d'estoc & pointer de sa lance ;
Que de vous tous le plus ferme s'avance ;
Qu'on entre en lice ; & celui qui vaincra

L'une des trois à son aise tiendra.

Le Roi piqué de cette offre cynique
 Veut l'en punir, s'avance, prend la pique.
 Dunois lui dit : Ah, laissez-moi, Seigneur,
 Venger mon Prince & des Dames l'honneur.
 Il dit & court : la Trimouille l'arrête ;
 Chacun prétend à l'honneur de la fête.
 L'ami Bonneau toujours de bon accord,
 Leur proposa de s'en remettre au fort.
 Car c'est ainsi que les guerriers antiques
 En ont usé dans les temps héroïques :
 Même aujourd'hui dans quelques Républiques
 Plus d'un emploi, plus d'un rang glorieux,
 Se tire aux dez, (c) & tout en va bien mieux.
 Si j'osais même en cette noble histoire,
 Citer des gens que tout mortel doit croire,
 Je vous dirais que Monsieur Saint Mathias,
 Obtint ainsi la place de Judas.
 Le gros Bonneau tient le cornet, soupire,
 Craint pour son Roi, prend les dez, roule, tire.
 Denis du haut du céleste rempart
 Voyait le tout d'un paternel regard ;
 Et contemplant la Pucelle & son âne,
 Il conduisait ce qu'on nomme hasard.

Il fut heureux , le sort échet à Jeanne.
 Jeanne, c'était pour vous faire oublier
 L'infâme jeu de ce grand Cordelier,
 Qui ci-devant avait rafflé vos charmes.

Jeanne à l'instant court au Roi, court aux armes,
 Modestement va derrière un buisson
 Se délayer, détacher son jupon,
 Et revêtir son armure sacrée,
 Qu'un Écuyer tient déjà préparée.
 Puis sur son âne elle monte en courroux,
 Branlant sa lance & ferrant les genoux.
 Elle invoquait les onze mille belles,
 Du pucelage Héroïnes fidelles. (d)
 Pour Jean Chandos, cet indigne Chrétien
 Dans les combats n'invoquait jamais rien.

Jean contre Jeanne avec fureur avance,
 Des deux côtés égale est la vaillance;
 Âne & cheval bardés, coëffés de fer,
 Sous l'éperon partent comme un éclair,
 Vont se heurter, & de leur tête dure,
 Front contre front fracassent leur armure;
 La flamme en fort, & le sang du Courfier
 Teint les éclats du voltigeant acier.
 Du choc affreux les échos retentissent,

Des

Des deux Courriers les huit pieds rejailissent ;
Et les Guerriers du coup defarçonnés,
Tombent chacun sur la croupe étonnés :
Ainsi qu'on voit deux boules suspendues
Aux bouts égaux de deux cordes tendues,
Dans une courbe au même instant partir,
Hâter leurs coups, se heurter, s'applatir,
Et remonter sous le choc qui les presse,
Multipliant leur poids par leur vitesse.
Chaque parti crut mort les deux Courriers,
Et tressaillit pour les deux Chevaliers.

Or, des Français la Championne auguste
N'avait la chair si ferme, si robuste,
Les os si durs, les membres si dispos,
Si musculeux, que le fier Jean Chandos.
Son équilibre ayant dans cette rixe
Abandonné sa ligne & son point fixe,
Son quadrupède un haut le corps lui fit,
Qui dans le pré Jeanne d'Arc étendit
Sur son beau dos, sur sa cuisse gentille,
Et comme il faut que tombe toute fille.

Chandos pensait qu'en ce grand défarroi
Il avait mis ou Dunois ou le Roi.
Il veut soudain contempler sa conquête :

M

Le casque ôté, Chandos voit une tête,
Où languissaient deux grands yeux noirs & longs.
De la cuirasse il défait les cordons.
Il voit, ô Ciel ! ô plaisir ! ô merveille !
Deux gros tetons de figure pareille,
Unis, polis, séparés, demi-ronds,
Et surmontés de deux petits boutons
Qu'en sa naissance a la rose vermeille.
On tient qu'alors, en élevant la voix,
Il bénit Dieu pour la première fois.
Elle est à moi la Pucelle de France,
S'écria-t-il, contentons ma vengeance.
J'ai, grace au Ciel, doublement mérité
De mettre à bas cette fière beauté,
Que Saint Denis me regarde & m'accuse ;
Mars & l'Amour sont mes droits, & j'en use.

Son Écuyer difait : poussez, Mylord ;
Du Trône Anglais affermissez le fort,
Frere Lourdis en vain nous décourage ;
Il jure en vain que ce saint pucelage
Est des Troyens le grand *Palladium*,
Le bouclier (e) sacré du *Latium* ;
De la victoire il est, dit-il, le gage ;
C'est l'oriflamme : il faut vous en saisir.

Oui, dit Chandos, & j'aurai pour partage
 Les plus grands biens, la gloire & le plaisir.

Jeanne pâmée écoutait ce langage
 Avec horreur, & faisait mille vœux
 A Saint Denis, ne pouvant faire mieux.
 Le grand Dunois, d'un courage héroïque
 Veut empêcher le triomphe impudique.
 Mais comment faire? il faut dans tout état
 Qu'on se foumette à la loi du combat.

Les fers en l'air & la tête penchée
 L'oreille basse & du choc écorchée,
 Languissamment le céleste bandet
 D'un œil confus Jean Chandos regardait.
 Il nourrissait dès long-temps dans son ame
 Pour la Pucelle une discrète flamme,
 Des sentiments nobles & délicats
 Très peu connus des ânes d'ici-bas.

Le Confesseur du bon Monarque Charles
 Tremble en sa chair alors que Chandos parle.
 Il craint surtout que son cher pénitent,
 Pour soutenir la gloire de la France,
 Qu'on avilit avec tant d'impudence,
 A son Agnès n'en veuille faire autant;
 Et que la chose encor soit imitée

Par la Trimouille & par sa Dorothée.
Au pied d'un chêne il entre en oraison,
Et fait tout bas sa méditation,
Sur les effets, la cause, la nature
Du doux péché qu'aucuns nomment luxure.
En méditant avec attention,
Le benoît Moine eut une vision,
Assez semblable au prophétique songe
De ce Jacob, heureux par un mensonge, (f)
Pate-pelu dont l'esprit lucratif
Avait vendu ses lentilles en Juif.
Ce vieux Jacob, ô sublime mystère!
Devers l'Euphrate une nuit aperçut
Mille beliers qui grimperent en rut
Sur les brebis qui les laisserent faire.
Le Moine vit de plus plaisants objets,
Il vit courir à la même aventure
Tous les Héros de la race future.
Il observait les différents attraits
De ces beautés qui dans leur douce guerre
Donnent des fers aux Maîtres de la terre.
Chacune était auprès de son Héros,
Et l'enchaînait des chaînes de Paphos.
Tels au retour de Flore, & du Zéphire,

Quand le Printemps reprend son doux empire,
 Tous ces oiseaux peints de mille couleurs
 Par leurs amours agitent les feuillages :
 Les papillons se baissent sur les fleurs,
 Et les lions courent sous les ombrages
 A leurs moitiés qui ne sont plus sauvages.

C'est-là qu'il vit le beau François premier.
 Ce brave Roi, ce loyal Chevalier,
 Avec Etampe (g) heureusement oubliée
 Les autres fers qu'il reçut à Pavie.
 Là, Charle-Quint joint le myrte au laurier,
 Sert à la fois la Flamande & la Maure.
 Quels Rois, ô Ciel ! l'un à ce beau métier
 Gagne la goutte, & l'autre pis encore.
 Près de Diane (b) on voit danser les ris,
 Aux mouvements que l'amour lui fait faire,
 Quand dans ses bras tendrement elle ferre
 En se pâmant le second des Henris.
 De Charle neuf le successeur volage, (i)
 Quitte en riant sa Cloris pour un Page,
 Sans s'alarmer des troubles de Paris.

Mais quels combats le Jacobin vit rendre
 Par Borgia le sixième Alexandre !
 En cent tableaux il est représenté.

Là, sans tiare & d'amour transporté,
 Avec Vanose (k) il se fait sa famille.
 Un peu plus bas on voit sa Sainteté,
 Qui s'attendrit pour Lucrece sa fille.
 O Léon dix ! ô sublime Paul trois !
 A ce beau jeu vous passiez tous les Rois ;
 Mais vous cédez à mon grand Béarnois,
 A ce vainqueur de la Ligue rebelle,
 A mon Héros plus connu mille fois
 Par les plaisirs que goûta Gabrielle, (l)
 Que par vingt ans de travaux & d'exploits.

Bientôt on voit le plus beau des spectacles,
 Ce siècle heureux, ce siècle des miracles,
 Le grand Louis, cette superbe Cour
 Où tous les arts sont instruits par l'Amour.
 L'Amour bâtit le superbe Versailles ;
 L'Amour aux yeux des peuples éblouis,
 D'un lit de fleurs fait un trône à Louis,
 Malgré les cris du fier Dieu des batailles :
 L'Amour amène au plus beau des humains
 De cette Cour les rivales charmantes,
 Toutes en sen, toutes impatientes ;
 De Mazarin la niece aux yeux divins, (m)
 La généreuse & tendre la Valliere,

La Montefpan plus ardente & plus fiere.⁴
 L'une fe livre au moment de jouir,
 Et l'autre attend le moment du plaifir.
 Mais tout-à-coup quelle métamorphofe !
 D'un long froc noir, lugubrement paré,
 L'Amour met bas fa couronne de rofe ;
 Son front fe perd fous un bonnet carré.
 Le fot Scrupule , & la froide Décence
 Masquent les traits de fa riante enfance.
 L'Hymen le fuit à pas myftérieux :
 Les deux flambeaux brûlent des mêmes feux ,
 Feux fans éclat , dont la pâle lumière
 Porte l'ennui dans les lieux qu'elle éclaire.
 A la lueur de ces triftes flambeaux ,
 Suivi d'un Prêtre , & de deux Maquereaux ;
 Pour guide un diable en noire foutanelle ,
 Le grand *Louis* , couronné de pavots ,
 Vient époufer fa vieille Maquerelle.
 Le Moine vit ce phépix des *Bourbons* ,
 Enforcé de deux flafques tetons ,
 Sur un fopha piquer fon haridelle.
 L'Amour en pleurs , & fa fuite fidelle
 Les jeux , les ris , s'envolent à *Paphos*.
Paris , la Cour , font en proie aux dévots.

Une grossière & maussade luxure
 Rappelle aux sens toute la volupté.
 Sous l'air cafard, un cynisme effronté
 Met *Diogene* où régnait *Epicure* :
 Dans les excès d'une crapule obscure
 Le courtisan cherche la liberté.
Hercule en froc, & *Priape* en soutane,
 Dans le Palais portent l'obscénité :
 C'en était fait du tendre amour ; en *France*,
 Quand la Fortune, ou bien la Providence,
 A Saint *Denis* logea le Roi bigot.
 Le Moine voit à ce regne cagot,
 Dans les destins, succéder la Régence,
 Temps fortuné, marqué par la licence,
 Où la Folie, agitant son grelot,
 Jette sur tout un vernis d'innocence :
 Où le cafard n'est prisé que du sot.
 Tendre *Argenton* ! folâtre *Parabere*,
 C'est par vos soins que le Dieu de *Cythere*,
 Regnant en Maître au palais d'*Orléans*,
 Sur ses Autels revoit fumer l'encens.
 Le Dieu du goût, son feul & digne émule,
 Tâche d'unir les grâces aux talents.
Faune & *Priape*, & le brutal *Hercule*,

Forcés de fuir, rentrent dans les Couvents :
 Ils n'osent plus se faire voir en *France*
 Que sous les traits de *Bieux* ou de *Vence*.
 Le bon Régent de son Palais royal
 Des voluptés donne à tous le signal.
 Vous répondez à ce signal aimable ,
 Jeune *Daphné*, bel affre de la Cour ,
 Vous répondez du sein du Luxembourg ,
 Vous que *Bacchus* & le Dieu de la table
 Mènent au lit, escortés par l'Amour.
 Près de *Paris*, sous la pourpre *Romaine*...
 Mais je m'arrête : un semblable tableau
 Pourrait au Peintre attirer dure aubaine :
 Il y faudrait placer plus d'un *Bonneau*
 En robe courte : or, dans ce dernier âge
 Homme d'épée est un fier maquereau :
 Et moi chétif j'abhorre le tapage.
 Je tiendrai donc contre l'appas flatteur :
 Je me tairai, n'en déplaise au Lecteur !
 O *Rambouillet*, asyle du mystère !
Meudon ! *Choisy* ! réduits délicieux !
 Que les plaisirs, les amours & les jeux
 Ont si souvent préférés à *Cythere*,
 Sur vos secrets, censurés par *Ligniere*,

Et respectés de son prudent Recteur ,
 Ma chaste Muse est forcée à se taire.
 Le temps présent est l'arche du Seigneur ;
 Qui la touchait d'une main trop hardie ,
 Puni du Ciel , tombait en léthargie.
 Je me tairai. Mais si j'osais pourtant ,
 O des beautés aujourd'hui la plus belle !
 O tendre objet , noble , simple , touchant !
 O potelée & douce la *Tournelle* !
 Si j'osais mettre à vos genoux charnus
 Le grain d'encens que l'on doit à *Vénus* ;
 Si je chantais cette haute fortune ,
 L'objet des vœux de *Flavacourt* la brune ;
 Si je chantais ce tendre & doux lien ,
 Ce nœud si cher , quoique si peu Chrétien ,
 Formé , béni par la vieille Éminence ,
 Maudit , rompu par un Prélat bigot ,
 Et resserré par ce grand Roi de *France* ,
 Malgré l'avis & les sermons d'un sot !
 Si de l'Amour je deployois les armes ,
 Si je disais ! Non je ne dirai mot :
 Je ferais trop au-dessous de vos charmes.
 Dans son extase enfin le Moine noir
 Vit à plaisir ce que je n'ose voir.

D'un œil avide, & toujours très modeste,
 Il contemplant le spectacle céleste
 De tous ces Rois accouplés bout-à-bout,
 Charle second sur la belle *Portsmouth*,
 George fécond sur la tendre *Yarmouth*:
 Et ce dévot, Roi de *Lusitanie*,
 En priant Dieu se pâmant sur sa mie;
 Et ce *Victor*, attrapé tour-à-tour
 Par son orgueil, par son fils, par l'Amour.

Mais quand au bout de l'auguste enfilage,
 Il aperçut entre *Iris* & son Page,
 Percant un cu, qu'il ferrait des deux mains,
 Cet auteur Roi, si dur & si bizarre,
 Que dans le nord, on admire, on compare
 A *Salomon*, ainsi que des *Germain*
 Leur Empereur à *César* des *Romains*,
 Hélas, dit-il, si les grands de la terre
 Font deux à deux cette éternelle guerre,
 Si l'univers doit en passer par-là,
 Dois-je gémir que Jean Chandos se mette
 A deux genoux auprès de sa Brunette?
 Du Seigneur Dieu la volonté soit faite.
Amen, amen. Il dit, & se pâma,
 Croyant jouir de tout ce qu'il voit là.

Mais Saint Denis était loin de permettre
Qu'aux yeux du Ciel Jean Chandos allât mettre
Et la Pucelle & la France aux abois.
Ami, Lecteur, vous avez quelquefois,
Où conter qu'on nouait l'aiguillette. (*)
C'est une étrange & terrible recette :
Et dont un Saint ne doit jamais user,
Que quand d'un autre il ne peut s'aviser.
D'un pauvre Amant le feu se tourne en glace,
Vif & perclus fans rien faire il se lasse ;
Dans ses efforts étonné de languir,
Et consumé sur le bord du plaisir.
Telle une fleur des feux du jour fêchée
La tête basse, & la tige penchée,
Demande en vain les humides vapeurs
Qui lui rendaient la vie & les couleurs.
Voilà comment le bon Denis arrête
Le fier Anglais dans ses droits de conquête.
Jeanne échappant à son Vainqueur confus,
Reprend ses sens quand il les a perdus,
Puis d'une voix imposante & terrible
Elle lui dit : Tu n'es pas invincible ;
Tu vois qu'ici dans le plus grand combat,
Dieu t'abandonne, & ton cheval s'abat :

Dans l'autre un -jour je vengerai la France,
Denis le veut, & j'en ai l'affurance;
Et je te donne avec tes combattans
Un rendez-vous sous les murs d'Orléans.
Le grand Chândos lui repartit: Ma belle,
Vous m'y verrez, pucelle ou non pucelle:
J'aurai pour moi Saint George le très fort,
Et je promets de réparer mon tort.

Fin du Treizieme Chant.



N O T E S.

(a) L'Auteur désigne clairement la fin du mois de Juin. La fête de S. Jean le *Baptiseur*, qu'on appelle *Baptiste*, est célébrée le 24 Juin.

(b) Ce que dit ici l'Auteur fait allusion au trente-quatrième chant de l'*Orlando-furioso*.

Quando scoprendo il nome suo gli disse

Esser colui che l'Evangelio scrisse :

(c) Les exemples des forts sont très fréquents dans Homère : on devinait aussi par les forts chez les Hébreux. Il est dit que la place de Judas fut tirée au fort, & aujourd'hui à Venise, à Gènes & dans d'autres Etats, on tire au fort plusieurs places.

(d) Les onze mille Vierges & Martyres enterrées à Cologne.

(e) C'était un bouclier qui était tombé du Ciel à Rome, & qui était gardé soigneusement, comme un gage de la sûreté de la ville.

(f) Notre Auteur entend sans doute l'artifice dont usa Jacob quand il se fit passer pour Esau. *Patte-pelu* signifie les gants de peau & de poil dont il couvrit ses mains.

(g) Anne de Pisseleu Duchesse d'Etampes.

(a) Diane de Poitiers Duchesse de Valentinois.

(i) Henri III & ses mignons.

(k) Alexandre VI, Pape, eut trois enfants de Vanofa. Lucrece sa fille passa pour être sa Maitresse & celle de son frere : *Alexandri filia, sponsa, nurus.*

(l) La fameuse Gabrielle d'Estrée, Duch. de Beaufort.

(m) Celle qui depuis fut la Connétable Colonne.

(n) On portait autrefois des hauts-de-chauffe attachés avec une aiguillette ; & l'on disait d'un homme qui n'avait pu s'acquitter de son devoir, que son aiguillette était nouée. Les forçiers ont de tout temps passé pour avoir le pouvoir d'empêcher la consommation du mariage : cela s'appellait *nouer l'aiguillette*. La mode des aiguillettes passa sous Louis XIV, quand on mit des boutons aux braguettes.



LA PUCELLE D'ORLÉANS.

CHANT QUATORZIÈME.

C O R I S A N D R E.

MON cher Lecteur fait par expérience
Que ce beau Dieu, qu'on nous peint dans l'enfance,
Et dont les jeux ne font point jeux d'enfants,
A deux carquois tout-à-fait différents.
L'un a des traits, dont la douce piquûre
Se fait sentir, sans danger, sans douleur,
Croît par le temps, pénètre au fond du cœur,
Et vous y laisse une vive blessure.
Les autres traits font un feu dévorant,

Dont le coup part & brûle au même instant.
Dans les cinq sens il porte le ravage.
Un rouge vif allume le visage:
D'un nouvel être on se croit animé:
D'un nouveau sang le corps est enflammé.
On n'entend rien, le regard étincelle:
Sans réfléchir, le geste & l'acte fuit.
L'eau sur le feu bouillonnant à grand bruit,
Qui, sur les bords du broc qui la recce,
S'élève, court, s'échappe, tombe & fuit,
N'est qu'une image imparfaite, infidelle
Du feu d'amour quand en nous il agit.
Vous connaissez tous ces états, mes freres!
Mais ce tyran de nos ames légers,
Ce Dieu fripon, cet étourdi d'Amour,
Faisait alors un bien plus plaifant tour.
Il fit loger entre Blois & Cutendre
Une beauté, dont les aimables traits
Auraient passé tous les charmes d'Agnès,
Si cette Belle avait eu le cœur tendre:
Beau don, qui vaut tous les autres attrails.
C'était la jeune & sotte Corifandre.
L'Amour voulut que tout Roi, Chevalier,
Homme de robe & jeune Bachelier,

Dès qu'il verrait cette belle imbécille,
 Perdît le sens à se faire lier.
 Mais les Valets, le Peuple, espee vile,
 Étaient exempts de la bizarre loi :
 Il fallait être ou Gentilhomme ou Roi,
 Pour être fou. Ce n'est pas tout encore :
 L'Art d'Esculape, & cent grains d'ellébore
 Contre ce mal étaient un vain secours :
 Et la cervelle empirait tous les jours,
 Jusqu'au moment où la Belle innocente
 Pour quelque Amant serait compatissante :
 Et ce moment du Ciel était prescrit,
 Pour que la Belle eût enfin de l'esprit.

Plus d'un Amant, né sur les bords de Loire,
 Pour avoir vu Corisandre une fois,
 Avait perdu le sens & la mémoire.
 L'un se croit cerf, & broute dans les bois,
 L'autre pensant avoir un cu de verre,
 Dès qu'un passant le heurte en son chemin,
 Va s'écriant qu'on casse son derriere.
 Goyon se croit du sexe féminin,
 Porte une jupe & se meurt de tristesse,
 Qu'à la trouffer nul amant ne s'empresse :
 D'un large bât Valori s'est chargé :

Il se croit âne , & ne se trompe guère ,
Veut qu'on le charge , & ne cesse de braire.
Sablé se croit en marmite changé ,
Marche à trois pieds : une main pose à terre ,
L'autre fait l'anse. Hélas ! chacun de nous
Pourrait fort bien se mettre au rang des fous ,
Sans avoir vu la belle Corifandre.
Quel bon esprit ne se laisse surprendre
A ses desirs ? & qui n'a ses travers ?
Chacun est fou , tant en prose qu'en vers.

Or, Corifandre avait une grand'mere,
Femme de bien , d'une humeur peu sévère,
Dont en secret l'orgueil se complaisait
A voir les fous que sa fille faisait.
Mais de scrupule à la fin obsédée,
Elle eut pitié d'un si triste fléau :
Sa fille donc si fatale au cerveau ,
Par elle fut dans sa chambre enfermée.
Elle aposta , pour garder le château ,
Deux champions , à la mine assurée ,
Qui défendaient l'accès de la maison
A tout venant qui risquait sa raison.

La Belle fotte , ainsi claquemurée ,
Filait , cousait , & chantait , sans penser ,

Sans nul regret, qui vint la traverser,
 Sans goût, fans soins, & fans la moindre envie
 De s'appliquer à guérir la folie
 De ses Amants : ce qui n'aurait tenu
 Qu'à dire oui, si la belle eût voulu.

Le fier Chandos, encor tout en colere
 D'avoir raté sa superbe Adversaire,
 Vers ses Anglais retournait en grondant :
 Semblable au chien, dont la vorace dent
 Saisit envain le lievre qui s'échappe,
 Qui tourne, vire, & crie, & pleure, & jappe,
 Puis vers son Maître approche à petit pas
 Portant la queue & l'oreille fort bas.
 Chandos maudit son animal revêché,
 Qui lui fit faute en ce tendre duel.
 Son Général cependant lui dépêche,
 Pour le presser un jeune Colonel,
 Brave Irlandais, nommé *Paul Tirconel*,
 Portant l'air haut, une large poitrine,
 Jarret tendu, bras nerveux, double échine,
 Au fourcil fier, & qui porte la mine
 D'avoir toujours su parer à l'affront,
 Qui de Chandos faisait rougir le front.

Ces deux Guerriers, avec leur noble escorte,

De Corifandre arrivant à la porte,
Veulent entrer , quand des deux Portiers l'un
Crie : Arrêtez , gardez-vous d'entreprendre
De pénétrer jusques à Corifandre ,
Si vous voulez garder le sens commun.

Le fier Chandos , qui croit qu'on l'injurie ,
Pouffe en avant , & frappant en furie ,
D'un coup d'estoc renverse à douze pas
Un des Huiffiers , qui se démet le brâs ,
Et tout meurtri roule au loin sur le fable.
Paul Tirconel , non moins impitoyable ,
De l'éperon donne à la fois deux coups
Lâche la bride & ferre les genoux
A son courfier , qui , comme la tempête ,
Part de la main & passe sur la tête
De l'autre Huiffier , qui leve un front confus ,
Reste un moment interdit & perclus ,
Et détournant reçoit une ruade ,
Qui le met bas avec son camarade.
Tel en Province un brillant Officier ,
Jenne , galant , aigrefin , petit-maitre ,
Court au spectacle , & roffe le Portier ,
Gagne une loge , & , placé sans payer ,
Siffle par air tout ce qu'il voit paraître.

La fuite Anglaife arrive dans la cour :
 La vieille Dame y descend éplorée.
 A ce grand bruit, Corifandre effarée
 Prend un jupon, fort de la chambre, accourt.
 Chandos leur fait un compliment fort court,
 En digne Anglais, qui de parler n'a cure.
 Mais observant l'innocente figure,
 Ce teint de lys, ces charmes succulents,
 Ces bras d'ivoire & ces tetons naiffants,
 Que de fes mains arrondit la nature,
 Il s'en promet une heureufe aventure ;
 Quand Corifandre, à l'hébéte maintien,
 Jette au hafard un œil qui ne dit rien.
 Pour Tirconel, d'une façon gentille,
 Il falua la Grand'mere & la Fille,
 Et pour fa part fit auffi les yeux doux.
 Qu'arrive-t-il ? les voilà tous deux foux.

Chandos atteint de cette maladie,
 En maquignon, natif de Normandie,
 Pour un cheval prend la jeune beauté,
 Prétend qu'il foit fellé, bridé, monté,
 Et puis claquant fa croupe rebondie,
 D'un demi-tour s'élance fur fon dos.
 La belle crie, & tombe fous Chandos ;

Quand Tirconel, par une autre manie,
Au même instant se croit Cabaretier,
Et prend la belle à genoux accroupie
Pour un tonneau, qu'il convient préparer
Pour le percer & pour le foutirer,
Par l'orifice, au clair jusqu'à la lie.

Tout chevauchant alors Chandos lui crie:
Vous êtes fou ! *God dam* ! l'esprit malin
A détraqué, je crois, votre cervelle
Quoi ! vous prenez pour un tonneau de vin
Mon cheval blanc à crinière Isabelle !....
C'est mon tonneau, j'en porte le bondon....
C'est mon cheval, ... c'est mon tonneau, mon frere...
Egalement tous deux avaient raison.
Ils foutenoient leur folle opinion
Avec l'ardeur, dont un Moine en colere
Plaide en faveur du dévot Scapulaire,
Et d'Olivet pour son cher Cicéron.
Des démentis en réplique & duplique,
Et certains mots, que, grace à ma pudeur,
Mon style honnête épargne à mon Lecteur,
Mots effrayants pour qui d'amour se pique,
Mirent en feu nos illustres Bretons,
Qui se narguaient de leurs estramaçons.

Comme le vent, d'abord faible, murmure,
S'éleve, gronde, & brisant les vaisseaux,
Trop agités pour résister aux eaux,
Répand l'horreur sur toute la nature :
Ainsi l'on vit nos deux Anglais d'abord
Se plaifanter, faire semblant de rire,
Puis se fâcher, puis dans leur noir délire
Aller d'un train à se donner la mort.
Tous deux en garde, en la même posture,
Le bras tendu, le corps en son profil,
La tête haute, & le bras de droit fil,
En quarte; en tierce, ils tâtent leur peau dure.
Mais aussi-tôt fans regle ni mesure,
Plus acharnés, plus fiers, plus en courroux,
Du fer tranchant ils portent de grands coups.
Au mont *Etna*, dans leur forge brûlante,
Du noir cocu les borgnes compagnons
Font retentir l'enclume étincelante
Sous des marteaux moins redoublés, moins prompts,
En préparant au Maître du tonnerre
Le gros canon, dont se moque la terre.
Des deux côtés le sang est répandu,
Du bras, du col, & du crâne fendu,
Sans qu'un seul cri succède à la blessure.

La bonne mere en gémit de douleur,
Voudrait pouvoir leur ôter leur armure,
Dit son *Pater*, demande un Confesseur:
Et cependant sa fille avec langueur
Se rengorgeant, rajuste sa coëffure.
Nos deux Anglais sanglants, lassés, rendus,
Gisaient tous deux sur la terre étendus,
Quand arriva le grand Roi de la France,
Et ces Héros brillants, porteurs de lance,
Et ces beautés, qui formaient une Cour
Digne de Mars & du Dieu de l'Amour.

La belle Sotte au-devant d'eux s'avance,
Fait gauchement une humble réverence,
Nonchalamment leur donne le bon jour,
Et les voit tous avec indifférence.
Qui l'aurait cru que la nature mit
Tant de poison dans des yeux sans esprit!
Des beaux Français les têtes détraquées
Sont par la Belle à peine remarquées.
Les dons du Ciel versés bénévolement
Sont des mortels reçus différemment:
Tout se façonne à notre caractère:
Diversément sur nous la grace opere.
Le même suc, dont la terre nourrit

Des fruits divers les semences écloses,
 Fait des œillets, des chardons, & des roses.
 D'Argens soupire alors que d'Arget rit:
 Et Maupertuis débite des fadaïses,
 Comme Newton ses doctes hypotheses:
 Et certain roi fait servir ses soldats
 A ses amours ainsi qu'à ses combats.
 Tout se varie: une cervelle Anglaise
 Tourne autrement qu'une tête Française:
 Chacun se sent des mœurs de son pays;
 Chez les Anglais, sombres & durs esprits,
 Toute folie est noire, atrabilaire:
 Chez les Français, elle est vive & légère,
 D'abord nos gens, se prenant par la main,
 Dansent en rond, & chantent le refrain.
 Legros Bonneau lourdement se démène,
 Hors de cadence, ainsi que hors d'haleine;
 Breviaire en main, le Pere Bonifoux
 A pas plus lents danse avec tous ces foux,
 Mais se plaissant surtout avec le Page.
 A son fouris, à son dévot langage,
 A ses yeux doux, à son geste, à son ton;
 On croit au Pere un reste de raison.
 Le mal nouveau qui fascine la vue

De la Royale & danfante cohue ,
Leur fait penfer que la cour du château
Eft un jardin avec un baffin d'eau :
Et voulant tous s'y baigner , ils dépouillent
Leurs corfelets ; & nus fur le gazon ,
Nageant à vuide & levant le menton ,
Dans l'onde claire ils penfent qu'ils fe mouillent.
Et remarquez que le Moine , en nageant ,
Allait toujours près du Page engageant.

A cet amas de têtes fans cervelle ,
A ces objets , à tant de nudités ,
On vit d'abord nos pudiques beautés ,
La Dorothée , Agnès & la Pucelle ,
Qui détournaient leur difcrette prunelle ,
Puis regardaient , & puis levaient les yeux
Avec le cœur & les mains vers les Cieux.

Quoi ! s'écria l'inébranlable Jeanne ,
J'aurai pour moi Saint Denis , & mon âne :
J'aurai battu plus d'un Anglais profâne ;
Vengé mon Prince , & fauvé des Couvents ;
J'aurai marché vers les murs d'Orléans ;
Le tout envain ? Le deftin nous condamne
A voir périr nos travaux impuiffans ,
Et nos Héros à perdre le bon fens.

La douce Agnès , la tendre Dorothee ,
 De nos Nagenrs se tenaient à portée ,
 Pleuraient tantôt , & riaient quelquefois
 De voir si fous des Héros & des Rois.

Mais que résoudre ? où fuir ? quel parti prendre ?

On regrettait le château de Cutendre.
 Une servante en secret leur apprit
 L'art de guérir ceux qui perdaient l'esprit.
 La providence a décrété , dit-elle ,
 Que le bon sens ne peut être hébergé
 Chez les cerveaux , dont il a délogé ,
 Que quand enfin la belle Corisandre
 Aux lacs d'amour se laissera surprendre.

Ce bon avis ne fut pas sans profit.

Le Muletier par bonheur l'entendit : [*]
 Car vous faurez que ce Paillard terrible ,
 Pour Jeanne d'Arc étant toujours sensible ,
 Jaloux de l'âne , avait d'un pied discret
 Suivi de loin l'Amazone en secret.

A ce propos , il eut la confiance
 De secourir & son Prince & la France.
 La belle était justement dans un coin

[*] Voyez ci-après : Chant XV. pag. 297.

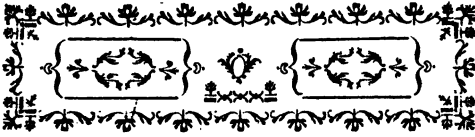
Propre au mystère : il la guette de loim ,
Puis court vers elle , armé , plein de courage.
On le crut fou ; mais c'était le seul sage.
O muletier ! de quels rares trésors
La juste main de la riche nature
T'avait payé la trop commune injure
De la fortune ! En un seul haut-le-corps
Il met à bas la belle Créature :
Il la subjuge , & d'un rein vigoureux
Faisant jouer le belier monstrueux
Il force , il rompt les quatre barricades ;
Puis redoublant ses vives estocades ,
Il loge enfin , dans toute sa longueur ,
En ce fourreau son braquemart vainqueur.
Du brusque assaut la jeune Corisandre
N'avait pas eu le temps de se défendre :
Les poings fermés , tout le corps en arrêt ,
Serrant les dents , retirant le jâret ,
Sans dire mot , sans rien voir , rien entendre ,
Elle attendait , en invoquant les Saints ,
Que l'Ennemi se fût cassé les reins.
Pour elle enfin , le moment vint d'apprendre
Et de savoir. A peine elle sentit
La volupté , dont la triste ignorance

De sa jeune âme abrutissait l'essence,
 De tous côtés le charme se rompit.
 Chaque cervelle aussi-tôt fut remise
 En son état, non sans quelque méprise :
 Car le Roi Charle obtint le gros bon sens
 Du vieux Bonneau, lequel eut en partage
 Celui du Moine; & chacun des galants
 Troqua de même. On eut peu d'avantage
 Dans ces marchés : la raison des humains,
 Ce don de Dieu, n'est que fort peu de chose.
 Il ne l'a pas versée à pleines mains,
 Et tout mortel est content de sa dose.
 Ce changement n'en produisit aucun
 Chez les Amants, chacun pour sa Maitresse
 Gardra son goût, conserva sa tendresse ;
 Car en amour que fait le sens commun ?
 Pour Corifandre, elle obtint la science
 Du bien, du mal, une honnête assurance,
 De l'art, du goût, enfin mille agréments,
 Qu'elle ignorait dans sa triste innocence.
 Un Muletier lui fit tous ces présents.
 Ainsi d'Adam la compagne imbécille,
 Dans son jardin vivant sans volupté,
 Dès que du Diable elle eut un peu tâté,

Devint charmante, éclairée, & subtile,
Telles que font les femmes de nos jours
Sans appeller le Diable à leur secours.

Fin du Quatorzieme Chant.





LA PUCELLE D'ORLÉANS.

CHANT QUINZIÈME.

ARGUMENT.

*Comment Jean Chandos veut abuser de la
dévote Dorothee. Combat de la Trimouille
& de Chandos. Ce fier Chandos est vaincu
par Dunois.*

O volupté, mere de la nature, (a)
Belle Vénus, seule Divinité,
Que dans la Grece invoquait Epicure,
Qui du chaos chassant la nuit obscure,

Donnes la vie & la fécondité,
Le fentiment, & la félicité,
A cette foule innombrable, agiffante
D'êtres mortels à ta voix renaiffante;
Toi, que l'on peint défarmant dans tes bras
Le Dieu du Ciel, & le Dieu de la guerre,
Qui d'un foudre écarte le tonnerre,
Rends l'air ferein, fais naître fous tes pas
Les doux plaifirs qui confolent la terre;
Descends des Cieux, Déesse des beaux jours,
Viens fur ton char entouré des Amours,
Que les Zéphirs ombragent de leurs ailes,
Que font voler tes colombes fidelles
En fe baifant dans le vague des airs.
Viens échauffer & calmer l'univers;
Viens : qu'à ta voix les foupçons, les querelles,
Le triste Ennui plus déteftable qu'elles,
La noire Envie à l'œil louche & pervers,
Soient réplongés dans le fond des enfers,
Et garrottés de chaînes éternelles :
Que tout s'enflamme & s'uniffe à ta voix;
Que l'univers en aimant fe maintienne.
Jetons au feu nos vains fatras de loix,
N'en fuivons qu'une, & que ce foit la tienne.

Tendre Vénus, conduis en sûreté
Le Roi des Francs, qui défend sa patrie.
Loin des périls, conduis à son côté
La belle Agnès à qui son cœur se fie.
Pour ces Amans de bon cœur je te prie.
Pour Jeanne d'Arc je ne t'invoque pas,
Elle n'est pas encor sous ton empire:
C'est à Denis de veiller sur ses pas;
Elle est pucelle, & c'est lui qui l'inspire.
Je recommande à tes douces faveurs
Ce la Trimouille & cette Dorothée.
Verse la paix dans leurs sensibles cœurs;
De son Amant que jamais écartée,
Elle ne soit exposée aux fureurs
Des ennemis qui l'ont persécutée.
Tendre Vénus: c'est par un Muletier
Que tu formas le cœur de *Corisandre*.
Depuis ce jour, douce, avisée, & tendre,
A tes Autels prompte à sacrifier,
Elle fut plaire, & jouir, & se rendre
A tous les nœuds dignes de la lier.
Ainsi l'on voit un Artisan grossier
Tourner, polir d'une main rude & noire
L'or, le rubis, & le jaspe, & l'ivoire

Dont se pavane un brillant Chevalier.
Aux beaux *Français*, dont la troupe aguerrie.
Unit l'audace à la galanterie,
Au possesseur du bon sens de *Bonneau*
La Belle fait les honneurs du château,
Et puis, conclut un accord pacifique
Entre *Charlot* & *Chandos* le cynique.
Elle obtint d'eux avec dextérité,
Que chaque troupe irait de son côté,
Sans nul reproche & sans nulles querelles,
A droite, à gauche, ayant la Loire entr'elles.
Sur les *Anglais* elle étendit ses soins,
Selon leurs goûts, leurs mœurs, & leurs besoins.
Un gros *rosbif* que le beurre assaisonne, (c)
Des *plumpuddings*, des vins de la Garonne
Leur sont offerts; & les mets plus exquis,
Les ragoûts fins dont le jus pique & flatte,
Et les perdrix à jambes d'écarlate,
Sont pour le Roi, les belles, les Marquis.
Le sieur *Chandos* partit donc après boire,
Et côtoya les rives de la Loire,
Jurant tout haut qu'à la première fois
Sur la Pucelle il reprendrait ses droits.
En attendant il reprit son beau Page.

Jeanne revint, ranimant son courage,
Se replacer à côté de Dunois.

Le Roi des Francs avec sa garde bleue,
Agnès en tête, un Confesseur en queue,
A remonté, l'espace d'une lieue,
Les bords fleuris où la Loire s'étend
D'un cours tranquille & d'un flot inconstant.

Sur des bateaux, & des planches usées
Un pont joignait les rives opposées.
Une Chapelle était au bout du pont :
C'était Dimanche. Un Hermite à sandale
Fait resonner sa voix sacerdotale :
Il dit la Messe; un enfant la répond.
Charle & les siens ont eu soin de l'entendre
Dès le matin au Château de Cutendre ;
Mais Dorothée en entendait toujours
Deux pour le moins, depuis qu'à son secours
Le juste Ciel vengeur de l'innocence
Du grand Bâtard employa la vaillance,
Et protégea ses fideles amours.
Elle descend, se retrouffe, entre vite,
Signe sa face en trois jets d'eau bénite,
Plie humblement l'un & l'autre genou,
Joint les deux mains & baisse son beau cou.

Le bon Hermite en se tournant vers elle,
Tout ébloui, ne se connaissant plus,
Au lieu de dire un *fratres Oremus*,
Roulant les yeux, dit: *Fratres, qu'elle est belle!*

Chandos entra dans la même Chapelle,
Par passe-temps beaucoup plus que par zèle.
La tête haute il salue en passant
Cette beauté dévote à la Trimouille,
Et derrière elle en sifflant s'agenouille,
Sans un seul mot de *pater* ou d'*ave*.
D'un cœur contrit au Seigneur élevé,
D'un air charmant, la tendre Dorothee
Se prosternait par la grace excitée;
Front contre terre & derrière levé;
Son court jupon retrouffé par mégarde
A découvert deux jambes dont l'Amour
A dessiné la forme & le contour,
Jambes d'ivoire, & telles que Diane
En laissa voir au Chasseur Actéon.
Chandos alors faisant peu l'Oraison,
Sentit au cœur un désir très profane.
Sans nul respect pour un lieu si divin,
Il va glissant une insolente main
Sous le jupon qui couvre un blanc fatin.

Je ne veux point par un crayon cynique,
 Effarouchant l'esprit sage & pudique
 De mes Lecteurs, étaler à leurs yeux
 Du grand Chandos l'effort audacieux.

Mais la Trimouille ayant vu disparaître
 Le tendre objet dont l'amour le fit Maître,
 Vers la Chapelle il adresse ses pas.

Jusqu'où l'amour ne nous conduit-il pas ?
 La Trimouille entre au moment où le Prêtre
 Se retournait, où l'insolent Chandos
 Était tout près du plus charmant des dos,
 Où Dorothée effrayée, éperdue,
 Pouffait des cris qui vont fendre la nue.

Je voudrais voir nos bons peintres nouveaux
 Sur cette affaire exerçant leurs pinceaux,
 Peindre à plaisir sur ces quatre visages
 L'étonnement des quatre personnages.

Le Poitevin criait à haute voix :
 Oses-tu bien, Chevalier discourtois,
 Anglais sans frein, profanateur impie,
 Jusqu'en ces lieux porter ton infamie ?
 D'un ton railleur où regne un air hautain,
 Se rajustant, & regagnant la porte
 Le fier Chandos lui dit : Que vous importe ?

De cette Église êtes-vous Sacrifain ?
Je fuis bien plus, dit le Français fidele,
Je fuis l'Amant aimé de cette belle ;
Ma coutume est de venger hautement
Son tendre honneur attaqué trop souvent.
Vous pourriez bien risquer ici le vôtre,
Lui dit l'Anglais : nous favons l'un & l'autre
Notre portée, & Jean Chandos peut bien
Lorgner un dos, mais non montrer le sien.

Le beau Français, & le Breton qui raille,
Font préparer leurs chevaux de bataille.
Chacun reçoit des mains d'un Écuyer
Sa longue lance, & son rond bouclier,
Se met en selle, & d'une course fiere,
Passe, repasse, & fournit sa carriere.
De Dorothée & les cris & les pleurs
N'arrêtaient point l'un & l'autre adverfaire.
Son tendre Amant lui criait : Beauté chere,
Je cours pour vous, je vous venge, ou je meurs.
Il se trompait : sa valeur & sa lance
Brillaient en vain pour l'amour & la France.

Après avoir en deux endroits percé
De Jean Chandos le haubert fracassé,
Prêt à saisir une victoire sûre,

Son cheval tombe, & sur lui renversé
D'un coup de pied sur son casque faussé
Lui fait au front une large blessure.
Le sang vermeil coule sur la verdure.
L'Hermite accourt; il croit qu'il va passer;
Crie *in manus*, & le veut confesser.
Ah, Dorothee! ah, douleur inouie!
Auprès de lui sans mouvement, sans vie,
Ton désespoir ne pouvait s'exhaler.
Mais que dis-tu lorsque tu pus parler?
Mon cher Amant! c'est donc moi qui te tue!
De tous tes pas la compagne assidue
Ne devait pas un moment s'écarter;
Mon malheur vient d'avoir pu te quitter.
Cette Chapelle est ce qui m'a perdue;
Et j'ai trahi la Trimouille & l'Amour,
Pour assister à deux Messes par jour!
Ainsi parlait sa tendre Amante en larmes.
Chandos riait du succès de ses armes.
» Mon beau Français, la fleur des Chevaliers,
» Et vous aussi, dévoté Dorothee,
» Couple amoureux, soyez mes prisonniers;
» De nos combats c'est la loi respectée:
» J'eus un moment Agnès en mon pouvoir;

„ Puis j'abattis sous moi votre Pucelle ;
„ Je l'avouerais, je fis mal mon devoir :
„ J'en ai rougi ; mais avec vous la belle
„ Je reprendrai tout ce que je perdis ;
„ Et la Trimouille en dira son avis.

Le Poitevin, Dorothée & l'Hermitte
Tremblaient tous trois à ce propos affreux ;
Ainsi qu'on voit au fond des antres creux
Une bergere, éplorée, interdite,
Et son troupeau que la crainte a glacé,
Et son beau chien par un loup terrassé.

Le juste Ciel tardif en sa vengeance,
Ne souffrit pas cet excès d'insolence.
De Jean Chandos les péchés redoublés,
Filles, garçons, tant de fois violés,
Impiété, blasphème, impénitence,
Tout en son temps fut mis dans la balance,
Et fut pesé par l'Ange de la mort.

Le grand Dunois avait de l'autre bord
Vu le combat & la déconvenue
De la Trimouille ; une femme éperdue,
Qui le tenait languissant dans ses bras,
L'Hermitte auprès qui marmotte tout bas,
Et Jean Chandos qui près d'eux caracole,

A ces objets il pique, il court, il vole.

C'était alors l'usage en Albion,

Qu'on appellât les choses par leur nom.

Déjà du pont franchissant la barrière,

Vers le Vainqueur il s'était avancé.

(d) *Fils de Putain*, nettement prononcé,

Frappe au tympan de son oreille altière.

Où, je le suis, dit-il, d'une voix fière,

Tel fut Alcide, & le divin Bacchus, (e)

L'heureux Persée, & le grand Romulus,

Qui des brigands ont délivré la terre.

C'est en leur nom que j'en vais faire autant.

Va, souviens-toi que d'un Bâtard Normand (f)

Le bras vainqueur a soumis l'Angleterre.

O vous Bâtards du Maître du tonnerre,

Guidez ma lance & conduisez mes coups!

L'honneur le veut, vengez-moi, vengez-vous.

Cette prière était peu convenable;

Mais le Héros savait très bien la Fable;

Pour lui la Bible eut des charmes moins doux.

Il dit & part. Les molettes dorées

Des éperons armés de courtes dents,

De son courfier piquent les nobles flancs.

Le premier coup de sa lance acérée

Fend de Chandos l'armure diasprée,
Et fait tomber une part du collet
Dont l'acier joint le casque au corselet.

Le brave Anglais porte un coup effroyable;
Du bouclier la voûte impénétrable
Reçoit le fer qui s'écarte en glissant.
Les deux Guerriers se joignent en passant;
Leur force augmente ainsi que leur colere:
Chacun saisit son robuste Adversaire.
Les deux Courriers sous eux se dérochant,
Débarrassés de leurs fardeaux brillants,
S'en vont en paix errer dans les campagnes.
Tels que l'on voit dans d'affreux tremblements
Deux gros rochers détachés des montagnes,
Avec grand bruit l'un sur l'autre roulants:
Ainsi tombaient ces deux fiers combattants,
Frappant la terre, & tous deux se ferrants.
Du choc bruyant les échos retentissent,
L'air s'en émeut, les Nymphes en gémissent.
Ainsi quand Mars suivi par la terreur,
Couvert de sang, armé par sa fureur,
Du haut des Cieux descendait pour défendre
Les habitants des rives du Scamandre,
Et quand Pallas animait contre lui

Cent Rois ligués dont elle était l'appui ;
 La terre entiere en était ébranlée,
 De l'Achéron la rive était troublée,
 Et pâlisant sur ses horribles bords,
 Pluton tremblait pour l'empire des morts.

Les deux Héros fierement se relèvent,
 Les yeux en feu se regardent, s'observent,
 Tirent leur sabre, & sous cent coups divers
 Rompent l'acier dont tous deux sont couverts.

Déjà le sang coulant de leurs blessures
 D'un rouge noir avait teint leurs armures.

Les spectateurs en foule se pressants
 Faisaient un cercle autour des combattants,
 Le cou tendu, l'œil fixé, sans haleine,
 N'osant parler & remuant à peine.

On en vaut mieux quand on est regardé ;

L'œil du public est aiguillon de gloire.

Les Champions n'avaient que préludé

A ce combat d'éternelle mémoire.

Achille, Hector, & tous les demi-Dieux,

Les Grenadiers bien plus terribles qu'eux,

Et les lions beaucoup plus redoutables,

Sont moins cruels, moins fiers, moins implacables,

Moins acharnés. Enfin l'heureux Bâtard

Se ranimant, joignant la force à l'art,
Saisit le bras de l'Anglais qui s'égare,
Fait d'un revers voler son fer barbare,
Puis d'une jambe avancée à propos
Sur l'herbe rouge étend le grand Chandos;
Mais en tombant son ennemi l'entraîne.
Couverts de poudre ils roulent dans l'Arene,
L'Anglais dessous & le Français dessus.

Le doux Vainqueur dont les nobles vertus
Guident son cœur quand son sort est prospère,
De son genou pressant son Adversaire,
Rends-toi, dit-il: Oui, dit Chandos, attends,
Tiens, c'est ainsi, Dunois, que je me rends.

Tirant alors pour ressource dernière
Un stylet court, il étend en arrière
Son bras nerveux, le ramène en jurant,
Et frappe au cou son Vainqueur bienfaisant:
Mais une maille en cet endroit entière
Fit éteindre la pointe meurtrière.

Dunois alors cria: Tu veux mourir,
J'en suis fâché. Mais sans plus discourir,
Il vous lui plonge avec peu de scrupule
Son fer sanglant devers la clavicule.
Chandos mourant, se débattant en vain,

Difait encor tout bas, *fls de Putain!*
 Son cœur altier, inhumain, fanguinaire
 Jusques au bout garda son caractère.
 Ses yeux, son front plein d'une sombre horreur,
 Son geste encor menaçaient son vainqueur.
 Son ame impie, inflexible, implacable
 Dans les enfers alla braver le Diable.
 Ainsi finit comme il avait vécu
 Ce dur Anglais par un Français vaincu.

Le beau Dunois ne prit point sa dépouille :
 Il dédaignait ces usages honteux ,
 Trop établis chez les Grecs trop fameux.
 Tout occupé de son cher la Trimouille ,
 Il le ramene, & deux fois son secours
 De Dorothée ainsi sauva les jours.
 Dans le chemin elle soutient encore
 Son tendre Amant qui de ses mains pressé ,
 Semble revivre & n'être plus blessé
 Que de l'éclat de ces yeux qu'il adore ;
 Il les regarde & reprend sa vigueur.
 Sa belle Amante au sein de la douleur ,
 Sentit alors le doux plaisir renaître :
 Les agréments d'un sourire enchanteur
 Parmi ses pleurs commençaient à paraître ;

Ainsi qu'on voit un nuage éclairé
Des doux rayons d'un soleil tempéré.

Le Roi Gaulois, sa Maitresse charmante,
L'illustre Jeanne embrassent tour-à-tour
L'heureux Dunois, dont la main triomphante
Avait vengé son pays & l'Amour.
On admirait sur-tout sa modestie,
Dans son maintien, dans chaque repartie.
Il est aisé, mais il est beau pourtant
D'être modeste alors que l'on est grand.

Jeanne étouffait un peu de jalousie,
Son cœur tout bas se plaignait du destin.
Il lui fâchait que sa pucelle main
Du Mécréant n'eût pas tranché la vie:
Se souvenant toujours du double affront,
Qui vers Cutendre a fait rougir son front,
Quand par Chandos au combat provoquée,
Elle se vit abattue & manquée.

Fin du Quinzieme Chant.

N O T E S .

(a) CET exorde semble imité du premier chant de l'admirable poëme de Lucrece :

*Aeneadam genitrix hominum divumque voluptas,
Alma Venus caeli subter labentia signa, &c. &c.*

(b) Comus, Dieu des festins.

(c) *Roſt-beef*, prononcez *Roſtbif*; c'est le mets favori des Anglais; c'est ce que nous appellons un *Aloyau*. Les *puddings* font des pâtisseries; il y a des *plum-puddings*, des *brea-puddings*, & plusieurs autres sortes de puddings. *Notandi sunt tibi mores.*

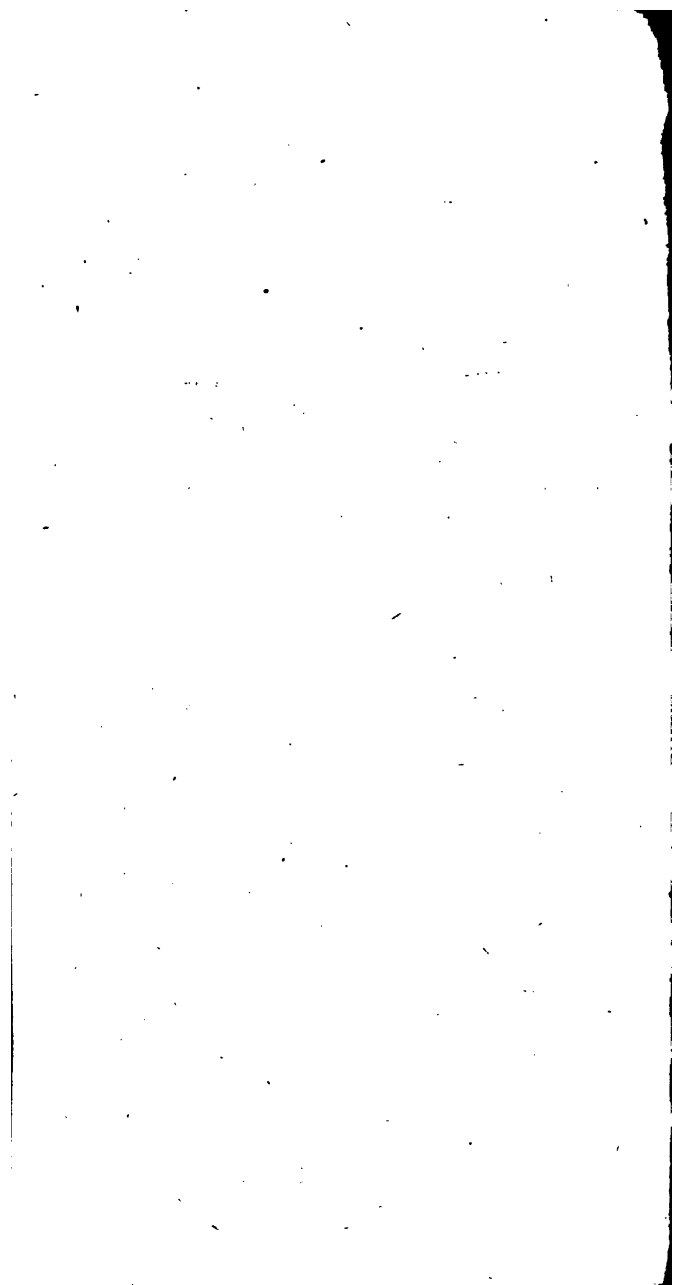
(d) Il l'était en effet.

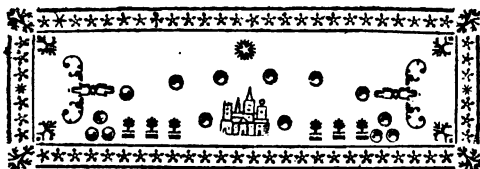
(e) Alcide, Bacchus, Persée fils de Jupiter, Romulus de Mars, &c.

(f) Guillaume le conquérant, bâtard d'un Duc de Normandie, fils de putain, comme le remarque judicieusement l'Auteur d'après Mylord Ch... d.

(g) Cet endroit est encore imité d'Homère; mais ceux qui font semblant de l'avoir lu dans le Grec, diront que le Français ne peut jamais en approcher,







LA PUCELLE D'ORLÉANS.

CHANT SEIZIÈME.

ARGUMENT.

*Grand repas à l'Hôtel-de-Ville d'Orléans,
suivi d'un assaut général. Charles attaque
les Anglais. Ce qui arrive à la belle
Agnès & à ses Compagnons de voyage.*

CENSEURS malins, je vous méprise tous,
Car je connais mes défauts mieux que vous.
J'aurais voulu dans cette belle Histoire
Ecrire en or au temple de mémoire,

Ne présenter que des faits éclatans ;
 Et couronner mon Roi dans Orléans
 Par la Pucelle, & l'Amour, & la gloire.
 Il est bien dur d'avoir perdu mon temps
 A vous parler de Cutendre, & d'un Page,
 De Grisbourdon, de sa lubrique rage,
 D'un Muletier, & de tant d'accidents
 Qui font grand tort au fil de mon ouvrage.

Mais vous savez que ces événements
 Furent écrits par Tritême le sage ; (a)
 Je le copie & n'ai rien inventé ;
 Dans ces détails si mon Lecteur s'enfoncé ;
 Si quelquefois sa dure gravité
 Juge mon sage avec sévérité,
 A certains traits si le sourcil lui fronce,
 Il peut, s'il veut, passer sa pierre-ponce (b)
 Sur la moitié de ce livre enchanté ;
 Mais qu'il respecte au moins la vérité.

O vérité ! vierge pure & sacrée,
 Quand feras-tu dignement révérée ?
 Divinité qui seule nous instruis,
 Pourquoi mets-tu ton palais dans un puits ?
 Du fond du puits quand feras-tu tirée ?
 Quand verrons-nous nos doctes Ecrivains

Exempts de fiel, libres de flatterie,
 Fidelement nous apprendre la vie,
 Les grands exploits de nos beaux Paladins ?
 Oh, qu'Aristote étala de prudence,
 Quand il cita l'Archevêque Turpin! (c)
 Ce témoignage à son livre divin
 De tout Lecteur attire la croyance !

Tout inquiet encor de son destin
 Vers Orléans Charle était en chemin,
 Environné de sa tronpe dorée;
 Et demandant à Dunois des conseils,
 Ainsi que font tous les Rois ses pareils,
 Dans le malheur dociles & traitables,
 Dans la fortune un peu moins praticables.
 Charle croyait qu'Agnès & Bonifoux
 Suivaient de loin. Plein d'un espoir si doux
 L'Amant royal souvent tourne la tête
 Pour voir Agnès, & regarde, & s'arrête;
 Et quand Dunois préparant ses succès
 Nomme *Orléans*, le Roi lui nomme *Agnès*.

L'heureux Bâtard dont l'active prudence
 Ne s'occupait que du bien de la France,
 Le jour baissant découvre un petit Fort
 Que négligeait le bon Duc de Bedford.

Ce Fort touchait à la ville investie :
Dunois le prend, le Roi s'y fortifie.
Des Assiégeants c'était les magasins.
Le Dieu sanglant qui donne la victoire,
Le Dieu joufflu qui préside aux festins,
D'emplir ces lieux se disputaient la gloire,
L'un de canon, & l'autre de bons vins :
Tout l'appareil de la guerre effroyable,
Tous les apprêts des plaisirs de la table
Se rencontraient dans ce petit château ;
Quels vrais succès pour Dunois & Bonneau !

Tout Orléans à ces grandes nouvelles
Rendit à DIEU des graces solennelles.
Un *Te Deum* en (d) faux-bourdon chanté
Devant les chefs de la noble Cité,
Un long dîner où le Juge & le Maire,
Chanoine, Evêque & Guerrier invité
Le verre en main tomberent tous par terre ;
Un feu sur l'eau dont les brillants éclairs
Dans la nuit sombre illuminent les airs,
Les cris du peuple & le canon qui gronde
Avec fracas, annoncerent au monde
Que le Roi Charle à ses sujets rendu
Va retrouver tout ce qu'il a perdu,

Ces chants de gloire & ces bruits d'allégresse
Furent suivis par des cris de détresse.

On n'entend plus que le nom de Bedford,
Alerte, aux murs, à la brèche, à la mort.

L'Anglais usait de ces momens propices
Où nos Bourgeois, en vidant les flacons,
Louaient leur Prince, & danfaient aux chansons.

Sous une porte on plaça deux faucifles,
Non, de boudin, non, telles que Bonneau

En inventa pour un ragoût nouveau :

Mais fauciflons dont la poudre fatale

Se dilatant, s'enflant avec éclair

Renverse tout, confond la terre & l'air,

Machinè affreuse, homicide, infernale

Qui contenait dans son ventre de fer

Ce feu pétri des mains de Lucifer.

Par une meche artistement posée

En un moment la matiere embrasée,

S'étend, s'élève, & porte à mille pas

Bois, gonds, battants & ferrure en éclats.

Le fier Talbot entre & se précipite.

Fureur, succès, gloire, amour, tout l'excite.

On voit de loin briller sur son armet

En or frisé le chiffre de Louvet :

Car la Louvet était toujours la Dame
De ses penfers, & piquait sa grande ame.
Il prétendait caresser ses beautés
Sur les débris des murs enflangantés.

Ce beau Breton, cet enfant de la guerre
Conduit sous lui les braves d'Angleterre.
Allons, dit-il, généreux conquérants
Portons partout & le fer & les flammes,
Buvons le vin des poltrons d'Orléans,
Prenons leur or, baisons toutes leurs femmés.
Jamais César, dont les traits éloquents,
Portaient l'audace & l'honneur dans les ames,
Ne parla mieux à ses fiers Combattants.

Sur ce terrain que la porte enflammée
Couvre en sautant d'une épaisse fumée,
Est un rempart que la Hire & Poton
Ont élevé de pierre & de gazon.

Un parapet garni d'artillerie,
Peut repousser la première furie,
Les premiers coups du terrible Bedford.

Poton, la Hire y paraissent d'abord.
Un peuple entier derrière eux s'évertue,
Le canon gronde, & l'horrible mot *tue*
Est répété quand les bouches d'Enfer

Sont en silence & ne troublent plus l'air.
Vers le rempart les échelles dressées
Portent déjà cent cohortes pressées ;
Et le Soldat le pied sur l'échelon,
Le fer en main pousse son Compagnon.

Dans ce péril, ni Poton, ni la Hire
N'ont oublié leur esprit qu'on admire.
Avec prudence ils avaient tout prévu,
Avec adresse à tout ils ont pourvu.
L'huile bouillante & la poix embrasée,
D'épieux pointus une forêt croisée,
De larges faux, que leur tranchant effort
Fait ressembler à la faux de la mort ;
Et des mousquets qui lancent les tempêtes
De plomb volant sur les Bretonnes têtes,
Tout ce que l'art & la nécessité,
Et le malheur & l'intrépidité,
Et la peur même ont pu mettre en usage,
Est employé dans ce jour de carnage.
Que de Bretons bouillis, coupés, percés,
Mourants en foule & par rang entassés !
Ainsi qu'on voit sous cent mains diligentes
Cheoir les épis des moissons jaunissantes.

Mais cet assaut fierement se maintient,

Plus il en tombe, & plus il en revient.
De l'hydre affreux les têtes menaçantes
Tombant à terre, & toujours renaissantes
N'effrayaient point le fils de Jupiter ;
Ainsi l'Anglais dans les feux, sous le fer,
Après sa chute encor plus formidable,
Brave en montant le nombre qui l'accable.

Tu t'avançais sur ces remparts sanglants
Fier Richemont, digne espoir d'Orléans.
Cinq cent Bourgeois, gens de cœur & d'élite
En chancelant marchent sous sa conduite,
Enlumines du gros vin qu'ils ont bu ;
Sa feve encor animait leur vertu :
Et Richemont criait d'une voix forte,
Pauvres Bourgeois, vous n'avez plus de porte ;
Mais vous m'avez, il suffit, combattons.
Il dit, & vole au milieu des Bretons.
Déjà Talbot s'était fait un passage
Au haut du mur, & déjà dans sa rage
D'un bras terrible il porte le trépas.
Il fait de l'autre avancer ses soldats ;
Criant Louvet, d'une voix stentorée ; (e)
Louvet l'entend, & s'en tient honorée.
Tous les Anglais criaient aussi Louvet,

Mais fans favoir ce que Talbot voulait.

☉ fots humains! on fait trop vous apprendre
A répéter ce qu'on ne peut comprendre.

Charle en son Fort tristement retiré,
D'autres Anglais par malheur entouré,
Ne peut marcher vers la ville attaquée,
D'accablement son ame est suffoquée.

Quoi, difait-il, ne pouvoir secourir
Mes chers fujets que mon œil voit périr?

Ils ont chanté le retour de leur Maître.

J'allais entrer, & combattre, & peut-être
Les délivrer des Anglais inhumains.

Le fort cruel enchaîne ici mes mains.

Non, lui dit Jeanne, il est temps de paraître.

Venez, mettez en signalant vos coups

Ces durs Bretons entre Orléans & vous.

Marchez mon Prince, & vous sauvez la ville;

Nous sommes peu; mais vous en valez mille.

Charle lui dit: quoi! vous savez flatter!

Je vaux bien peu, mais je vais mériter,

Et votre estime, & celle de la France,

Et des Anglais. Il dit, pique, & s'avance.

Devant ses pas l'Oriflamme est porté,

Jeanne & Dunois volent à son côté.

Il est fuivi de ses gens d'ordonnance ;
Et l'on entend à travers mille cris,
Vive le Roi, Mont-Joye & Saint Denis.

Charles, Dunois, & la Baroïse altière
Sur les Bretons s'élançant par derrière :
Tels que des monts qui tiennent dans leur sein
Les réservoirs du Danube & du Rhin,
L'aigle superbe aux ailes étendues,
Aux yeux perçants, aux huit griffes pointues,
Planant dans l'air, tombe sur des faucons
Qui s'acharnaient sur le cou des hérons.

Ce fut alors que l'audace Anglicane,
Semblable au fer sur l'enclume battu,
Qui de sa trempe augmente la vertu,
Repoussa bien la Valeur Gallicane.
Les voyez-vous ces enfants d'Albion
Et ces Soldats des fils de Clodion ;
Fiers, enflammés, de sang infatigables,
Ils ont volé comme un vent dans les airs.
Dès qu'ils sont joints, ils sont inébranlables
Comme un rocher sous l'écume des mers.
Pied contre pied, aigrette contre aigrette,
Main contre main, œil contre œil, corps à corps
En jurant Dieu l'un sur l'autre on se jette,

Et l'un sur l'autre on voit tomber les morts.

Oh, que ne puis-je en grands vers magnifiques
Écrire au long tant de faits héroïques!

Homère feul a le droit de conter

Tous les exploits, toutes les aventures,

De les étendre, & de les répéter,

De supputer les coups & les blessures,

Et d'ajouter aux grands combats d'*Hector*

De grands combats, & des combats encor.

C'est-là, fans doute, un sûr moyen de plaire.

Mais je ne puis me résoudre à vous taire

D'autres dangers, dont un destin cruel

Circonvenait la belle *Agnès Sorel*,

Quant son Amant s'avançait vers la gloire.

Dans le chemin, sur les rives de *Loire*,

Elle entretient le Pere *Bonifoux*,

Qui toujours sage, insinuant & doux,

Du Tentateur lui contait quelque histoire

Divertissante, & sans réflexions:

Sous l'agrément déguisant ses leçons.

A quelques pas, la *Trimouille* & sa Dame

S'entretenaient de leur fidelle flamme,

Et du dessein de vivre ensemble un jour,

Dans leur château, tout entiers à l'amour.

Dans leur chemin la main de la nature
Tend sous leurs pieds un tapis de verdure,
Velours uni, semblable au pré fameux
Où s'exerçait la rapide *Atalante*.

Sur le duvet de cette herbe naissante
Agnès approche, & chemine avec eux.

Le Confesseur suivit la belle Errante.

Tous quatre allaient, tenant de beaux discours
De piété, de combats, & d'amour.

Sur les *Anglais*, sur le Diable on raisonne.

En raisonnant on ne vit plus personne.

Chacun fondait doucement, doucement,

Homme & cheval, sous le terrain mouvant.

D'abord les pieds, puis le corps, puis la tête,

Tout disparut, ainsi qu'à cette fête

Qu'en un palais d'un auteur Cardinal

Trois fois au moins par semaine on apprête,

A l'Opéra, souvent joué si mal,

Plus d'un Héros à nos regards s'échappe,

Et dans l'Enfer descend par une trappe.

Monrose vit du rivage prochain

La belle *Agnès*, & fut tenté soudain

De venir rendre à l'objet qu'il observe

Tout le respect que son ame conserve.

Il passe un pont; mais il devient perclus,
 Quand la voyant son œil ne la vit plus.
 Froid comme marbre, & blême comme gypse,
 Il veut marcher; mais lui-même il s'éclipse.
Paul Tirconel, qui de loin l'aperçut,
 A son secours à grand galop courut.
 En arrivant sur la place funeste,
Paul Tirconel y fond avec le reste.
 Ils tombent tous dans un grand fouterrain
 Qui conduisait aux portes d'un jardin,
 Tel que n'en eut *Louis le quatorzieme*,
 Ayeul d'un Roi qu'on méprise & qu'on aime:
 Et le jardin conduisait au château
 Digne en tout sens de ce jardin si beau.
 C'était, ... mon cœur à ce seul mot soupire;
 De *Conculix* le formidable empire.
 O *Dorothée*, *Agnès*, & *Bonifoux*!
 Qu'allez-vous faire? & que deviendrez-vous?

Fin du Seizieme Chant.



N O T E S.

(a) **N**ous avons déjà remarqué que l'Abbé Tritême n'a jamais rien dit de la Pucelle & de la belle Agnès ; c'est par pure modestie que l'Auteur de ce Poëme attribue tout à un autre.

(b) Dit-on pierre-ponce ou de ponce ? C'est une grande question.

(c) L'Archevêque Turpin , à qui l'on attribue la vie de Charlemagne & de Roland , était Archevêque de Rheims sur la fin du huitieme siecle : ce livre est d'un Moine nommé Turpin , qui vivait dans le onzieme ; & c'est de ce Roman que l'Arioste a tiré quelques-uns de ses contes. Le sage Auteur feint ici qu'il a puisé son Poëme dans l'Abbé Tritême.

(d) Le faux-bourdon est un plein-chant mesuré. Le serpent de la Paroisse donne le ton , & toutes les parties s'accordent comme elles peuvent. C'est une musique excellente pour les gens qui n'ont point d'oreille.

(e) Stentor était le crieur d'Homère. Il est immortalisé pour ce beau talent , & le mérite bien.





LA PUCELLE D'ORLÉANS.

CHANT DIX-SEPTIÈME.

ARGUMENT.

Comment S. Pierre appaisa S. George & S. Denis, & comment il promet un beau prix à celui des deux qui lui apporterait la meilleure Ode. Mort de la belle Rosamore.

PALAIS des Cieux, ouvrez-vous à ma voix,
Etres brillants, aux fix ailes légères,
Dieux emplumés, dont les mains tutélaires,
Font les destins des peuples & des Rois!

Vous qui cachez en étendant vos ailes,
Des derniers Cieux les splendeurs éternelles,
Daignez un peu vous ranger de côté:
Laissez-moi voir en cette horrible affaire,
Ce qui se passe au fond du sanctuaire;
Et pardonnez ma curiosité.

Cette prière est de l'Abbé Tritême, (a)
Non pas de moi; car mon œil effronté
Ne peut percer jusqu'à la Cour suprême;
Je n'aurais pas tant de témérité.

Le dur Saint George, & Denis notre Apôtre
Étaient au Ciel enfermés l'un & l'autre;
Ils voyaient tout; mais ils ne pouvaient pas
Prêter leurs mains aux terrestres combats;
Ils cabalaient: c'est tout ce qu'on peut faire,
Et ce qu'on fait quand on est à la Cour.
George & Denis s'adressent tour-à-tour
Dans l'Empirée au bon Monsieur Saint Pierre.

Ce grand Portier, dont le Pape est Vicaire,
Dans ses filets enveloppant le fort,
Sous ses deux clefs tient la vie & la mort.
Pierre leur dit: Vous avez pu connaître,
Mes chers amis, quel affront je reçus
Quand je remis une oreille à Malchus.

Je me souviens de l'ordre de mon Maître ,
 Il fit rentrer mon fer dans son fourreau , (e)
 Il m'a privé du droit brillant des armes ;
 Mais , j'imagine un moyen tout nouveau
 Pour décider de vos grandes alarmes.

Vous , Saint Denis , prenez dans ce canton
 Les plus grands Saints qu'ait vu naître la France ;
 Vous , Monsieur George , allez en diligence
 Prendre les Saints de l'Isle d'Albion.

Que chaque troupe en ce moment compose
 Une Hymne en vers , non pas une Ode en prose. (c)

Houdart a tort ; il faut dans ces hauts lieux
 Parler toujours le langage des Dieux ;

Qu'on fasse , dis - je , une Ode pindarique
 Où le Poëte exalte mes vertus ,

Ma primauté , mes droits , mes attributs ,
 Et que le tout soit mis vite en musique ;

Chez les mortels il faut toujours du temps
 Pour rimailier des vers assez méchants :

On va plus vite au séjour de la gloire.

Allez , vous dis-je , exercez vos talents ;

La meilleure Ode obtiendra la victoire :

Et vous ferez le fort des Combattants.

Ainsi parla du plus haut de son Trône

Aux deux Rivaux l'infaillible Barjône,
 Cela fut dit en deux mots, tout au plus;
 Le laconisme est langue des élus.
 En un clin d'œil, les deux Rivaux célestes
 Vont assembler les Saints de leurs pays,
 Qui sur la terre ont été beaux esprits.
 Le bon Patron qu'on révere à Paris,
 Fit aussi-tôt seoir à sa table ronde
 Saint Fortunat (d) peu connu dans le monde,
 Et qui passait pour l'Auteur du *Pangé*;
 Et Saint Prosper (e) d'épithetes chargé,
 Quoi qu'un peu dur, & qu'un peu Janséniste.
 Il mit aussi Grégoire dans sa liste,
 Le grand Grégoire (f) Evêque Tourangean,
 Cher au pays qui vit naître Bonneau.
 Et Saint Bernard (g) fameux par l'antithese,
 Qui dans son temps n'avait pas son pareil;
 Et d'autres Saints pour servir de conseil.
 Sans prendre avis, il est rare qu'on plaïse.
 George en voyant tous ces soins de Denis
 Le regardait d'un dédaigneux fouris;
 Il avisa dans le sacré pourpris
 Un Saint Austin, prêcheur de l'Angleterre, (h)
 Puis en ces mots il lui dit son avis.

Bon homme Austin, je suis né pour la guerre ;
 Non pour les vers, dont je fais peu de cas ;
 Je fais brandir mon large cimenterre
 Pour fendre un buste , & casser tête & bras ;
 Tu fais rimer ; travaille, versifié,
 Soutiens en vers l'honneur de la patrie ;
 Un seul Anglais dans les champs de la mort
 De trois Français triomphe sans effort ;
 Nous avons vu devers la Normandie,
 Dans le haut Maine, en Guienne, en Picardie
 Ces beaux Messieurs aisément mis à bas.
 Si pour frapper nous avons meilleurs bras,
 Crois, en fait d'Hymne, & d'Ode, & d'œuvre telle,
 Quand il s'agit de penser, de rimer,
 Que nous avons non moins bonne cervelle.
 Travaille, Austin, cours en vers t'escrimer :
 Je veux que Londre ait à jamais l'Empire
 Dans les deux arts, de bien faire & bien dire ;
 Denis amente un tas de Rimailleurs,
 Qui tous ensemble ont très peu de génie ;
 Travaille seul : tu fais tes vieux Auteurs ;
 Courage, allons, prends ta harpe bénie,
 Et moque toi de son Académie.
 Le bon Austin de cet emploi chargé

Le remercie en Auteur protégé.

Denis & lui dans un réduit commode

Vont se tapir ; & chacun fit son Ode.

Quand tout fut fait, les brûlants Séraphins ,

Les gros joufflus, têtes de Chérubins ,

Près de Barjône en deux rangs se percherent ;

Au-dessous d'eux les Anges se nichèrent ;

Et tous les Saints soigneux de s'arranger ,

Sur des gradins s'affirent pour juger.

Austin commence : il chantait les prodiges

Qui de l'Egypte endurcirent les cœurs ;

Ce grand Moyse, & ses imitateurs

Qui l'égalèrent dans ses divins prestiges ;

Les flots du Nil jadis si bienfaisants ,

D'un sang affreux dans leur course écumants ;

Du noir limon les venimeux reptiles

Changés en verge, & la verge en serpents ,

Le jour en nuit ; les déserts & les villes ,

De mouchérons, de vermine couverts ,

La rogne aux os, la foudre dans les airs ;

Les premiers nés d'une race rebelle ,

Tous égorgés par l'Ange du Seigneur ,

L'Egypte en deuil, & le peuple fidelle

De ses Patrons emportant la vaisselle, (i)

Et par le vol méritant son bonheur :
 Ce peuple errant pendant quarante années ;
 Vingt mille Juifs égorgés pour un veau, (k)
 Vingt mille encore envoyés au tombeau
 Pour avoir eu des amours fortunées. (l)
 Et puis Aod, ce Ravailac Hébreu, (m)
 Affassinant son Maître au nom de Dieu ;
 Et Samuel qui d'une main divine
 Prend sur l'Antel un couteau de cuisine,
 Et bravement met Agag en hachis, (n)
 Car cet Agag était incirconcé.
 Puis la beauté qui sauvant Béthulie, (o)
 Si purement de son corps fit folie.
 Le bon Baza qui massacra Nadad ; (p)
 Et puis Aehab mourant comme un impie, (q)
 Pour n'avoir pas égorgé Benhadad.
 Le Roi Joas meurtri par Josabad, (r)
 Fils d'Atrobad. Et la Reine Athalie
Si méchamment mise à mort par Joad. (s)
 Longuette fut la triste litanie ;
 Ces beaux récits étaient entrelassés
 De ces grands traits si chers aux temps passés.
 On y voyait le Soleil se dissoudre,
 La mer fuyant, la Lune mise en poudre,

Le Monde en feu , qui toujours tressaillait ,
Dieu qui cent fois en fureur s'éveillait ;
Des flots de sang , des tombeaux , des ruines.
Et cependant près des eaux argentines
Le lait coulait sous de verts oliviers ,
Les monts fautaient tout comme des beliers ,
Et les beliers tout comme des collines.
Le bon Austin célébrait le Seigneur
Qui menaçait le Chaldéen vainqueur ,
Et qui laissait son peuple en esclavage ;
Mais des lions brisant toujours les dents ,
Sous ses deux pieds écrasant les serpents ,
Parlant au Nil , & suspendant la rage
Des basilics (t) & des léviatans. (u)
Austin finit. --- Sa pindarique ivresse
Fit élever parmi les Bienheureux
Un bruit confus , un murmure douteux ;
Qui n'était pas en faveur de la piece.
Dents se lève : & baissant ses doux yeux ,
Puis les levant avec un air modeste ,
Il salua l'Auditoire céleste ,
Parut surpris de leurs traits radieux ;
Et finement sa pudeur semblait dire ,
Encouragez celui qui vous admire.

Il falua trois fois très humblement
 Les Conseillers, le premier Président;
 Puis il chanta d'une voix douce & tendre
 Cet Hymne adroit que vous allez entendre.

O Pierre ! ô Pierre ! ô vous sur qui Jesus
 Daigna fonder son Eglise immortelle,
 Portier des Cieux, Pasteur de tout fidelle,
 Maître des Rois à tes pieds confondus,
 Docteur divin, Prêtre saint, tendre pere,
 Auguste appui de nos Rois très Chrétiens,
 Etends sur eux ta faveur salutaire :
 Leurs droits sont purs, & ces droits sont les tiens.
 Le Pape à Rome est Maître des Couronnes :
 Aucun n'en doute, & si ton Lieutenant
 A qui lui plait fait ce petit présent,
 C'est en ton nom, car c'est toi qui les donnes.
 Hélas ! hélas ! nos gens de Parlement
 Ont banni Charle : ils ont impudemment
 Mis sur le Trône une race étrangere.
 On ôte au fils l'héritage du pere.
 Divin Portier, oppose tes bienfaits
 A cette audace, à dix ans de misere;
 Rends-nous les clefs de la Cour du Palais.
 C'est sur ce ton que Saint Denis prélude ;

Puis il s'arrête : il lit avec étude
Du coin de l'œil dans les yeux de Céphas,
En affectant un secret embarras.
Céphas content, fit voir sur son visage
De l'amour-propre un secret témoignage :
Et rassurant les esprits interdits
Du chantre habile, il dit dans son langage :
Cela va bien, continuez Denis.

L'humble Denis repart avec prudence :
Mon Adversaire a pu charmer les Cieux ;
Il a chanté le Dieu de la vengeance,
Je vais bénir le Dieu de la clémence :
Haïr est bon, mais aimer vaut bien mieux.

Denis alors, d'une voix assurée
En vers heureux chanta le bon Berger,
Qui va cherchant sa brebis égarée,
Et sur son dos se plaît à la charger ;
Le bon Fermier dont la main libérale,
Daigne payer l'Ouvrier négligent
Qui vient trop tard, afin que diligent
Il vienne ouvrir dès l'aube matinale ;
Le bon Patron, qui n'ayant que cinq pains
Et trois poissons, nourrit cinq mille humains ;
Le bon Prophète, encor plus doux qu'austère,
Qui

Qui donne grace à la Femme adultere,
 A Magdelaine: & permet que ses pieds
 Soient gentiment par la belle essuiés.
 (Par Magdelaine, Agnès est figurée.)
 Denis a pris ce délicat détour;
 Il réussit: la grand'chambre Etherée
 Sentit le trait, & pardonna l'amour.
 Du doux Denis l'Ode fut bien reçue;
 Elle eut le prix, elle eut toutes les voix.
 Du Saint Anglais l'audace fut déçue;
 Austin rougit: il fuit en tapinois:
 Chacun en rit, le Paradis le hue.
 Tel fut hué dans les murs de Paris
 Un pédant sec à face de Therfite,
 Vil délateur, insolent hypocrite
 Qui fut payé de haine & de mépris,
 Quand il osa dans ses phrases vulgaires
 Flétrir les arts & condamner nos freres.

Pierre à Denis donna deux beaux agnus,
 Denis les baïse; & soudain l'on ordonne
 Par un Arrêt signé de douze élus
 Qu'en ce grand jour les Anglais soient vaincus
 Par les Français, & par Charle en personne.
 En ce moment la Baroïse Amazone

Vit dans les airs, dans un nuage épais,
De son grison la figure & les traits.
Comme un Soleil, dont souvent un nuage,
Reçoit l'empreinte, & réfléchit l'image.
Elle cria : ce jour est glorieux ;
Tout est pour nous, mon âne est dans les Cieux,
Bedford surpris de ce prodige horrible
Déjà s'arrête, & n'est plus invincible.
Il lit au Ciel d'un regard consterné
Que de Saint George il est abandonné.
L'Anglais surpris, croyant voir une armée,
Descend soudain de la ville alarmée,
Tous les Bourgeois devenus valeureux,
Les voyant fuir descendent après eux.
Charle plus loin entouré de carnage,
Jusqu'à leur camp se fait un beau passage.
Les Assiégeants à leur tour assiégés,
En tête, en queue, assaillis, égorgés,
Tombent en foule au bord de leurs tranchées,
D'armes, de morts, & de mourants jonchées.
C'est en ces lieux, c'est dans ce champ mortel
Que tu venais exercer ta vaillance
O dur Anglais, ô Christophe Arondel !
Ton maintien sec, ta froide indifférence

Donnaient du prix à ton courage altier.
 Sans dire un mot ce fourcilleux guerrier
 Examinait comme on se bat en France ;
 Et l'on eût dit à son air d'importance ,
 Qu'il était là pour se défennuier.
 Sa Rosamore à ses pas attachée
 Est comme lui de fer enharnachée ,
 Tel qu'un beau Page , ou qu'un jeune Écuyer :
 Son casque est d'or , sa cuirasse est d'acier ;
 D'un perroquet la plume panachée ,
 Au gré des vents ombre son cimier.
 Car dès ce jour où son bras meurtrier
 A dans son lit décollé Martinguerre ,
 Elle se plaît tout-à-fait à la guerre.
 On croirait voir la superbe Pallas
 Quittant l'aiguille & marchant aux combats ,
 Ou Bradamante , ou bien Jeanne elle-même.
 Elle parlait au voyageur qu'elle aime ,
 Et lui montrait les plus grands sentimens ,
 Lorsqu'un Démon trop funeste aux Amans ,
 Pour leur malheur vers Arondel attire
 Le dur Poton , & le jeune la Hire ,
 Et Richemont qui n'a pitié de rien.
 Poton voyant le grave & fier maintien

De notre Anglais, tout indigné s'élançe
Sur le Causeur ; & d'un grand coup de lance
Qui par le flanc fort au milieu du dos ,
D'un fang trop froid lui fait verser des flots ;
Il tombe & meurt : & la lance cassée
Roule avec lui dans son corps enfoncée.

A ce spectacle, à ce moment affreux,
On ne vit point la belle Rosamore
Se renverser sur l'Amant qu'elle adore ,
Ni s'arracher l'or de ses blonds cheveux,
Ni remplir l'air de ses cris douloureux,
Ni s'emporter contre la providence ;
Point de soupirs ; elle cria vengeance ;
Et dans l'instant que Poton se baiffait
En ramassant son fer qui se cassait,
Ce bras tout nud, ce bras dont la puissance
Avait d'un coup séparé dans un lit
Un Chef grifon du con d'un vieux bandit,
Tranche à Poton la main trop redoutable ,
Cette main droite à ses yeux si coupable.
Les nerfs cachés sous la peau des cinq doigts
Les font mouvoir pour la dernière fois ;
Poton depuis ne fut jamais écrire,
Mais dans l'instant le brave & beau la Hire,

CHANT DIX-SEPTIEME. 341

Porte au Guerrier du grand Poton vainqueur,
Un coup mortel qui lui perce le cœur.
Son casque d'or que sa chûte détache,
Découvre un sein de roses & de lys,
Son front charmant n'a plus rien qui le cache;
Ses longs cheveux tombent sur ses habits;
Ses grands yeux bleus dans la mort endormis,
Tout laisse voir une femme adorable,
Et montre un corps formé pour les plaisirs.
Le beau la Hire en pousse des soupirs,
Répand des pleurs; & d'un ton lamentable,
S'écrie : ô Ciel, je suis un meurtrier,
Un Houfard noir plutôt qu'un Chevalier;
Mon cœur, mon bras, mon épée est infâme:
Est-il permis de tuer une Dame!
Mais Richemont toujours mauvais plaisant
Et toujours dur, lui dit: Mon cher la Hire,
Va, tes remords ont sur toi trop d'empire:
C'est une Anglaise, & le mal n'est pas grand.
Elle n'est pas Pucelle comme Jeanne.

Tandis qu'il tient un discours si profane,
D'un coup de flèche il se sentit blessé:
Et devenu plus fier, plus courroucé,
Il rend cent coups à la troupe Bretonne.

Qui comme un flot le presse & l'environne.
 La Hire & lui, Nobles, Bourgeois, Soldats,
 Portent partout les efforts de leurs bras :
 On tue, on tombe, on poursuit, on recule ;
 De corps sanglants un monceau s'accumule ;
 Et des mourants l'Anglais fait un rempart.

Dans cette horrible & sanglante mêlée,
 Le Roi difait à Dunois, Cher Bâtard,
 Dis-moi, de grace, où donc est-elle allée ?
 Qui ? dit Dunois : le bon Roi lui repart :
 Ne fais-tu pas ce qu'elle est devenue ?
 Qui donc ? Hélas ! elle était disparue,
 Hier au soir avant qu'un heureux fort
 Nous eût conduit au château de Bedford :
 Et dans la place on est entré sans elle.
 Nous la trouverons bien, répondit la Pucelle.
 Ciel ! dit le Roi, qu'elle me soit fidelle,
 Gardez-la moi. Pendant ce beau discours
 Il avançait, & combattait toujours.

Bientôt la nuit couvrait notre hémisphère,
 L'enveloppa d'un noir & long manteau,
 Et mit un terme à ce cours tout nouveau
 Des beaux exploits que Charle eût voulu faire.
 Comme il sortait de cette grande affaire,

Il entendit qu'on avait le matin
Vu cheminer vers la forêt voisine
Quelques tendrons du genre féminin ;
Une surtout, à la taille divine,
Aux grands yeux bleus, au minois enfantin,
Au souris tendre, à la peau de satin,
Que fermait un bon Bénédictin.
Des Écuyers brillants, à mines fières,
Couverts d'acier, & d'or & de rubans,
Accompagnaient les belles Cavalieres.
La troupe errante avait porté ses pas
Vers un palais qu'on ne connaissait pas,
Et que jamais avant cette aventure
On n'avait vu dans ces lieux écartés ;
Rien n'égalait sa bizarre structure.

Le Roi surpris de tant de nouveautés,
Dit à Bonneau : Qui m'aime doit me suivre ;
Demain matin, je veux au point du jour
Revoir l'objet de mon fidele amour,
Reprendre Agnès, ou bien cesser de vivre.
Il resta peu dans les bras du sommeil.
Et quand Phosphore (x) au visage vermeil,
Eut précédé les roses de l'aurore,
Quand dans le Ciel on attelait encore

Les beaux Courriers que conduit le Soleil; (y)
Le Roi, Bonneau, Dunois, & la Pucelle,
Allégrement se remirent en felle,
Pour découvrir ce superbe palais.
Charle difait: Voyons d'abord ma Belle,
Nous rejoindrons assez tôt les Anglais.
Le plus pressé, c'est de vivre avec elle.

Fin du Dix-Septieme Chant.



N O T E S.

[a] J'avoue que je ne l'ai point lu dans le Tritême , mais il se peut que je n'aie pas lu tous les ouvrages de ce grand homme.

[b] Remettez votre épée en son lieu , car qui prendra l'épée , périra par l'épée. St. Pierre conseille ici avec une piété adroite aux Anglais , de ne pas faire la guerre.

[c] La Motte-Houdart , Poëte un peu sec , mais qui a fait d'assez bonnes choses , avait malheureusement fait des odes en prose en 1730. Preuve nouvelle que ce poëme divin fut composé vers ce tems-là.

[d] Fortunat , Evêque de Poitiers , Poëte. Il n'est pas l'Auteur du *Pange lingua* qu'on lui attribue.

[e] St. Prosper , Auteur d'un poëme fort sec sur la grace , au cinquieme siecle.

[f] Grégoire de Tours , le premier qui écrivit une Histoire de France , toute pleine de miracles.

[g] St. Bernard , Bourguignon , né en 1091 , Moine de Cîteaux , puis Abbé de Clervaux ; il entra dans toutes les affaires publiques de son tems , & agit autant qu'il écrivit. On ne voit pas qu'il ait fait beaucoup de vers.

NOTES DU DIX-SEPTIEME CHANT.

Quant à l'antithèse dont notre Auteur le glorifie, il est vrai qu'il était grand amateur de cette figure. Il dit d'Abeillard, *Leonem invasimus, incidimus in draconem*. Sa mere étant grosse de lui, songea qu'elle accouchait d'un chien blanc; & on lui prédit que son fils serait Moine, & aboyerait contre les mondains.

[h] St. Austin, ou Augustin, Moine qu'on regarde comme le Fondateur de la Primatie de Cantorbery, ou Kenterbury.

[i] Les Juifs emprunterent, comme on fait, les vases des Egyptiens, & s'enfuirent.

[k] Les Lévités qui égorgèrent vingt mille de leurs freres.

[l] Phinée qui fit massacrer vingt-quatre mille de ses freres, parce qu'un d'eux couchait avec une Madianite.

[m] Aod, ou Elid, assassina le Roi Eglon, mais de la main gauche.

[n] Samuel coupa en morceaux le Roi Agag, que Saül avait mis à rançon.

[o] Judith assez connue.

[p] Baza, Roi d'Israël, assassiné par Nadab, ou Nabab, mais il lui succéda.

NOTES DU DIX-SEPTIEME CHANT. 347

[q] Achab avait eu une grosse rançon de Benhadad Roi Syrien : Saül en avait eu une d'Agag, & fut tué pour avoir pardonné.

[r] Joas assassiné par Jozabad.

[s] Allusion à l'Epigramme de Racine.

*Je pleure , hélas ! de ce pauvre Holopherne ,
Si méchamment mis à mort par Judith.*

[t] Basilic , animal fort fameux , mais qui n'exista jamais.

[u] Léviatan , autre animal fort célèbre. Les uns disent que c'est la baleine , les autres le crocodile.

[x] Phosphoré , ou Fosfore , Porte-lumière qui précédait l'Aurore , laquelle précédait le char du Soleil.

Tout était animé , tout était brillant dans l'ancienne Mythologie. On ne peut trop , en poésie , déplorer la perte de ces temps de génie , remplis de belles fictions , toutes allégoriques. Que nous sommes fecs & arides en comparaison , nous autres *remués de barbares* !

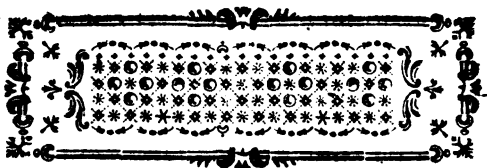
[y] Les Anciens donnerent un char au Soleil. Cela était fort commun. Zoroastre traversait les airs dans un char. Elie fut transporté au Ciel dans un char lumineux. Les quatre chevaux du Soleil étaient blancs.

Leurs noms étaient *Pirois* , *Eois* , *Eton* , *Phlégon* , selon Ovide ; c'est-à-dire , l'enflammé , l'oriental , l'annuel ,

348 NOTES DU DIX-SEPTIEME CHANT.

le brûlant. Mais selon d'autres Savants antiquaires, ils s'appelaient *Erythrée*, *Althou*, *Lampas*, & *Philogée*, c'est-à-dire, le rouge, le lumineux, l'éclatant, le terrestre. Je crois que ces Savants se sont trompés, & qu'ils ont pris les noms des quatre parties du jour pour ceux des chevaux ; c'est une erreur grossière que je démontrerai dans le prochain Mercure, en attendant des deux dissertations *in-folio* que j'ai faites sur ce sujet.





LA PUCELLE D'ORLÉANS.

CHANT DIX-HUITIÈME.

ARGUMENT.

Comment Charles VII, Agnès, Jeanne, Dunois, la Trimouille, &c. devinrent tous fous, & comment ils revinrent en leur bon sens par les exorcismes du R. P. Bonifoux, Confesseur ordinaire du Roi.

OH, que ce monde est rempli d'enchanteurs !
Je ne dirai rien des enchanteresses,
Je t'ai passé, temps heureux des faiblesses,
Printemps des fous, bel âge des erreurs ;

Mais à tout âge on trouve des trompeurs,
De vrais forciers, tout puissants séducteurs,
Vêtus de pourpre & rayonnants de gloire.
Au haut des Cieux ils vous mènent d'abord,
Puis on vous plonge au fond de l'onde noire;
Et vous buvez l'amertume & la mort.
Gardez-vous tous, gens de bien que vous êtes,
De vous frotter à de tels Négromants:
Et s'il vous faut quelques enchantements,
Aux plus grands Rois préférez vos grifettes.
Le beau Château qui retenait Agnès
Par Conculix fut bâti tout exprès
Pour se venger des belles de la France,
Des Chevaliers, des ânes & des Saints
Dont la pudeur & les exploits divins
Avaient bravé sa magique puissance.
Quiconque entrait en ce maudit logis,
Méconnaissait sur le champ ses amis,
Perdait le sens, l'esprit & la mémoire.
L'eau du Léthé que les morts allaient boire,
Les mauvais vins funestes aux vivants
Ont des effets bien moins extravagants.
Sous les grands arcs d'un immense portique,
Amas confus de moderne & d'antique,
Se promenait un fantôme brillant

Au pied léger, à l'œil étincelant,
Au geste vif, à la marche égarée,
La tête haute, & de clinquants parée.
On voit son corps toujours en action.
Et son nom est l'*Imagination*.
Non cette belle & charmante Déesse
Qui présida dans Rome & dans la Grece,
Aux beaux travaux de tant de grands Auteurs,
Qui répandit l'éclat de ses couleurs,
Ses diamants, ses immortelles fleurs
Sur plus d'un chant du grand Peintre d'Achille,
Sur la Didon que célébra Virgile,
Et qui d'Ovide anima les accents;
Mais celle-là qu'abjure le bon sens,
Cette étourdie, effarée, insipide,
Que tant d'Auteurs approchent de si près,
Qui les inspire, & qui sert de guide
Aux Scudéris, (a) le Moine, Desmarets.
Elle répand ses faveurs les plus cheres
Sur nos Romans, nos nouveaux Opéra;
Et son empire assez long-temps dura,
Sur le Théâtre, au Barreau, dans les chaires :
Près d'elle était le *Galimatias*,
Monstre bavard, caressé dans ses bras,

Nommé jadis le Docteur Séraphique, (b)
Subtil, profond, énergique, Angélique,
Commentateur d'imagination,
Et créateur de la confusion,
Qui depuis peu fit *Marie à la Coque*. (c)
Autour de lui voltigent l'Équivoque,
La louche énigme, & les mauvais bons mots,
A double sens, qui font l'esprit des fots;
Les préjugés, les méprises, les songes,
Les contre-sens, les absurdes men songes;
Ainsi qu'on voit aux murs d'un vieux logis
Les chats-huants & les chauves-fouris.
Quoi qu'il en soit, ce damnable édifice
Fut fabriqué par un tel artifice,
Que tout mortel qui dans ces lieux viendra
Perdra l'esprit tant qu'il y restera.

A peine Agnès, avec sa douce escorte,
De ce palais avait touché la porte,
Que Bonifoux, ce grave Confesseur,
Devint l'objet de sa fidelle ardeur;
Elle le prend pour son cher Roi de France.
O mon Héros! ô ma seule espérance!
Le juste Ciel vous rend à mes souhaits,
Ces fiers Bretons sont-ils par vous défaits?

N'auriez-vous point reçu quelque blessure?
Ah! laissez-moi détacher votre armure.
Lors elle veut d'un effort tendre & doux
Oter le froc du pere Bonifoux.
Et dans ses bras bientôt abandonnée,
L'œil enflammé, le cou vers lui tendu,
Cherche un baiser qui soit pris & rendu.
Charmante Agnès que tu fus consternée!
Lorsque cherchant un menton frais tondu,
Tu ne sentis qu'une barbe tannée,
Longue, piquante, & rude & mal peignée!
Le Confesseur tout effaré s'enfuit,
Méconnaissant la Belle qui le fuit.
La tendre Agnès se voyant dédaignée,
Court après lui de pleurs toute baignée.
Comme ils couraient dans ce vaste pourpris,
L'un se signant & l'autre toute en larmes,
Ils sont frappés des plus lugubres cris.
Un jeune objet, touchant, rempli de charmes,
Avec frayeur embrassait les genoux
D'un Chevalier, qui couvert de ses armes
L'allait bientôt immoler sous ses coups.
Peut-on connaître à cette barbarie
Ce la Trimouille & ce parfait Amant,

Qui de grand cœur, en tout autre moment,
Pour Dorothée aurait donné sa vie ?
Il la prenait pour le fier Tirconel :
Elle n'avait nul trait en son visage
Qui ressemblât à cet Anglais cruel ;
Elle cherchait le Héros qui l'engage,
Le cher objet d'un amour immortel :
En lui parlant sans pouvoir le connaître,
Elle lui dit : Ne l'avez-vous point vu
Ce Chevalier qui de mon cœur est maître ?
Qui près de moi dans ces lieux est venu ?
Mon la Trimouille, hélas, est disparu !
Que fait-il donc ? de grace, où peut-il être ?
Le Poitevin, à ses touchants discours
Ne connut point ses fidèles Amours.
Il croit entendre un Anglais implacable,
Qui vient sur lui prêt à trancher ses jours.
Le fer en main il se met en défense,
Vers Dorothée en mesure il avance :
Je te ferai, dit-il, changer de ton,
Fier, dédaigneux, triste, arrogant Breton ;
Dur insulaire, ivre de bière forte,
C'est bien à toi de parler de la forte,
De menacer un homme de mon nom !

Moi, petit-fils des Poitevins célèbres
 Dont les exploits, au séjour des ténèbres,
 Ont fait passer tant d'Anglais valeureux,
 Plus fiers que toi ; plus grands, plus généreux !
 Eh, quoi, ta main ne tire pas l'épée !
 De quel effroi ta vile ame est frappée,
 Fier en discours, & lâche en action,
 Chevreuil Anglais, Therfite d'Albion,
 Fait pour brailler chez tes Parlementaires,
 Vite, essayons tous deux nos cimenterres ;
 Ça, qu'on dégaine ; ou je vais de ma main
 Signer ton front, des fronts le plus vilain,
 Et t'appliquer sur ton large derriere,
 A mon plaisir deux cent coups d'étrivière.
 A ce discours qu'il prononce en fureur,
 Pâle, éperdue, & mourante de peur :
 Je ne suis point Anglais, dit Dorothée ;
 J'en suis bien loin : Comment, pourquoi, par où,
 Me vois-je ici par vous si maltraitée ?
 Dans quel danger je suis précipitée !
 Je cherche ici le Héros du Poitou ;
 C'est une fille, hélas ! bien tourmentée,
 Qui baise en pleurs votre noble genou,
 Elle parlait, mais sans être écoutée ;

Et la Trimouille étant tout-à-fait fou ,
Allait déjà la prendre par le cou.

Le Confesseur , qui dans sa prompte fuite ,
D'Agnès Sorel évitait la poursuite ,
Bronche en courant & tombe au milieu d'eux ;
Le Poitevin veut le prendre aux cheveux ,
N'en trouve point , roule avec lui par terre ;
La belle Agnès qui le fuit & le serre ,
Sur lui trébuche , en poussant des clamours ,
Et des sanglots qu'interrompent ses pleurs :
Et sous eux tous se débat Dorothée ,
Très en désordre , & fort mal ajustée.

Tout au milieu de ce conflit nouveau ,
Le bon Roi Charle escorté de Bonneau ,
Avec Dunois & la fiere Pucelle ,
Entre à la fois dans ce fatal château ,
Pour y chercher sa Maitresse fidelle.
O grand pouvoir ! ô merveille nouvelle !
A peine ils sont de cheval descendus ,
Sous le portique à peine ils sont rendus ,
Incontinent ils perdent la cervelle.
Tels dans Paris tous ces Docteurs fourrés ,
Pleins d'arguments sous leurs bonnets quarrés ,
Vont gravement vers la Sorbonne antique ,

CHANT DIX-HUITIEME. 357

Séjour de noise , antre Théologique ,
Où la dispute & la Confusion
Ont établi leur sacré domicile ,
Et dont jamais n'approcha la Raïson.
Nos Révérends arrivent à la file ;
Ils avaient l'air d'être de sens raffis ;
Chacun passait pour sage en son logis ,
On les prendrait pour des gens fort honnêtes ,
Point querelleurs & point extravagants ;
Quelques-uns même étaient de bonnes têtes.
Ils sont tous fous quand ils sont sur les bancs.

Charle enivré de joie & de tendresse ,
Les yeux mouillés , tous pétillants d'ardeur ;
Et ressentant un battement de cœur ,
Difait d'un ton d'amour & de langueur :
» Ma chere Agnès , ma pudique Maîtresse ,
» Mon paradis , précis de tons tes biens ,
» Combien de fois , hélas , fus-tu perdue.
» A mes désirs te voilà donc rendue.
» Parle d'amour , je te vois , je te tiens ;
» Oh , que tu fais une charmante mine !
» Mais tu n'as plus cette taille si fine ,
» Que je pouvais embrasser autrefois
» En la ferrant du bout de mes dix doigts.

» Quel embonpoint ! quel ventre ! quelles fesses !
 » Voilà le fruit de nos tendres caresses !
 » Agnès est grosse , Agnès me donnera
 » Un beau bâtard qui pour nous combattra.
 » Je veux greffer dans l'ardeur qui m'emporte,
 » Ce fruit nouveau sur l'arbre qui le porte.
 » Amour le veut ; il faut que dans l'infant
 » J'aïlle au-devant de cet aimable enfant. »

A qui le Roi se faisait-il entendre ?

A qui tient-il ce discours noble & tendre ?

Qui tenait-il dans ses bras amoureux ?

C'était Bonneau , soufflant , suant , poudreux ;

C'était Bonneau ; jamais homme en sa vie

Ne se sentit l'ame plus ébahie.

Charle pressé d'un desir violent ,

D'un bras nerveux le pouffe tendrement ;

Il le renverse , & Bonneau pesamment

S'en va tomber sur la troupe mêlée ,

Qui de son poids se sentit accablée.

Ciel , que de cris & que de hurlements !

Le Confesseur reprit un peu ses sens ;

Sa grosse pance était juste portée

Dessus Agnès & dessous Dorothée ;

Il se relève , il marche , il court , il fuit ,

Tout haletant le bon Bonneau le fuit.
 Mais la Trimouille à l'instant s'imagine
 Que sa beauté, sa Maîtresse divine,
 Sa Dorothee étoit entre les bras
 Du Tourangeau qui fuyait à grands pas.
 Il court après ; il le presse , il lui crie :
 Rends-moi mon cœur, bourreau, rends-moi ma vie;
 Attends , arrête : en prononçant ces mots ,
 D'un large sabre il frappe son gros dos,
 Bonneau portait une épaisse cuirasse ,
 Et ressembloit à la pesante masse ,
 Qui dans la forge à grand bruit retentit,
 Sous le marteau qui frappe & rebondit.
 La peur hâtoit sa marche égarée.
 Jeanne voyant le Bonneau qui trottoit,
 Et les grands coups que l'autre lui portait,
 Jeanne casquée & de fer habillée ,
 Suit à grands pas la Trimouille , & lui rend
 Tout ce qu'il donne au Royal Confident.
 Dunois , la fleur de la Chevalerie ,
 Ne souffre pas qu'on attente à la vie
 De la Trimouille ; il est son cher appui ;
 C'est son destin de combattre pour lui :
 Il le connaît ; mais il prend la Pucelle

Pour un Anglais ; il vous tombe sur elle ;
Il vous l'étrille ainsi qu'elle étrillait
Le Poitevin , qui toujours chatouillait
L'ami Bonneau qui lourdement fuyait.

Le bon Roi Charle en ce désordre extrême ,
Dans son Bonneau voit toujours ce qu'il aime.
Il voit Agnès. Quel état pour un Roi !
Pour un Amant des amants le plus tendre !
Contre une armée il voudrait la défendre.
Tous ces guerriers après Bonneau courants ,
Sont à ses yeux des ravisseurs sanglants.
L'épée au poing sur Dunois il s'élançe ;
Le beau Bâtard se retourne & lui rend ,
Sur la visière un énorme fendant.
Ah , s'il savait que c'est le Roi de France !
Qu'il se verrait avec un œil d'horreur !
Il périrait de honte & de douleur.
En même temps Jeanne , par lui frappée ,
Lui répondit de sa puissante épée ;
Et le Bâtard incapable d'effroi ,
Frappe à la fois sa Maitresse & son Roi ;
A droite , à gauche , il lance sur leurs têtes
De mille coups les rapides tempêtes.
Charmant Dunois , belle Jeanne , arrêtez ;

Ciel ! quels seront vos regrets & vos larmes ,
 Quand vous saurez qui poursuivent vos armes ;
 Et qui vous frotte , & qui vous combattez !

Le Poitevin , dans l'horrible mêlée ,
 De temps en temps appesantit son bras
 Sur la Pucelle & roffe ses appas.

L'ami Bonneau ne les imite pas ;
 Sa grosse tête était la moins troublée.
 Il recevait , mais il ne rendait point.

Il court toujours ; Bonifoux le précède ;

Aignillonné de la peur qui le point ,

Le tourbillon que la rage possède ,

Tous contre tous , affaillants , affaillis ,

Battants , battus , dans ce grand chamaillis ,

Criants , hurlants , parcourent le logis.

Agnès en pleurs , Dorothee éperdue ,

Crie au secours , on m'égorge , on mè tue.

Le Confesseur , plein de contrition ,

Menait toujours cette procession.

Il apperçoit à certaine fenêtre ,

De ce logis le redoutable Maître ,

Le Conculix , qui contemplant gaiment

Des bons Français le barbare tourment ;

Et se tenait les deux côtés de rire.

Bonifoux vit que ce fatal empire ,
 Était fans doute une œuvre du Démon.
 Il confervait un refte de raifon ;
 Son long capuce & fa large tonfure ,
 A fa cervelle avaient fervi d'armure.
 Il fe fouvient que notre ami Bonneau
 Suivait toujours l'ufage antique & beau ,
 Très fagement établi par nos peres ,
 D'avoir fur foi les chofes néceffaires ;
 Muscade , clou , poivre , gérofte & fel. (d)
 Pour Bonifoux il avait fon Miffel.
 Il apperçut une fontaine claire ,
 Il y courut , fel .& Miffel en main ,
 Bien réfolu d'attraper le Malin.
 Le voilà donc qui travaille au myftère ;
 Il dit tout bas : *Sanctam Catholicam ,*
Papam Romam , aquam benedictam .
 Puis de Bonneau prend la taffe & va vite ,
 Adroitement afperger d'eau bénite
 Le farfadet né de la belle Alix .

Chez les Payens l'eau brûlante du Styx ,
 Fut moins fatale aux ames criminelles ;
 Son cuir tanné fut couvert d'étincelles ;
 Un gros nuage , enfumé , noir , épais ,

Enveloppa le Maître & le Palais.

Les Combattants, couverts d'une nuit sombre,
Couraient encor & se cherchaient dans l'ombre/

Tout aussi-tôt le palais disparut;

Plus de combat, d'erreur, ni de méprise;

Chacun se vit, chacun se reconnut;

Chaque cervelle en son lieu fut remise;

A nos Héros un seul moment rendit

Le peu de sens qu'un seul moment perdit:

Car la folie, hélas, ou la sagesse,

Ne tient à rien dans notre pauvre espèce.

C'était alors un grand plaisir de voir

Ces Paladins aux pieds du Moine noir,

Le bénissant, chantants des Litanies,

Se demandant pardon de leurs folies.

O la Trimouille! Ô vous royal Amant!

Qui me peindra votre ravissement!

On n'entendait que ces mots: Ah, ma Belle,

Mon tout, mon Roi, mon Ange, ma Fidelle,

C'est vous! c'est toi! jour heureux, doux moments!

Et des baisers, & des embrassements,

Cent questions, cent réponses pressées,

Leur voix ne peut suffire à leurs pensées.

Le Confesseur, d'un paternel regard,

Les lorgnait tous, & priaît à l'écart.
Le grand Bâtard & sa fiere Maitresse,
Modestement s'expliquaient leur tendresse.
De leurs amours le rare compagnon
Élève alors la tête avec le ton ;
Il entonna l'octave discordante,
De son gosier de cornet à bouquin.
A cette octave, à ce bruit tout divin,
Tout fut ému. La nature tremblante,
Frémit d'horreur; & Jeanne vit soudain
Tomber les murs de ce palais magique,
Cent tours d'acier, & cent portes d'airain,
Comme autrefois la horde Mosaïque
Fit voir au son de sa trompe Hébraïque,
De Jéricho le rempart écroulé, (e)
Réduit en poudre, à la terre égalé.
Le temps n'est plus de semblable pratique.

Alors, alors, ce superbe palais
Si brillant d'or, si noirci de forfaits,
Devint un ample & sacré Monastere.
Le fallon fut en Chapelle changé.
Le cabinet, où ce Maître enragé
Avait dormi dans le vice plongé,
Transmué fut en un beau sanctuaire.

L'ordre de Dieu , qui préside aux destins ,
Ne changea point la salle des festins ,
Mais elle prit le nom de Réfectoire.
On y bénit le manger & le boire.
Jeanne , le cœur élevé vers les Saints ,
Vers Orléans , vers le sacre de Rheims ,
Dit à Dunois : Tout nous est favorable
Dans nos amours & dans nos grands desseins ;
Espérons tout ; foyez sûr que le Diable
A contre nous fait son dernier effort :
Parlant ainsi , Jeanne se trompait fort.

Fin du Dix-Huitieme Chant.



 N O T E S.

[a] Scudéri, Auteur d'Alaric, poëme épique. Le Moine, Jésuite, Auteur du St. Louis, ou Louifiade, poëme épique; Desmarets St. Solin, Auteur de Clovis, poëme épique; ces trois ouvrages font de terribles poëmes épiques.

[b] Noms que prenaient autrefois les Théologiens.

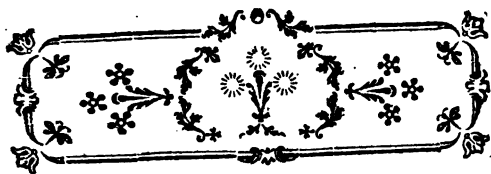
[c] L'histoire de Marie à la Coque, ouvrage rare par l'excès du ridicule, composé par Languet alors Evêque de Soissons; ce passage nous indique que le fameux poëme que nous commentons fut fait vers l'an 1730, tems où il était beaucoup question de Marie à la Coque.

[d] C'est ce qu'on appelait autrefois, *Cuisine de poche*, & ce que signifie ce vers d'une Comédie :

Porte cuisine en poche, Et poivre concassé.

[e] Jéricho, comme vous savez, tomba au son des sornemuses : c'est un événement très commun.





LA PUCELLE D'ORLÉANS.

CHANT DIX-NEUVIÈME.


ARGUMENT.

Disgrace de Charles, & de sa troupe dorée.

JE ne connais dans l'histoire du monde,
Aucun Héros, aucun homme de bien,
Aucun Prophète, aucun parfait Chrétien
Qui n'ait été la dupe d'un vaurien,
Ou des jaloux, ou de l'esprit immonde.

La providence en tout temps éprouva

Q iv

Mon bon Roi Charle avec mainte détresse.
Dès son berceau fort mal on l'éleva,
Le Bourguignon poursuivit sa jennesse; (a)
De tous ses droits son Pere le priva; 
Le Parlement de Paris, près Gonesse, (b)
Tuteur des Rois (c) son Pupille ajourna;
De ses beaux lys un Chef Anglais s'orna;
Il fut errant, manqua souvent de Messe,
Et de dîner; rarement séjourna
En même lieu. Mere, (d) Oncle, Ami, Maitresse,
Tout le trahit, ou tout l'abandonna.
Un Page Anglais partagea la tendresse
De son Agnès; & l'Enfer déchaina
Hermaphrodix qui par magique adresse
Pour quelque temps la tête lui tourna.
Il essuya des traits de toute espece;
Il les souffrit; & Dieu lui pardonna.
De nos Amants la troupe fiere & leste
S'acheminait loin du château funeste,
Où Belzébut déranga le cerveau
Des Chevaliers, d'Agnès, & de Bonneau.
Ils côtoyaient la forêt vaste & sombre,
Qui d'Orléans porte aujourd'hui le nom.
A peine encor l'épouse de Titon

En se levant mêlait le jour à l'ombre.
 On aperçut de loin des Hoquetons,
 Au rond bonnet, aux écourtés jupons,
 Leur corselet paraissait mi-partie
 De fleurs de lys & de trois Léopards. (e)
 Le Roi fit halte, en fixant ses regards
 Sur la cohorte en la forêt blottie.
 Dunois & Jeanne avancement quelques pas.
 La tendre Agnès étendant ses beaux bras,
 Dit à son Charles : Allons, fuyons mon Maître,
 Jeanne en courant s'approcha, vit paraître
 Des malheureux deux à deux enchaînés,
 Les yeux en terre, & les fronts consternés.
 Hélas ! ce sont des Chevaliers, dit-elle,
 Qui sont captifs ; & c'est notre devoir
 De délivrer cette troupe fidelle.
 Allons, Bâtard, allons & faisons voir
 Ce qu'est Dunois, & ce qu'est la Pucelle.
 Lance en arrêt ils fondent à ces mots
 Sur les soldats qui gardaient ces Héros.
 Au fier aspect de la puissante Jeanne,
 Et de Dunois, & plus encor de l'âne,
 D'un pas léger ces prétendus guerriers
 S'en vont au loin comme des lévriers.

Jeanne aussi-tôt de plaisir transportée,
Complimenta la troupe garrottée.
Beaux Chevaliers que l'Anglais mit aux fers,
Remerciez le Roi qui vous délivre ;
Baïsez sa main, foyez prêts à le suivre ;
Et vengeons-nous de ces Anglais pervers.
Les Chevaliers à cette offre courtoise,
Montraient encor une face fournoise,
Baïssaient les yeux. ——— Lecteurs impatient,
Vous demandez qui sont ces personnages
Dont la Pucelle animait les courages.
Ces Chevaliers étaient des garnements
Qui dans Paris payés pour leur mérite,
Allaient ramer sur le dos d'Amphitrite ;
On les connut à leurs accoutrements.
En les voyant le bon Charle soupire ;
Hélas, dit-il, ces objets dans mon cœur
Ont enfoncé les traits de la douleur.
Quoi ! les Anglais regnent dans mon Empire !
C'est en leur nom que l'on rend des arrêts !
C'est pour eux seuls que l'on dit des prières !
C'est de leur part, hélas ! que mes fujets
Sont de Paris envoyés aux galères !.....
Puis le bon Prince avec compassion

Daigne approcher du Maître compagnon,
 Qui de la file était mis à la tête.
 Nul Malandrin n'eut l'air plus malhonnête;
 Sa barbe torse ombrage un long menton;
 Ses yeux tournés plus menteurs que sa bouche,
 Ses fourcils roux mêlés & retors
 Semblent loger la fraude & l'imposture.
 Sur son front large est l'audace & l'injure,
 L'oubli des loix, le mépris des remords;
 Sa bouche écume, & sa dent toujours grince,
 Le Sycophante, à l'aspect de son Prince,
 Affecte un air humble, dévot, contrit,
 Baïsse les yeux, compose & radoucit
 Les traits hagards de son affreux visage.
 Tel est un dogue au regard impudent,
 Au gosier rauque affamé de carnage;
 Il voit son Maître, il rampe doucement,
 Lèche ses mains, le flatte en son langage;
 Et pour du pain devient un vrai mouton.
 Ou tel encor on nous peint le Démon
 Qui s'échappant des gouffres du Tartare,
 Cache sa queue & sa griffe barbare,
 Vient parmi nous, prend la mine & le ton,
 Le front tondu d'un jeune Anachorette,

Pour mieux tenter Sœur Rose, ou Sœur Discrète.

Le Roi des Francs, trompé par le Félon.

Lui témoigna commifération,

L'encouragea par un discours affable.

Dis-moi, quel est ton métier, pauvre Diable;

Ton nom, ta place, & pour quelle action

Le Châtelet, avec tant d'indulgence,

Te fait ramer sur les mers de Provence ?

Le condamné d'un ton de doléance,

Lui répondit: O Monarque trop bon!

Je suis de Nante, & mon nom est Frélon. (f)

J'aime. Jefu d'un feu pur & sincere;

Dans un Couvent je fus quelque temps frere,

J'en ai les mœurs; & j'eus dans tous les temps

Un très grand soin du salut des enfants.

A la vertu je consacrai ma vie.

Sous les Charniers, qu'on dit des Innocents,

Paris m'a vu travailler de Génie;

J'ai vendu cher mes feuilles à Lambert;

Je suis connu dans la place Maubert;

C'est là surtout, qu'on m'a rendu justice.

Des indévots quelquefois par malice

M'ont reproché les faiblesses du froc,

Celles du monde, & quelques tours d'escrecs.

Mais j'ai pour moi ma bonne conscience.

Ce bon propos toucha le Roi de France.

Console-toi, dit-il, & ne crains rien.

Dis-moi, l'ami, si chaque camarade

Qui vers Marseille allait en ambassade,

Ainsi que toi fut un homme de bien ?

Ah ! dit Frélon, sur ma foi de Chrétien,

Je réponds d'eux ainsi que de moi-même ;

Nous sommes tous en un moule jettés.

L'abbé Coyon (g) qui marche à mes côtés,

Quoi qu'on en dise, est bien digne qu'on l'aime ;

Point étourdi, point brouillon, point menteur,

Jamais méchant ni calomniateur.

Maître Chaumé (b) dessous sa mine basse,

Porte un cœur haut, plein d'une sainte audace ;

Pour sa doctrine il se ferait fesser.

Maître Gauchat (z) pourrait embarrasser

Tous les Rabins sur le texte & la glose.

Voyez plus loin cet Avocat sans cause,

Il a quitté le Barreau pour le Ciel.

Ce Sabotier (k) est tout pétri de miel.

Ah ! l'esprit fin ! le bon cœur ! le saint Prêtre !

Il est bien vrai qu'il a trahi son Maître,

Mais sans malice, & pour très peu d'argent.

Il s'est vendu , mais c'est au plus offrant,
 Il trafiquait comme moi de libelles.
 Est-ce un grand mal ? on vit de son talent.
 Employez-nous , nous vous serons fidelles.
 En ce temps-ci la gloire & les lauriers
 Sont dévolus aux Auteurs des Charniers.
 Nos grands succès ont excité l'envie ;
 Tel est le sort des Auteurs , des Héros ,
 Des grands esprits , & surtout des dévots.
 Car la vertu fut toujours poursuivie.
 O mon bon Roi ! qui le fait mieux que vous ?
 Comme il parlait sur ce ton tendre & doux,
 Charle aperçut deux tristes personnages,
 Qui des deux mains cachaient leurs gros visages.
 Qui sont , dit-il , ces deux Rameurs honteux ?
 Vous voyez là , reprit l'Homme aux Semaines, (1)
 Les plus discrets & les plus vertueux
 De ceux qui vont sur les liquides plaines.
 L'un est Fantin , (m) Prédicateur des Grands,
 Humble avec eux , aux petits débonnaire ;
 Sa piété ménagea les vivants :
 Et pour cacher le bien qu'il savait faire ,
 Il confessait & volait les mourants.
 L'autre est Brizet (n) Directeur de Nonnettes ,

Peu fonceux de leurs faveurs secretes,
Mais s'appliquant fagement les dépôts,
Le tout pour Dieu. Son ame pure & sainte
Méprifait l'or ; mais il était en crainte
Qu'il ne tombât aux mains des indévots.

Pour le dernier de la noble fequelle
C'est mon foutien, c'est mon cher la Beaumelle. (e)
De dix gredins qui m'ont vendu leur voix,
C'est le plus bas, mais c'est le plus fidelle ;
Efprit diftrait, on prétend que par fois,
Tout occupé de fes œuvres chrétiennes,
Il prend d'autrui les poches pour les fiennes.
Il est d'ailleurs fi sage en fes écrits,
Il fait combien pour les faibles efprits
La vérité fouvent est dangereufe ;
Qu'aux yeux des fots la lumiere est trompeufe,
Qu'on en abuse ; & ce difcret Auteur,
Qui toujours d'elle eut une sage peur,
A réfolu de ne la jamais dire.
Moi, je la dis à votre Majesté ;
Je vois en vous un Héros que j'admire,
Et je l'apprends à la poftérité.
Favorifez ceux que la calomnie
Voult noircir de fon fouffle empesté.

Sauvez les bons des filets de l'impie.
Délivrez-nous , vengez-nous , payez-nous ,
Foi de Frélon nous écrivons pour vous.

Alors il fit un discours pathétique
Contre l'Anglais , & pour la loi Sabinique ;
Et démontra que bientôt sans combat ,
Avec sa plume il défendrait l'État.
Charle admira sa profonde doctrine ;
Il fit à tous une charmante mine ,
Les assurant avec compassion
Qu'il les prenait sous sa protection.

La belle Agnès présente à l'entrevue ,
S'attendrissait , se sentait toute émue.
Son cœur est bon. Femme qui fait l'amour
A la douceur est toujours plus encline ,
Que femme prude ou bien femme héroïne. !
Mon Roi , dit-elle , avouez que ce jour
Est fortuné pour cette pauvre race.
Puisque ces gens contemplant votre face ,
Ils sont heureux , leurs fers seront brisés.
Votre visage est visage de grace.
Les gens de loi sont des gens bien osés
D'instrumenter au nom d'un autre Maître !
C'est mon Amant qu'on doit seul reconnaître.

Ce sont pédants en Juges déguifés.
Je les ai vus, ces Héros d'écritoire,
De nos bons Rois ces Tuteurs prétendus,
Bourgeois altiers, tyrans en robe noire,
A leur Pupille ôter fes revenus;
Par devant eux le citer en perfonne,
Et gravement confifquer fa Couronne.
Les gens de bien qui font à vos genoux
Par leurs arrêts font traités comme vous.
Protégez-les. Vos caufes font communes;
Profcrit comme eux, vengez leurs infortunes.
De ce difcours le Roi fut très touché,
Vers la clémence il a toujours panché.
Jeanne, dont l'ame est d'efpece moins tendre,
Soutint au Roi qu'il les fallait tous pendre;
Que les Frélons, & gens de ce métier
N'étaient tous bons qu'à garnir un poirier.
Le grand Dunois plus profond & plus fage,
En bon guerrier tint un autre langage.
Souvent, dit-il, nous manquons de foldats,
Il faut des dos, des jambes & des bras;
Ces gens en ont; & dans nos aventures,
Dans les affauts, les marches, les combats,
Nous pouvons bien nous passer d'écritures.

Enrôlons - les ; mettons - leur dès demain
Au lieu de rame un mousquet à la main.
Ils barbouillaient du papier dans les Villes.
Qu'aux champs de Mars ils deviennent utiles.
Du grand Dunois le Roi goûta l'avis.
A ses genoux ces bonnes gens tomberent
En soupirant, & de pleurs les baignerent.
On les mena sous l'auvent d'un logis ,
Où Charle , Agnès , & la troupe dorée ,
Après dîner passèrent la soirée.
Agnès eut soin que l'Intendant Bonneau
Fit bien manger la troupe délivrée ;
On leur donna les restes du Cerdeau.
Charle & les siens assez gaiement souperent,
Et puis Agnès & Charle se coucherent.
En s'éveillant chacun fut bien surpris
De se trouver sans manteaux , sans habits.
Agnès envain cherche ses engageantes ,
Son beau collier de perles jaunissantes ,
Et le portrait de son royal Amant.
Le gros Bonneau qui gardait tout l'argent
Bien enfermé dans une bourse mince ,
Ne trouve plus le trésor de son Prince.
Linge , vaisselle , habits , tout est trouffé ,

Tout est parti. La horde griffonnante
 Sous le drapeau du Gazetier de Nante,
 D'une main promptè, & d'un zèle empressé,
 Pendant la nuit avait débarrassé
 Notre bon Roi de son lestè équipage.
 Ils prétendaient que pour de vrais guerriers,
 Selon Platon, le luxe est peu d'usage.
 Puis s'esquivant par de petits sentiers,
 Au cabaret la proie ils partagerent.
 Là, par écrit doctement ils coucherent
 Un beau traité bien moral, bien chrétien,
 Sur le mépris des plaisirs & du bien.
 On y prouva que les hommes sont freres,
 Nés tous égaux, devant tous partager
 Les dons de Dieu, les humaines misères :
 Vivre en commun pour se mieux soulager.
 Ce livre saint, mis depuis en lumière,
 Fut enrichi d'un doctè commentaire
 Pour diriger *Et l'esprit Et le cœur*,
 Avec préface, & l'avis au lecteur.
 Du clément Roi la Maison consternée
 Est cependant au trouble abandonnée ;
 On court en vain dans les champs, dans les bois.
 Ainsi jadis on vit le bon Phinée,

Prince de Thrace, & le pieux Énée (p)
Tout effarés, & de frayeur pantois,
Quand à leur nez les gloutonnes Harpies
Juste à midi de leurs antres sorties
Vinrent manger le dîner de ces Rois.

Agnès timide & Dorothee en larmes
Ne favent plus comment couvrir leurs charmes.
Le bon Bonneau, fidelle Trésorier,
Les faisait rire à force de crier.

Ah, disait-il, jamais pareille perte
Dans nos combats ne fut par nous soufferte.
Ah ! j'en mourrai : les fripons m'ont tout pris ;
Le Roi mon Maître est trop bon, quand j'y pense.
Voilà le prix de son trop d'indulgence

Et ce qu'on gagne avec les beaux esprits.
La douce Agnès, Agnès compatissante,
Toujours accorte, & toujours bien difante,
Lui repliqua : Mon cher & gros Bonneau,
Pour Dieu, gardez qu'une telle aventure
Ne vous inspire un dégoût tout nouveau
Pour les Auteurs & la littérature.

Car j'ai connu de très bons Ecrivains,
Ayant le cœur aussi pur que les mains,
Sans le voler aimant le Roi leur Maître,

Faisant du bien sans chercher à paraître,
 Parlant en prose, en vers mélodieux,
 De la vertu, mais la pratiquant mieux;
 Le bien public est le fruit de leurs veilles,
 Le doux plaisir déguisant leurs leçons,
 Touche les cœurs en charmant les oreilles;
 On les chérit; & s'il est des Frélons,
 Dans notre siècle, on trouve des abeilles.

Bonneau reprit : Eh, que m'importe hélas !
 Frélon, abeille, & tout ce vain fatras ?
 Il faut dîner, & ma bourse est perdue.
 On le console; & chacun s'évertue
 En vrais Héros endurcis aux revers
 A réparer les dommages soufferts.
 On s'achemine aussi-tôt vers la ville,
 Vers ce château, le noble & sûr asyle
 Du grand Roi Charle & de ses paladins,
 Garni de tout, & fourni de bons vins.
 Nos Chevaliers à moitié s'équipèrent,
 Fort simplement les Dames s'ajusterent.
 On arriva mal en point, harassé,
 Un pied tout nu, l'autre à demi chaussé.

Fin du Dix-Neuvieme Chant.

N O T E S.

[a] LE Duc de Bourgogne qui assassina le Duc d'Orléans. Mais le bon Charles le lui rendit bien au pont de Montereau.

[b] Gonesse, village auprès de Paris, célèbre par ses boulangers & par plusieurs combats.

[c] Charles VII, ajourné à la table de marbre par l'Avocat-général Desmarests.

[d] Sa propre mere, Isabelle de Baviere, fut celle qui le persécuta le plus. Elle pressa le traité de Troyes, par lequel son gendre, le roi d'Angleterre Henri V, eut la couronne de France.

[e] Ce sont les armes d'Angleterre.

[f] Selon les chroniques de ce tems-là, il y avoit un misérable de ce nom, qui écrivait des feuilles sous les charniers SS. Innocens. Il fit quelques tours de passe-passe, pour lesquels il fut enfermé plusieurs fois au Châtelet, à Bicêtre & au Fort-l'Evêque. Il avoit été quelque tems Moine, & s'étant fait chasser du Convent, il réussit beaucoup dans le nouveau métier qu'il embrassa. Plusieurs célèbres Ecrivains lui ont rendu justice. Il étoit originaire de Nantes, & exerçoit à Paris la profession de Gazetier satyrique. Jamais homme ne fut plus méprisé & plus détesté que lui, comme dit la chronique de Froissart.

[g] Coyon, ou Guyon, auteur du tems de Charles VI. Il composa une histoire Romaine, détestable, à la vérité, mais qui étoit passable pour le tems. Il fit aussi l'Oracle des philosophes. C'est un tissu ridicule de calomnies. Aussi il s'en repentit sur la fin de sa vie, comme le dit Montrelet.

[h] Autre calomniateur du tems.

[i] Autre calomniateur.

[k] L'abbé Sabotier, ou Sabatier, natif de Castres, Auteur de deux espèces de dictionnaires, où il dit le pour & le contre; calomniateur effronté, & le tout pour de l'argent. Il trahit son maître Mr. le Comte de L... c, & fut chassé d'une manière un peu rude, dont il s'est ressenti long-tems.

[l] Frélon donnait alors toutes les semaines une feuille, dans laquelle il hasardoit quelquefois de petits menfonges, de petites calomnies, de petites injures, pour lesquelles il fut repris de justice comme on l'a déjà dit.

[m] Il semble que ce chant de l'Abbé Tritème soit une prophétie. En effet, nous avons vu un Fantin, Docteur & Curé à Versailles, qui fut aperçu volant un rouleau de cinquante louis à un malade qu'il confessoit. Il fut chassé, mais il ne fut pas pendu.

[n] Autre prophétie. Tout Paris a vu un Abbé Brizet, fameux Directeur de femmes de qualité, dissiper en débauches sourdes l'argent qu'il extorquait de ses dévotes, & qu'on lui remettait en dépôt pour le soulagement des pauvres. Il y a grande apparence que quelque homme instruit de nos mœurs a inféré une partie de cette tirade dans cette nouvelle édition du divin poème de l'Abbé Tritème. Il aurait bien dû dire un mot de l'Abbé La Coste, condamné à être marqué d'un fer chaud, & aux galeres perpétuelles, en l'an de grace 1759, pour plusieurs crimes de faux. Cet Abbé la Coste avoit travaillé avec Frélon à l'Année Littéraire.

[o] La Beaumelle, natif d'un village près de Castres, prêchant quelque tems à Genève, Précepteur chez M. de Boissy, puis réfugié à Copenhague. Chassé de ce pays, il alla à Gotha, où l'on vola la toilette d'une Dame & ses dentelles; il s'enfuit avec la Femme de chambre qui avoit commis ce vol, ce qui est connu de toute la Cour de Gotha. Il a été mis au cachot deux fois à Paris, ensuite en a été banni; & ce malheureux a trouvé enfin de la protection. C'est lui qui est l'Auteur d'un petit ouvrage intitulé *Mes pensées*, dans lequel il vomit les plus lâches injures contre presque

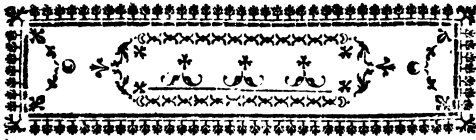
tous les gens en place. C'est lui qui a falsifié les *Lettres de Madame de Maintenon*, & les a fait imprimer avec les notes les plus scandaleuses & les plus calomnieuses. Il fit imprimer à Francfort, en quatre petits volumes, *Le Siècle de Louis XIV* qu'il falsifia, & qu'il chargea de remarques non-seulement rebutantes par la plus crasse ignorance, mais punissables pour les calomnies atroces, répandues contre la Maison Royale, & contre les plus illustres maisons du Royaume.

Tous ceux dont il est ici question, ont écrit des volumes d'ordures contre celui qui daigne ici les faire connaître. Il y a des gens qui sont bien aise de voir insulter, calomnier par des gredins, les hommes célèbres dans les arts. Ils leur disent : N'y faites pas attention, laissez crier ces misérables, afin que nous ayons le plaisir de voir des gueux vous jeter de la boue. Nous ne pensons pas ainsi; nous croyons qu'il faut punir les gueux quand ils sont insolents & frippons, & surtout quand ils ennuyent. Ces anecdotes trop véritables se trouvent en vingt endroits, & doivent s'y trouver comme des sentences affichées contre les malfaiteurs au coin de toutes les rues. *Oportet cognosci malos.*

[p] Les harpies Cœlœno, Ocyète, & Aëlo, filles de Neptune & de la Terre, venaient manger tous les mets qu'on servait sur la table du Roi de Thrace Phinée, & infectaient toute la maison. Zetes & Calais fils de Borée, chassèrent ces harpies jusques vers les îles Strophades près de la Grece. Elles traitèrent Enée comme Phinée; mais Virgile en fait des Prophéteses. Voilà de plaisantes créatures pour être inspirées de Dieu!

*Virginei volucrum vultus foedissima ventris
Proluvies, uncaque manus & pallida semper
Ora fame.*

Elles se plaignent à Enée de ce qu'il veut leur faire la guerre pour quelques morceaux de bœuf, & lui prédisent que pour sa peine il sera contraint un jour de manger les assiettes en Italie. Les amateurs des anciens disent que cette fiction est fort belle.



LA PUCELLE

D'ORLÉANS.

CHANT VINGTIÈME.

ARGUMENT.

*Mort du brave & tendre la Trimouille, &
de la charmante Dorothée. Le dur Tirconel
se fait Chartreux.*

SŒUR de la mort, impitoyable guerre,
Droit des brigands que nous nommons Héros,
Monstre sanglant né des flancs d'Atropos,
Que tes forfaits ont dépeuplé la terre!
Tu la couvris & de sang & de pleurs;

R.

Mais quand l'Amour joint encor ses malheurs
A ceux de Mars, lorsque la main chérie
D'un tendre Amant de faveurs enivré,
Répand un sang par lui-même adoré,
Et qu'il voudrait racheter de sa vie;
Lorsqu'il enfonce un poignard égaré
Au même sein, que ses lèvres brûlantes
Ont marqueté d'empreintes si touchantes,
Qu'il voit fermer à la clarté du jour
Ces yeux aimés qui respiraient l'amour;
D'un tel objet les peintures terribles
Font plus d'effet sur les cœurs nés sensibles,
Que cent guerriers qui terminent leur sort,
Payés d'un Roi pour courir à la mort.

Charle entouré de la troupe Royale,
Avait repris cette raison fatale,
Présent maudit dont on fait tant de cas,
Et s'en servait pour chercher les combats.
Ils cheminaient vers les murs de la Ville,
Vers ce château son noble & sûr asyle,
Où se gardaient ces magasins de Mars,
Ce long amas de lances & de dards,
Et les canons que l'Enfer en sa rage
Avait fondus pour notre affreux usage.

Déjà des tours le faite paraissait;
 La troupe en hâte au grand trot avançait,
 Pleine d'espoir ainsi que de courage :
 Mais la Trimouille, honneur des Poitevins
 Et des Amants, allant près de sa Dame
 Au petit pas, & parlant de sa flamme,
 Manqua sa route & prit d'autres chemins.

Dans un vallon qu'arrose une onde pure,
 Il vit un bois de cyprès toujours verts,
 Qu'en pyramide a formés la nature,
 Et dont le faite a bravé cent hivers.
 Il est un antre où souvent les Nayades
 Et les Sylvains viennent prendre le frais.
 Un clair ruisseau par des conduits secrets
 Y tombe en nappe & forme vingt cascades;
 Un tapis verd est tendu tout auprès,
 Le serpolet, la mélisse naissante,
 Le blanc jasmin, la jonquille odorante
 Y semblent dire aux bergers d'alentour,
 Reposez - vous sur ce lit de l'Amour.
 Le Poitevin entendit ce langage
 Du fond du cœur. L'haleine des Zéphirs,
 Le lieu, le temps, sa tendresse, son âge,
 Surtout sa Dame allument ses desirs.

R ij

Les deux Amants de cheval descendirent.
Sur le gazon côte à côte se mirent,
Et puis des fleurs, puis des baisers cueillirent;
Mars & Vénus plânant du haut des Cieux,
N'ont jamais vu d'objets plus dignes d'eux;
Du fond des bois les Nymphes applaudirent,
Et les moineaux, les pigeons de ces lieux
Prirent exemple, & s'en aimerent mieux.

Dans le bois même était une Chapelle,
Séjour funebre à la mort consacré,
Où l'avant veille on avait enterré
De Jean Chandos la dépouille mortelle.
Deux Desservants vêtus d'un blanc surplis,
Y dépêchaient de longs *De profundis*;
Paul Tirconel assistait au Service,
Non qu'il goûtât ce dévot exercice,
Mais au défunt il était attaché.
Du preux Chandos il était frere d'armes,
Fier comme lui, comme lui débauché,
Ne connaissant ni l'amour ni les larmes.
Il conservait un reste d'amitié
Pour Jean Chandos; & dans sa violence
Il jurait Dieu qu'il en prendrait vengeance;
Plus par colere encor que par pitié.

Il aperçut du coin d'une fenêtre
Les deux chevaux qui s'amusaient à paître ;
Il va vers eux : ils tournent en ruant
Vers la fontaine, où l'un & l'autre Amant
A ses transports en secret s'abandonne,
Occupé d'eux & ne voyant personne.
Paul Tirconel, dont l'esprit inhumain,
Ne souffrait pas les plaisirs du prochain,
Grinça des dents, & s'écria : Profanes,
C'est donc ainsi dans votre indigne ardeur,
Que d'un Heros vous insultez les manes !
Rebut honteux d'une Cour sans pudeur,
Vils ennemis : quand un Anglais succombe,
Vous célébrez ce rare événement :
Vous l'outragez au sein du monument,
Et vous venez vous baïser sur sa tombe !
Parle, est-ce toi, discourtois Chevalier
Fait pour la Cour, & né pour la mollesse,
Dont la main faible auroit par quelque adresse
Donné la mort à ce puissant Guerrier ?
Quoi, sans parler tu lorgnes ta Maitresse !
Tu sens ta honte, & ton cœur se confond.
A ce discours la Trimouille répond :
Ce n'est point moi. Je n'ai point cette gloire.

Dieu qui conduit la valeur des Héros,
Comme il lui plaît accorde la victoire.
Avec honneur je combattis Chandos.
Mais une main qui fut plus fortunée,
Aux champs de Mars trancha sa destinée.
Et je pourrai peut-être dès ce jour
Punir aussi quelque Anglais à mon tour.

Comme un vent frais d'abord par son murmure
Frisse en sifflant la surface des eaux,
S'élève, gronde, & brisant les vaisseaux
Répand l'horreur sur toute la nature ;
Tels la Trimouille & le dur Tirconel
Se préparaient au terrible duel
Par ces propos pleins d'ire & de menace.
Ils sont tous deux sans casque & sans cuirasse.
Le Poitevin sur les fleurs du gazon,
Avait jeté près de sa Milanaise,
Cuirasse, lance, & fabre, & morion,
Tout son harnois pour être plus à l'aise.
Car de quoi sert un grand fabre en amours ?
Paul Tirconel marchait armé toujours ;
Mais il laissa dans la Chapelle ardente
Son casque d'or, sa cuirasse brillante,
Ses beaux brassards aux mains d'un Écuyer.

Il ne garda qu'un large baudrier
 Qui soutenait sa lame étincillante.
 Il la tira. La Trimouille à l'instant, }
 D'un saut léger à son arme sautant,
 La ramassa tout bouillant de colère ;
 Et s'écriant : Monstre cruel , attends,
 Et tu verras bientôt ce que mérite
 Un scélérat qui , faisant l'hypocrite ,
 S'en vient troubler un rendez - vous d'Amants.
 Il dit , & poussa à l'Anglais formidable.
 Tels en Phrygie Hector & Ménélas
 Se menaçaient , se portaient le trépas
 Aux yeux d'Hélène affligée & coupable. (a)
 L'autre , le bois , l'air , le Ciel retentit
 Des cris perçants que jetait Dorothée :
 Jamais l'amour ne l'a plus transportée ,
 Son tendre cœur jamais ne ressentit
 Un trouble égal. Eh , quoi , sur le pré même ,
 Où je goûtais les pures voluptés !
 Dieux tout-puissants , je perdrais ce que j'aime ,
 Cher la Trimouille ! Ah , barbare , arrêtez ;
 Barbare Anglais , percez mon sein timide.

Disant ces mots , courant d'un pas rapide ,
 Les bras tendus , les yeux étincelants ,

Elle s'élançe entre les Combattants.
De son Amant la poitrine d'albâtre,
Ce doux fatin, ce sein qu'elle idolâtre,
Était déjà vivement effleuré
D'un coup terrible à grand peine paré.
Le beau Français que sa blessure irrite,
Sur le Breton vole & se précipite.
Mais Dorothee était entre les deux.
O Dieu d'amour ! ô Ciel ! ô coup affreux !
O quel Amant pourra jamais apprendre,
Sans arroser mes écrits de ses pleurs,
Que des Amants le plus beau, le plus tendre,
Le plus comblé des plus douces faveurs,
A pu frapper sa Maîtresse charmante.
Ce fer mortel, cette lame sanglante
Perçait ce cœur, ce siege des amours
Qui pour lui seul fut embrasé toujours :
Elle chancelle, elle tombe expirante,
Nommant encor la Trimouille... & la mort ;
L'affreuse mort déjà s'emparait d'elle,
Elle le sent, elle fait un effort,
Rouvre les yeux qu'une nuit éternelle
Allait fermer ; & de sa faible main,
De son Amant, touchant encor le sein,

Et lui jurant une ardeur immortelle,
Elle exhalait son ame & ses sanglots:
Et j'aime, ... j'aime, ... était les derniers mots
Que prononça cette Amante fidelle.

C'était en vain. Son la Trimouille, hélas!
N'entendait rien. Les ombres du trépas
L'environnaient; il est tombé près d'elle
Sans connaissance: il était dans ses bras
Teint de son sang, & ne le sentait pas.
A ce spectacle épouvantable & tendre,
Paul Tirconel demeura quelque temps
Glacé d'horreur; l'usage de ses sens
Fut suspendu. Tel on nous fait entendre
Que cet Atlas, que rien ne put toucher, (b)
Prit autrefois la forme d'un rocher.

Mais la pitié que l'aimable nature
Mit de sa main dans le fond de nos cœurs,
Pour adoucir les humaines fureurs,
Se fit sentir à cette ame si dure:
Il secourut Dorothée, il trouva
Deux beaux portraits, tous deux en miniature,
Que Dorothée avec soin conserva
Dans tous les temps, & dans toute aventure.
On voit dans l'un la Trimouille aux yeux bleus,

Aux cheveux blonds. Les traits de son visage
Sont fiers & doux : la grace & le courage
Y font mêlés par un accord heureux.

Tirconel dit : Il est digne qu'on l'aime.

Mais que dit-il, lorsqu'au second portrait

Il apperçut qu'on l'avait peint lui-même ?

Il se contemple ; il se voit trait pour trait.

Quelle surprise ! en son ame il rappelle

Que vers Milan voyageant autrefois,

Il a connu *Carminetta*, la belle,

Noble & galante, aux Anglais peu cruelle ;

Et qu'en partant au bout de quelques mois,

La laissant grosse, il eut la complaisance

De lui donner, pour adoucir l'absence,

Ce beau portrait que du Lombard *Belin*, (c)

La main savante a mis sur le vélin.

De Dorothee, hélas ! elle fut mere ;

Tout est connu, Tirconel est son pere.

Il était froid, indifférent, hautain,

Mais généreux, & dans le fond humain.

Quand la douleur à de tels caracteres

Fait éprouver ses atteintes ameres,

Ses traits sur eux font des impressions

Qui n'entrent point dans les cœurs ordinaires,

Trop aisément ouverts aux passions.
L'acier, l'airain plus fortement s'allume
Que les roseaux qu'un feu léger consume.
Ce dur Anglais voit sa fille à ses pieds,
De son beau sang la mort s'est assouvie ;
Il la contemple , & ses yeux sont noyés
Des premiers pleurs qu'il versa de sa vie.
Il l'en arrose, il l'embrasse cent fois,
De hurlements il étonne les bois ;
Et maudissant la fortune, la guerre ,
Tombe à la fin sans haleine & sans voix.

A ces accents tu rouvris la paupière ,
Tu vis le jour , la Trimouille , & soudain
Tu détestas ce reste de lumière :

Il retira son arme meurtrière
Qui traversait cet adorable sein ,
Sur l'herbe rouge il pose la poignée ,
Puis sur la pointe avec force élançé ,
D'un coup mortel il est bientôt percé ;
Et de son sang sa Maîtresse est baignée.

Aux cris affreux que poussa Tirconel ,
Les Ectuyers , les Prêtres accoururent ;
Epouvantés du spectacle cruel ,
Ces cœurs de glace ainsi que lui s'émurent ;

R vj

Et Tirconel aurait suivi sans eux
Les deux Amants au séjour ténébreux.

Ayant enfin de ce désordre extrême
Calmé l'horreur, & rentrant en lui-même ;
Il fit poser ces Amants malheureux
Sur des brancards que des lances formerent,
Au camp du Roi ses Prêtres le porterent ;
Et de leurs pleurs les chemins arroserent.

Paul Tirconel, homme en tout violent,
Prenait toujours son parti sur le champ.
Il détesta depuis cette aventure,
Et femme, & fille, & toute la nature.
Il monte un Barbe ; & courant sans Valets,
L'œil morne & sombre, & ne parlant jamais,
Le cœur rongé, va dans son humeur noire
Droit à Paris, loin des rives de Loire.
En peu de jours il arrive à Calais,
S'embarque, & passe à sa terre natale :
C'est là qu'il prit la robe monacale
De S. Bruno : (d) c'est là qu'en son ennui
Il mit le Ciel entre le Monde & lui,
Fuyant ce Monde, & se fuyant lui-même ;
C'est là qu'il fit un éternel carême ;
Il y vécut sans jamais dire un mot.

Mais fans pouvoir jamais être dévot.

Quand le Roi Charle , Agnès , & la Guerriere
Virent passer ce convoi douloureux ,

Qu'on apperçut ces Amants généreux ,
Jadis si beaux & si long-temps heureux ,

Souillés de sang & couverts de poussiere :

Tous les esprits parurent effrayés ,

Et tous les yeux de pleurs furent noyés.

On pleura moins dans la sanglante Troye ,

Quand de la mort Hector devint la proie ;

Et lorsqu'Achille , en modeste Vainqueur ,

Le fit traîner avec tant de douceur , (e)

Les pieds liés , & la tête pendante ,

Après son char qui volait sur des morts ;

Car Andromaque au moins était vivante ,

Quand son époux passa les sombres bords.

La belle Agnès , Agnès toute tremblante ,

Pressait le Roi qui pleurait dans ses bras ,

Et lui disait : Mon cher Amant , hélas !

Peut-être un jour nous serons l'un & l'autre

Portés ainsi dans l'Empire des morts :

Ah ! que mon ame , aussi-bien que mon corps

Soit à jamais unie avec la vôtre.

A ces propos qui portaient dans les cœurs

La triste crainte & les molles douleurs,
Jeanne prenant ce ton mâle & terrible,
Organe heureux d'un courage invincible,
Dit: Ce n'est point par des gémissements,
Par des sanglots, par des cris, par des larmes
Qu'il faut venger ces deux nobles Amants;
C'est par le sang: prenons demain les armes.
Voyez, ô Roi! ces remparts d'Orléans,
Tristes remparts que l'Anglais environne.
Les champs voisins sont encor tout fumants
Du sang versé, que vous-même en personne
Fites couler de vos royales mains.
Préparons-nous: suivez vos grands desseins,
C'est ce qu'on doit à l'ombre enfanglantée
De la Trimouille & de sa Dorothee:
Un Roi doit vaincre, & non pas soupirer;
Charmante Agnès, cessez de vous livrer
Aux mouvements d'une ame douce & bonne.
A son Amant, Agnès doit inspirer
Des sentiments dignes de sa couronne.
Agnès reprit: Ah! laissez-moi pleurer!

Fin du Vingtieme Chant.

N O T E S.

[a] Vous savez, mon cher Lecteur, qu'Hector & Ménélas se battirent, & qu'Hélène les regardait faire tranquillement. Dorothée a bien plus de vertu : aussi notre nation est bien plus vertueuse que celle des Grecs. Nos femmes sont galantes, mais au fond elles sont beaucoup plus tendres, comme je le prouve dans mon *philosophe chrétien* Tom. XII. pag. 169.

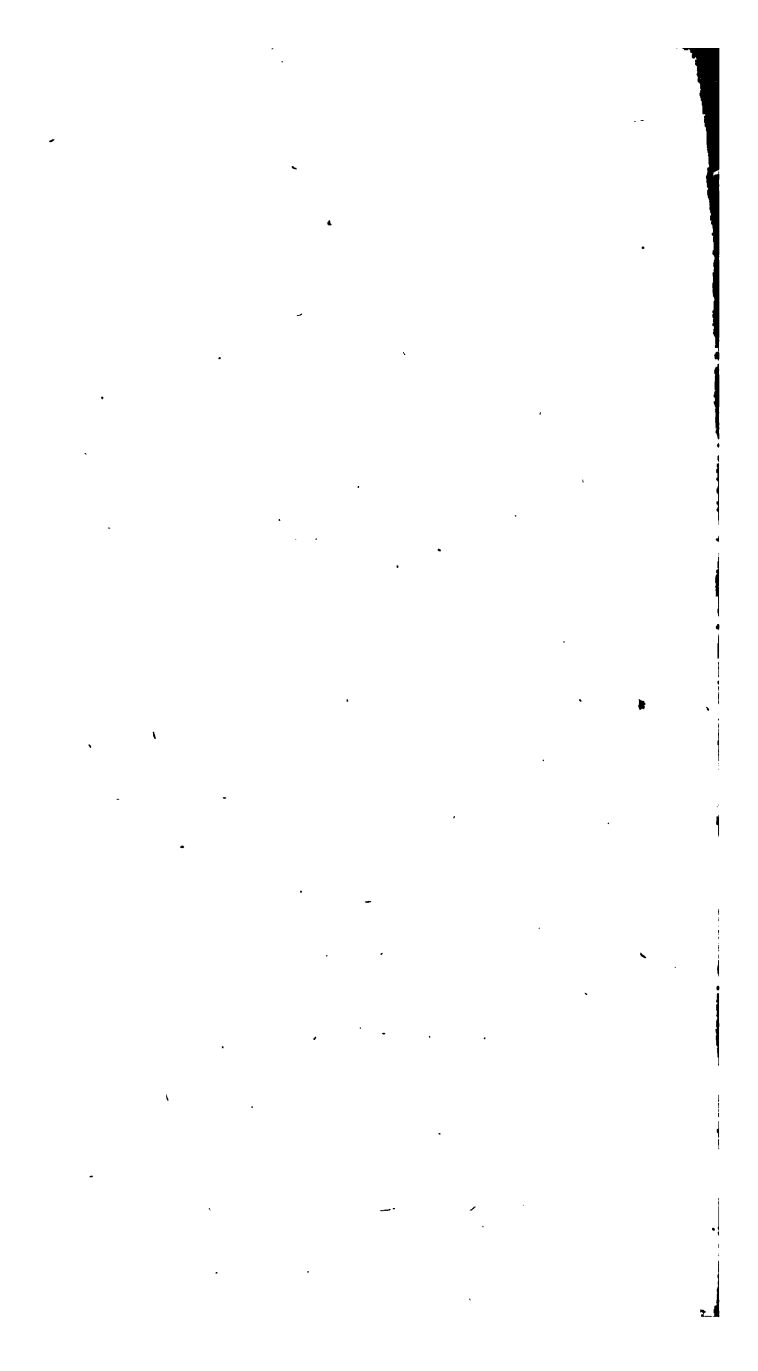
[b] Je crois que notre Auteur entend par ces mots *que rien ne put toucher*, la dureté de cœur que fit paraître Atlas quand il refusa l'hospitalité à Persée. Il le laissa coucher dehors, & Jupiter l'en punit, comme chacun fait, en le changeant en montagne.

[c] Ce Bélin était en effet un contemporain ; ce fut lui qui depuis peignit Mahomet II.

[d] Vous savez que Bruno fonda les Chartreux après avoir vu ce Chanoine de Magdebourg qui parloit après sa mort.

[e] Je soupçonne un peu d'ironie dans notre grave Auteur.







LA PUCELLE

D'ORLÉANS.

CHANT VINGT-UNIÈME.

ARGUMENT.

*Comment Jeanne tomba dans une étrange
tentation; tendre témérité, de son âne;
belle résistance de la Pucelle.*

L'HOMME & la femme est chose bien fragile.
Sur la vertu gardez-vous de compter.
Ce vase est beau, mais il est fait d'argile:
Un rien le casse: on peut le rajuster;

Mais ce n'est pas entreprise facile.-
Garder ce vase avec précaution,
Sans le ternir; croyez-moi, c'est un rêve,
Nul n'y parvient; témoin le mari d'Eve
Et le vieux Loth & l'aveugle Samson,
David le Saint, le sage Salomon,
Et vous surtout, sexe doux, sexe aimable
Tant du nouveau que du vieux Testament,
Et de l'histoire, & même de la fable.
Sexe dévot je pardonne aisément
Vos petits tours & vos petits caprices,
Vos doux refus, vos charmants artifices;
Mais j'avouerai qu'il est de certains cas,
De certains goûts que je n'excuse pas.
J'ai vu par fois une bamboche, un singe,
Gros, court, tanné, tout velu sous le linge,
Comme un blondin caressé dans vos bras.
J'en suis fâché pour vos tendres appas.
Un âne ailé vaut cent fois mieux peut-être,
Qu'un fat en robe, & qu'un lourd petit-maitre.
Sexe adorable à qui j'ai consacré
Le don des vers dont je fus honoré,
Pour vous instruire il est temps de connaître
L'erreur de Jeanne, & comme un beau grifon

Pour un moment égara sa raison ;
 Ce n'est pas moi , c'est le sage Tritème ,
 Ce digne Abbé qui vous parle lui-même.
 Le gros damné de Pere Gribourdon ,
 Terrible encor au fond de sa chaudiere ,
 En blasphémant cherchait l'occasion
 De se venger de la Pucelle altiere ,
 Par qui là-haut d'un coup d'estramacon
 Son chef tondu fut privé de son tronc.
 Il s'écriait à Belzébuth : mon pere ,
 Ne pourrais-tu dans quelque gros péché
 Faire tomber cette Jeanne sévere ?
 J'y crois pour moi ton honneur attaché.
 Comme il parlait, Conculix plein de rage
 Parut soudain au ténébreux rivage
 Son eau bénite encor sur le vifage.
 Pour se venger l'amphibie animal
 Vint s'adresser à l'Auteur de tout mal.
 Les voilà donc tous les trois qui conspirent
 Contre une femme. Hélas ! le plus souvent
 Pour les séduire il n'en fallut pas tant.
 Depuis long-temps tous les trois ils apprirent
 Que Jeanne d'Arc , dessous son cotillon,
 Gardait les clefs de la ville assiégée ;

Et que le sort de la France affligée
Ne dépendait que de sa mission.
L'esprit du Diable a de l'invention :
Il courut vite observer sur la terre
Ce que faisaient ses amis d'Angleterre ;
En quel état & de corps & d'esprit
Se trouvait Jeanne après le grand conflit.
Charle , Dunois , & la grosse Amazone,
Lassés tous trois des travaux de Bellone
Étaient entrés vers la nuit dans le Fort ,
En attendant quelque nouveau renfort.
Des Affiégés la brèche réparée
Aux Assaillants ne permet plus l'entrée.
Des Ennemis la troupe est retirée.
Les Citoyens , le Roi Charle & Bedford,
Chacun chez soi soupe en hâte & s'endort.
Muses , tremblez de l'étrange aventure
Qu'il faut apprendre à la race future ;
Et vous , Lecteurs , en qui le Ciel a mis
Les sages goûts d'une tendresse pure ,
Remerciez & Dunois & Denis ,
Qu'un grand péché n'ait pas été commis.
Il vous souvient que je vous ai promis
De vous conter les galantes merveilles

CHANT VINGT-UNIÈME.. 405

De ce Pégase aux deux longues oreilles,
Qui combattit sous Jeanne & sous Dunois
Les ennemis des filles & des Rois.
Vous l'avez vu sur ses ailes dorées
Porter Dunois aux Lombardes contrées:
Il en revint: mais il revint jaloux:
Vous savez bien qu'en portant la Pucelle,
Au fond du cœur il fentit l'étincelle
De ce beau feu plus vif encor que doux,
Ame, ressort, & principe des mondes,
Qui dans les airs, dans les bois, dans les ondes
Produit les corps & les anime tous.
Ce feu sacré dont il nous reste encore
Quelques rayons dans ce monde épuisé,
Fut pris au Ciel pour animer Pandore.
Depuis ce temps le flambeau s'est usé.
Tout est flétri; la force languissante
De la nature en nos malheureux jours,
Ne produit plus que d'imparfaits amours.
S'il est encore une flamme agissante,
Un germe heureux des principes divins,
Ne cherchez pas chez Vénus, Uranie,
Ne cherchez pas chez les faibles humains,
Adressez-vous aux Héros d'Arcadie.

Beaux Céladons , que des objets vainqueurs
Ont enchainés par des liens de fleurs ;
Tendres Amants en cuirasse , en fontane ,
Prélats , Abbés , Colonels , Conseillers ,
Gens du bel air , & même Cordeliers ,
En fait d'amour défiez-vous d'un âne.
Chez les Latins le fameux Âne d'or ,
Si renommé par sa métamorphose ,
De celui-ci n'approchait pas encor ,
Il n'était qu'homme , & c'est bien peu de chose.

L'Abbé Tritême , esprit sage & discret ,
Et plus savant que le pédant Larchet , (a)
Modeste Auteur de cette noble histoire ,
Fut effrayé plus qu'on ne saurait croire ,
Quand il fallut aux siècles à venir
De ces excès transmettre la mémoire.
De ses trois doigts il eut peine à tenir
Sur son papier sa plume épouvantée ;
Elle tomba. Mais son ame agitée
Se rassura , faisant réflexion
Sur la malice & le pouvoir du Diable.
Du genre humain cet ennemi coupable
Est tentateur de sa profession ;
Il prend les gens en sa possession.

De tout péché ce Pere formidable,
 Rival de Dieu, séduisit autrefois
 Ma chere Mere un soir au coin d'un bois, (b)
 Dans son jardin. Ce serpent hypocrite
 Lui fit manger d'une pomme maudite.
 Même on prétend qu'il lui fit encor pis.
 On la chassa de son beau Paradis.
 Depuis ce jour, Satan dans nos familles
 A gouverné nos femmes & nos filles.
 Le bon Tritémè en avait dans son temps
 Vu de ses yeux des exemples touchants.
 Voici comment ce Grand homme raconte
 Du saint Baudet l'insolence & la honte.
 La grosse Jeanne au visage vermeil
 Qu'ont rafraîchi les pavots du sommeil,
 Entre ses draps doucement recueillie,
 Se rappelait les destins de sa vie.
 De tant d'exploits son jeune cœur flatté.
 A Saint Denis n'en donna pas la gloire;
 Elle conçut un grain de vanité.
 Denis fâché, comme on peut bien le croire,
 Pour la punir laissa quelques moments
 Sa Protégée au pouvoir de ses sens.
 Denis voulut que sa Jeanne qu'il aime,

Connût enfin ce qu'on est par soi-même ;
 Et qu'une femme en toute occasion
 Pour se conduire a besoin d'un Patron.
 Elle fut prête à devenir la proie
 D'un piège affreux que tendit le Démon.
 On va bien loin sitôt qu'on se fourvoie.

Le Tentateur qui ne néglige rien
 Prenait son temps ; il le prend toujours bien.
 Il est partout : il entra par adresse
 Au corps de l'âne , il forma son esprit,
 De sa voix rauque adoucit la rudesse,
 Et l'instruisit aux finesse de l'Art
 Approfondi par Ovide & Bernard. (c)

L'âne éclairé surmonta toute honte ;
 De l'écurie adroitement il monte
 Au pied du lit où dans un doux repos,
 Jeanne en son cœur repassait ses travaux :
 Puis doucement s'accroupissant près d'elle,
 Il la loua d'effacer les Héros,
 D'être invincible , & surtout d'être belle.
 Ainsi jadis le serpent séducteur,
 Quand il voulut subjuguier notre Mere,
 Lui fit d'abord un compliment flatteur.
 L'art de louer commença l'art de plaire.

Où suis-je, ô Ciel ! s'écria Jeanne d'Arc :
 Qu'ai-je entendu ? par S. Luc ! par S. Marc !
 Est-ce mon âne ? ô merveille ! ô prodige !
 Mon âne parle, & même parle bien.

L'âne à genoux composant son maintien,
 Lui dit : O d'Arc ! ce n'est point un prestige.

» Voyez en moi l'âne de Canaan,

» Je fus nourri chez le vieux Balaam ;

» Chez les Payens Balaam était Prêtre ;

» Moi, j'étais Juif ; & sans moi, mon cher Maître

» Aurait maudit tout ce bon peuple élu,

» Dont un grand mal fut sans doute advenu.

» Adonai récompensa mon zèle,

» Au vieil Adam d'abord il me donna ;

» Adam avait une vie immortelle :

» J'en eus autant ; & le Maître ordonna

» Que le ciseau de la Parque cruelle

» Respecterait le fil de mes beaux ans.

» Je jouis donc d'un éternel printemps

» Dans le jardin de vos premiers parents

» Avec Adam dont je fus la menture.

» Là, pour nous deux l'indulgente nature

» Sans s'épuiser prodiguait ses présents.

» De ce jardin le Maître débonnaire

„ Me permit tout , hors un cas feulement ;
„ Il m'ordonna de vivre chastement :
„ C'est pour un âne une terrible affaire !
„ Jeune & sans frein , dans ce charmant séjour ,
„ Maître de tout , j'avais droit de tout faire ,
„ Le jour , la nuit , tout , excepté l'amour .
„ J'obéis mieux que votre premier homme ,
„ Qui perdit tout pour manger une pomme :
„ Je fus vainqueur de mon tempérament :
„ La chair se tut ; je n'eus point de faiblesses ;
„ Je vécus vierge ; & savez-vous comment ?
„ Dans le jardin il n'était point d'ânesses .
„ Je vis couler , content de mon état ,
„ Plus de mille ans dans ce doux célibat .
„ Bientôt il plut au Maître du tonnerre ,
„ Au Créateur du ciel & de la terre ,
„ Pour racheter le genre humain captif ,
„ De se faire homme , & ce qui pis est , Juif .
„ Joseph , Panthere , & la brune Marie ,
„ Sans le savoir , firent cette œuvre pie .
„ A son époux la Belle dit adieu ,
„ Puis accoucha d'un bâtard qui fut Dieu .
„ Il fut d'abord suivi par la canaille ,
„ Par des Mathieus , des Jacques , des enfants :

» Car Dieu se cache aux sages comme aux grands ,
 » L'humble le suit , l'homme d'État s'en raille ,
 » La cour d'Hérode & les gens du bel air
 » Narguent un Dieu bâtard & fait de chair.
 » De cette chair l'humanité sacrée
 » Est de Pilate assez peu révérée.
 » Mais quelques jours avant qu'il fut fessé ,
 » Et qu'un long bois pour Jésus fut dressé ,
 » Il devait faire en public son entrée.
 » C'était un point de la Religion ,
 » Que sur un âne il entrât dans Sion ;
 » Cet âne était prédit par Isaïe ,
 » Ezéchiël , Baruch & Jérémie :
 » C'était un cas important dans la loi ;
 » O Jeanne d'Arc ! cet âne , c'était moi.
 » Un ordre vint à l'Archange terrible ,
 » Qui du Jardin est le Suisse inflexible ,
 » De me laisser sortir de ce beau lieu.
 » Je pris ma course , & j'allai porter Dieu.
 » Notre présence imposait aux oracles :
 » A chaque pas , nous faisons des miracles ;
 » Vérole , toux , fièvre , chancre , farcin
 » Disparaissaient à notre aspect divin ;
 » Chacun criait : Vive le Roi de gloire !

-
- » Vous connaissez le reste de l'histoire.
» Le Créateur pendu publiquement
» Ressuscita bientôt secrètement.
» Je fus fidelle , & restai chez sa Mere ,
» Très mal bâti , faisant très maigre chere ;
» Marie , au jour de son Assomption ,
» Par Testament me laissa pension :
» Et je vécus mille ans dans la maison ,
» Jusques au jour , où cette Maison sainte
» De la Cité quittant l'indigne enceinte
» Alla par mer aux rivages heureux
» Où de Lorette est le trésor fameux.
» Là , du Seigneur je servis les pucelles ;
» J'en fus aimé ; je fus plus vierge qu'elles.
» Enfin , là-haut dans ces plaines d'azur ,
» Lorsque Saint George , à vos Français si dur ,
» Ce fier Saint George , aimant toujours la guerre ,
» Voulut avoir un courrier d'Angleterre ,
» Quand Saint Martin , fameux par son manteau ,
» Obtint encore un cheval assez beau.
» Monsieur Denis , qui , comme eux , fait figure ,
» Voulut , comme eux , avoir une monture.
» Il me choisit , près de lui m'appella ;
» D'étrilles d'or mon Maître m'étrilla :

» Du doux Jéfus les bontés paternelles
 » Me firent don de deux brillantes ailes :
 » Et dans le temps que les Anges des airs
 » Faifaient voguer la maifon fur les mers ,
 » Je pris mon vol aux voûtes éternelles.
 » L'aigle de Jean , & le bœuf de Mathieu
 » Me firent fête en cet augufte lieu ;
 » L'agneau fans tache avec moi broûta l'herbe
 » Là , je bravai ce cheval fi fuperbe ,
 » Qui doit porter par arrêt du deftin
 » Tantôt Luther , & tantôt Jean Calvin.
 » Je fus nourri de nectar , d'ambrofie ;
 » Mais , ô ma Jeanne ! une fi belle vie
 » N'approche pas du plaifir que je fens ,
 » Au doux afpect de vos charmes puiffants.
 » L'aigle , le bœuf , le cheval , l'agneau même
 » Ne valent pas votre beauté fuprême.
 » Croyez furtout , que de tous les emplois
 » Où m'éleva mon étoile bénigne ,
 » Le plus heureux , le plus felon mon choix ,
 » Et dont je fuis peut-être le plus digne ,
 » C'eft de fervir fous vos auguftes loix .
 » Quand j'ai quitté le Ciel & l'empirée ,
 » J'ai vu par vous ma fortune honorée ;

C'était son bien ; le perfide est instruit
Du mal secret qui tient la Prêfidente ;
Il fait qu'elle aime & que Talbot l'enchanté ;
Le vieux serpent en secret la conduit,
Il la dirige , il l'enflamme , il efpere.
Qu'elle pourra prêter fon miniftère
Pour introduire aux remparts d'Orléans
Le beau Talbot & fes fiers Combattans :
En travaillant pour fes Anglais qu'il aime,
Il fait affez qu'il combat pour lui-même.

Fin du Vingt-Unième Chant.



N O T E S.

[a] LE pédant Larchet, Mazarinier ridicule, homme de Collège qui, dans un livre de critique, assure d'après Hérodote, qu'à Babylone toutes les Dames se prostituaient dans le Temple par dévotion, & que tous les jeunes Gaulois étaient Sodomites.

[b] Voilà comment il convient de parler du Diable & de tous les Diables qui ont succédé aux Furies, & de toutes les impertinences qui ont succédé aux impertinences antiques. On fait assez que Satan, Belzebuth, Astaroth, n'existent pas plus que Tifiphone, Alestrom & Mégere. Le sombre & fanatique Milton, de la secte des indépendants, détestable Secrétaire en langue Latine du Parlement nommé le Croupion, & détestable apologiste de l'affassinat de Charles I, peut tant qu'il voudra célébrer l'Enfer, & peindre le Diable déguisé en cormoran & en crapaud; & faire tenir tous les Diables en pygmées dans une grande salle. Ces imaginations dégoûtantes, affreuses, absurdes, ont pu plaire à quelques fanatiques comme lui. Nous déclarons que nous avons ces facéties abominables en horreur. Nous ne voulons que nous réjouir.

[c] Bernard, Auteur de l'Opera de Castor & Pollux, & de quelques piéces fugitives, a fait un art d'aimer comme Ovide; mais cet ouvrage n'est pas encore imprimé.

[d] C'est l'âne de Silène qui est assez connu; on tient qu'il servit de trompette.

[e] L'âne d'Apulée ne parla point ; il ne put jamais prononcer que *oh & non* ; mais il eut une bonne fortune avec une Dame ; comme on peut le voir dans l'Apulée en deux volumes in-4°. *cum notis ad usum Delphini*. Au reste on attribua de tout temps les mêmes sentimens aux bêtes qu'aux hommes. Les chevaux pleurent dans l'Iliade & dans l'Odyssée ; les bêtes parlent dans Pilpay, dans Lockman, & dans Esope, &c.

[f] Les Hérétiques doivent favoir que le Diable demandant l'aumône à Martin, ce Martin lui donna la moitié de son manteau.

[g] St. Roch qui guérit de la peste est toujours peint avec un chien, & St. Antoine est toujours suivi d'un cochon.

[h] Lédâ ayant donné ses faveurs à son cygne, accoucha de deux œufs.

[i] Pasiphaé, amoureuse d'un Taureau, en eut le Minotaure. Phyllire eut d'un Cheval le Centaure Chiron, Précepteur d'Achille : ce ne fut point Neptune, mais Saturne qui prit la forme d'un cheval ; notre Auteur se trompe en ce point. Je ne nie pas que quelques Desses ne soient de son avis.





LA PUCELLE D'ORLÉANS.

CHANT VINGT-DEUXIÈME.

ARGUMENT.

Pudeur de Jeanne démontrée. Malice du Diable. Rendez-vous donné par la Présidente Louvet au grand Talbot. Services rendus par Frere Lourdis. Belle conduite de la discrète Agnès. Repentir de l'âne. Exploits de la Pucelle. Triomphe du grand Roi Charles VII.

MON cher Lecteur fait par expérience
Que ce beau Dieu qu'on nous peint dans l'enfance,
Et dont les jeux ne sont pas jeux d'enfants,

A deux carquois tout-à-fait différens :
L'un a des traits, dont la douce piquûre
Se fait sentir sans danger, sans douleur,
Croît par le temps, pénètre au fond du cœur,
Et vous y laisse une vive blessure. •
Les autres traits sont un feu dévorant
Dont le coup part & brûle au même instant.
Dans les cinq sens ils portent le ravage,
En rouge vif allume le visage,
D'un nouvel être on se croit animé,
D'un nouveau sang le corps est enflammé,
On n'entend rien; le regard étincelle.
L'eau sur le feu bouillonnant à grand bruit,
Qui sur ses bords s'élève, échappe, & fuit,
N'est qu'une image imparfaite, infidelle,
De ces desirs dont l'exoës vous poursuit:
Profanateurs indignes de mémoire,
Vous qui de Jeanne avez fouillé la gloire,
Vils Écrivains qui du mensonge épris
Falsifiez les plus sages écrits,
Vous prétendez que ma Pucelle Jeanne
Pour son Grison sentit ce feu profane;
Vous imprimez qu'elle a mal combattu, (a)
Vous insultez son sexe & sa vertu.

D'écrits honteux compilateurs infâmes ;
Sachez qu'on doit plus de respect aux Dames ;
Ne dites point que Jeanne a succombé :
Dans cette erreur nul Savant n'est tombé ;
Nul n'avança des faussetés pareilles ;
Vous confondez & les faits & les temps ,
Vous corrompez les plus rares merveilles ;
Respectez l'âne & ses faits éclatants ;
Vous n'avez pas ses fortunés talents ,
Et vous avez de plus longues oreilles.

Si la Pucelle en cette occasion
Vit d'un regard de satisfaction
Les feux nouveaux qu'inspirait sa personne ;
C'est vanité qu'à son sexe on pardonne ;
C'est amour-propre & non pas l'autre amour.

Pour achever de mettre en tout son jour
De Jeanne d'Aro le lustre interniffable ,
Pour vous prouver qu'aux malices du Diable ,
Aux fiers transports de cet âne éloquent ,
Son noble cœur était inébranlable ,
Sachez que Jeanne avait un autre Amant.
C'était Dunois , comme aucun ne l'ignore ;
C'est le Bâtard que son grand cœur adore.
On peut d'un âne écouter les discours :

On peut sentir un vain desir de plaire ;
Cette passade , innocente & légère ,
Ne trahit point de fidelles amours.

C'est dans l'histoire une chose avérée
Que ce Héros , ce sublime Dunois
Était blessé d'une flèche dorée
Qu'amour tira de son premier carquois.
Il commanda toujours à sa tendresse ;
Son cœur altier n'admit point de faiblesse ,
Il aimait trop & l'État & le Roi ,
Leur intérêt fut sa première loi.

O Jeanne ! il sait que ton beau pucelage
De la victoire est le précieux gage :
Il respectait Denis & tes appas.
Semblable au chien courageux & fidelle,
Qui résistant à la faim qui l'appelle
Tient la perdrix & ne la mange pas.
Mais quand il vit que le bandet céleste
Avait parlé de sa flamme funeste ,
Dunois voulut en parler à son tour.
Il est des temps où le sage s'oublie.

C'était sans doute une grande folie
Que d'immoler sa patrie à l'amour.
C'était tout perdre ; & Jeanne encor honteuse

CHANT VINGT-DEUXIÈME. 423

D'avoir d'un âne écouté les propos ,
Résistait mal à ceux de son Héros.
L'amour pressait son ame vertueuse :
C'en était fait , lorsque son doux Patron
Du haut du Ciel détacha son rayon.
Ce rayon d'or , sa gloire & sa monture ,
Qui transporta sa béate figure ,
Quand il chercha par ses soins vigilants
Un pucelage aux remparts d'Orléans ,
Ce saint rayon frappant au sein de Jeanne ,
En écarta tout sentiment profane.
Elle cria : Cher Bâtard , arrêtez ,
Il n'est pas temps , nos amours sont comptés :
Ne gâtons rien à notre destinée ;
C'est à vous seul que ma foi s'est donnée ;
Je vous promets que vous aurez ma fleur.
Mais attendons que votre bras vengeur ,
Votre vertu sous qui le Breton tremble ,
Ait du pays chassé l'Usurpateur.
Sur des lauriers nous coucherons ensemble.
A ce propos le Bâtard s'adoucit ,
Il écouta l'Oracle & se soumit.
Jeanne reçut son pur & doux hommage ,
Modestement ; & lui donna pour gage .

Trente baisers chastes , pleins de pudeur ,
 Et tel qu'un frere en reçoit de sa sœur.
 Dans leurs desirs tous deux ils se continrent,
 Et de leurs faits honnêtement convinrent,
 Denis les voit, Denis très-satisfait ,
 De ses projets. pressa le grand effet.

Le preux Talbot devait cette nuit même
 Dans Orléans entrer par stratagème.
 Exploit nouveau pour les Anglais hautains ,
 Tous gens sensés ; mais plus hardis que fins.

O Dieu d'amour ! ô faiblesse ! ô puissance !
 Amour fatal , tu fus prêt de livrer
 Aux ennemis ce rempart de la France.
 Ce que l'Anglais n'osait plus espérer ,
 Ce que Betfort & son expérience ,
 Ce que Talbot & sa rare vaillance
 Ne purent faire , amour , tu l'entrepris !
 Tu fais nos maux , cher enfant , & tu ris.

Si dans le cours de ses vastes conquêtes
 Il effleura de ses flèches honnêtes
 Le cœur de Jeanne ; il lança d'autres coups
 Dans les cinq sens de notre Présidente.
 Il la frappa de sa main triomphante
 Avec les traits qui rendent les gens fous.

CHANT VINGT-DEUXIEME. 425

Vous avez vu la fatale escalade ,
L'affaut sanglant , l'horrible canonnade ,
Tous ces combats , tous ces hardis efforts ,
Au haut des murs , en dedans , en dehors ,
Lorsque Talbot & ses fieres cohortes
Avaient brisé les remparts & les portes ,
Et que sur eux tombaient du haut des toits
Le fer , la flamme , & la mort à la fois.
L'ardent Talbot avait d'un pas agile
Sur des mourants pénétré dans la ville ,
Renversant tout , criant à haute voix :
Anglais ! entrez ; bas les armes , bourgeois !
Il ressemblait au grand Dieu de la guerre ,
Qui sous ses pas fait retentir la terre ,
Quand la discorde , & Bellone , & le fort
Arment son bras , ministre de la mort.

La Présidente avait une ouverture
Dans son logis auprès d'une mafure ,
Et par ce tron contemplait son Amant ,
Ce casque d'or , ce panache ondoyant ,
Ce bras armé , ces vives étincelles
Qui s'élançaient du rond de ses prunelles ,
Ce port altier , cet air d'un demi-Dieu.
La Présidente en était toute en feu ,

Hors de ses sens , de honte dépotillée,
 Telle autrefois d'une loge grillée
 Madame Audou (*b*) dont l'amour prit le cœur,
 Lorgnait *Baron* cet immortel Acteur ,
 D'un œil ardent dévorait sa figure ,
 Son beau maintien , ses gestes , sa parure ,
 Mélaît tout bas sa voix à ses accens ,
 Et recevait l'amour par tous les sens.

Chez la Louvet-vous savez que le Diable
 Était entré sans se rendre importun ;
 Et que le Diable & l'amour , c'est tout un :
 L'Archange noir , de mal infatiable ,
 Prit la cornette & les traits de Suson ,
 Qui dès long-temps servait dans la maison ;
 Fille entendue , active , nécessaire ,
 Coëffant , frisant , portant des billets doux ,
 Savante en l'art de conduire une affaire ,
 Et ménageant souvent deux rendez-vous ,
 L'un pour la Dame , & puis l'autre pour elle.
 Satan caché sous l'air de la donzelle
 Tint ce discours à notre grosse Belle.

Vous connaissez mes talents & mon cœur ,
 Je veux servir votre innocente ardeur ;
 Votre intérêt d'assez près me concerne.

CHANT VINGT-DEUXIEME. 427

Mon grand Cousin est de garde ce soir ,
En sentinelle à certaine Poterne ;
Là , sans risquer que votre honneur soit terné ,
Le beau Talbot peut en secret vous voir.
Ecrivez-lui , mon grand Cousin est sage ,
Il vous fera très-bien votre message.
La Présidente écrit un beau billet ,
Tendre , emporté : chaque mot porte à l'ame
La volupté , les desirs & la flamme.
On voyait bien que le Diable dictait.
Le grand Talbot habile , ainsi que tendre ,
Au rendez-vous fit serment de se rendre.
Mais il jura que dans ce doux confit ,
Par les plaisirs il irait à la gloire ;
Et tout fut prêt , afin qu'au fant du lit
Il ne fit plus qu'un fant à la victoire.
Il vous souvient que le frere Lourdis
Fut envoyé par le grand Saint Denis ,
Chez les Anglais pour lui rendre service.
Il était libre & chantait son Office ,
Disait sa Messe , & même confessait.
Le preux Talbot sur sa foi le laissait ;
Ne jugeant pas qu'un rustre , un imbécille ,
Un Moine épais , excrément de Couvent ,

Qu'il avait fait fesser publiquement ,
Pût traverser un Général habile.
Le juste Ciel en jugeait autrement.
Dans ses décrets il se complait souvent
A se moquer des plus grands personnages ;
Il prend les fots pour confondre les sages.
Un trait d'esprit venant du Paradis
Illumina le crâne de Lourdis.
De son cerveau la matiere épaisie
Devint légère , & fut moins obscurcie ;
Il s'étonna de son discernement.
Las ! nous pensons , le bon Dieu fait comment ?
Connaissions-nous quel ressort invisible
Rend la cervelle ou plus ou moins sensible ;
Connaissions-nous quels atômes divers
Font l'esprit juste , ou l'esprit de travers ?
Dans quels recoins du tissu cellulaire
Sont les talents de Virgile ou d'Homère ,
Et quel levain chargé d'un froid poison
Forme un Therfite , un Zoïle , un Fréron ?
Un Intendant de l'empire de Flore
Près d'un œillet voit la cigüe éclore ;
La cause en est au doigt du Créateur ;
Elle est cachée aux yeux de tout Docteur ,

CHANT VINGT-DEUXIÈME. 429

N'imitons pas leur babil inutile.

Lourdis d'abord devint très-curieux ,
Utilement il employa ses yeux ;
Il vit marcher sur le soir vers la ville
Des cuisiniers qui portaient à la file
Tous les apprêts pour un repas exquis ,
Truffes , jambons , gelinotes , perdrix ;
De gros flacons à panse ciselée
Rafraîchissaient dans la glace pilée,
Ce jus brillant , ces liquides rubis
Que tient Cîteaux (c) dans ses caveaux bénits.
Vers la Poterne on marchait en silence ,
Lourdis alors fut rempli de science ,
Non de Latin , mais de cet art heureux
De se conduire en ce monde scabreux.
Il fut doué d'une douce façonde ,
Devint accort , attentif , avifé ,
Regardant tout du coin d'un œil rusé ,
Fin courtisan , plein d'astuce profonde ,
Le Moine , enfin , le plus Moine du monde.
Ainsi l'on voit en tout temps ses pareils
De la cuisine entrer dans les Conseils ;
Brouillons en paix , intriguants dans la guerre ,
Régnant d'abord chez le grossier bourgeois ,

Puis se glissant au cabinet des Rois ,
Et puis enfin troublant toute la terre ;
Tantôt adroits & tantôt insolents ,
Renards ou loups : ou finges , ou serpents :
Voilà pourquoi -les Bretons mécréants ,
De leur engeance ont purgé l'Angleterre.

Notre Lourdis gagne un petit sentier ,
Qui par un bois mène au Royal quartier ;
En son esprit roulant ce grand mystere ,
Il va trouver Bonifoux son confrere ;
Dom Bonifoux en ce même moment
Sur les destins rêvait profondément :
Il mesurait cette chaîne invisible
Qui tient liés les destins & les temps ,
Les petits faits , les grands événements ,
Et l'autre monde , & le monde sensible.
Dans son esprit il les combine tous ,
Dans les effets voit la cause & l'admire ,
Il en suit l'ordre : il fait qu'un rendez-vous ,
Peut renverser ou sauver un Empire.
Le Confesseur se souvenait encor
Qu'on avait vu les trois fleurs de lys d'or
En champ d'albâtre à la fesse d'un Page ,
D'un Page Anglais : surtout il envisage

CHANT VINGT-DEUXIEME. 431

Les murs tombés du Mage Conculix.
Ce qui surtout l'étonne davantage ,
C'est le bon sens , c'est l'esprit de Lourdis.
Il connut bien qu'à la fin Saint Denis
De cette guerre aurait tout l'avantage.

Lourdis se fait présenter poliment
Par Bonifoux à la Royale amie.
Sur sa beauté lui fait son compliment,
Et sur le Roi. Puis il lui dit comment
Du grand Talbot la prudence endormie
A pour le soir un rendez-vous donné
Vers la Poterne , où ce déterminé
Est attendu par la Louvet qui l'aime.
On peut , dit-il , user d'un stratagème ,
Suivre Talbot , & le surprendre là ,
Comme Samson le fut par Dalila.
Divine Agnès , proposez cette affaire ,
Au grand Roi Charle. Ah ! mon Révérend pere ,
Lui dit Agnès , pensez-vous que le Roi
Puisse toujours être amoureux de moi ?
Je n'en fais rien ; je pense qu'il se damne ,
Répond Lourdis ; ma robe le condamne ,
Mon cœur l'absout. Ah ! qu'ils sont fortunés
Ceux qui pour vous serent un jour damnés !

Agnès reprit : Moine , votre réponse
Est bien flatteuse , & de l'esprit annoncee.
Puis dans un coin le tirant à l'écart ,
Elle lui dit : Auriez-vous par hasard
Chez les Anglais vu le jeune Monrosc ?
Le Moine noir l'entendit finement ;
Oui , je l'ai vu , dit-il , il est charmant.
Agnès rougit , baissa les yeux , compose
Son beau visage ; & prenant par la main
L'adroit Lourdis , le mene avant nuit close,
Au cabinet de son cher Suzerain.

Lourdis y fit un discours plus qu'humain.
Le Roi Charlot qui ne le comprit guere,
Fit assembler son Conseil souverain ,
Ses Anmóniers , & son Conseil de guerre.
Jeanne au milieu des Héros ses pareils,
Comme au combat assistait aux Conseils.
La belle Agnès d'une façon gentille
Discrettement travaillant à l'aiguille ,
De temps en temps donnait de bons avis,
Qui du Roi Charle étaient toujours suivis.

On proposa de prendre avec adresse
Sous les remparts Talbot & sa Maîtresse.
Tels dans les Cieux le Soleil & Vulcain

Surprirent

Surprirent Mars avec son Aphrodise : (d)
 On prépara cette grande entreprife
 Qui demandait & la tête & la main.
 Dunois d'abord prit le plus long chemin,
 Fit une marche & pénible & favante,
 Effort de l'art que dans l'histoire on vante:
 Entre la ville & l'armée on passa.
 Vers la Poterne enfin l'on arriva.
 Talbot goûtait avec sa Présidente
 Les premiers fruits d'une union naissante.
 Se promettant que du lit aux combats
 En vrai Héros il ne ferait qu'un pas.
 Six Régiments devaient suivre à la file.
 L'ordre est donné. C'était fait de la ville.
 Mais ses Guerriers de la veille engourdis,
 Pétrifiés d'un sermon de Lourdis,
 Baillaient encor & se mouvaient à peine.
 L'un contre l'autre ils dormaient dans la plaine.
 O grand miracle! ô pouvoir de Denis!
 Jeanne & Dunois, & la brillante élite
 Des Chevaliers qui marchaient à leur fuite,
 Bordaient déjà sous les murs d'Orléans
 Les longs fossés du camp des Affligés.
 Sur un cheval venu de Barbarie,

Le feul que Charle eût dans fon écurie ,
Jeanne avançait en tenant d'une main
De Débora l'eftramaçon divin ;
A fon côté pendait la noble épée
Qui d'Holopherne a la tête coupée.
Notre Pucelle , avec dévotion ,
Fit à Denis tout bas cette Oraifon :

- » Toi qui daignas à ma faibleffe obscure
- » Dans Domremy confier cette armure ,
- » Sois le foutien de ma fragilité ,
- » Pardonne-moi , fi quelque vanité
- » Flatta mes fens , quand ton âne infidelle
- » S'émancipa jufqu'à me trouver belle.
- » Mon cher Patron , daigne te fouvenir
- » Que c'est par moi que tu voulus punir
- » De ces Anglais les ardeurs enragées
- » Qui polluaient des Nonnes affligées.
- » Un plus grand cas fe présente aujourd'hui.
- » Je ne puis rien fans ton divin appui.
- » Prête ta force au bras de ta fervante ,
- » Il faut faver la patrie expirante ,
- » Il faut venger les lys de Charle fept
- » Avec l'honneur du Préfident Louvet.
- » Conduis à fin cette aventure honnête ;

» Ainsi le Ciel te conserve la tête !

Du haut du Ciel Saint Denis l'entendit.

Et dans le camp son âne la sentit :

Il sentit Jeanne : & d'un battement d'aile,

La tête haute il s'envole vers elle.

Il s'agenouille, il demande pardon

Des attentats de sa tendresse impure.

Je fus, dit-il, possédé du Démon :

Je m'en repens : il pleure, il la conjure

De le monter ; il ne saurait souffrir

Que sous sa Jeanne un autre ose courir.

Jeanne vit bien qu'une vertu divine

Lui ramenait la volatile âfine.

Au Pénitent sa grace elle accorda,

Fessa son âne, & lui recommanda

D'être à jamais plus discret & plus sage.

L'âne le jure, & rempli de courage,

Fier de sa charge, il la porte dans l'air.

Sur les Anglais il fond comme un éclair,

Comme un éclair que la foudre accompagne.

Jeanne en volant inonde la campagne

De flots de sang, de membres dispersés,

Coupe cent cous l'un sur l'autre entassés.

Dans son croissant de la nuit la couriere

Lui fournissait sa douteuse lumière.
L'Anglais surpris, encor tout étourdi
Regarde en haut d'où le coup est parti.
Il ne voit point la lance qui le tue ;
La troupe fuit égarée ; éperdue ,
Et va tomber dans les mains de Dunois.
Chastel se voit le plus heureux des Rois,
Ses ennemis à ses coups se présentent ,
Tels que perdreaux en l'air éparpillés
Tombant en foule & par le chien pillés,
Sous le fusil la bruyere ensanglantent,
La voix de l'âne inspire la terreur ;
Jeanne d'en haut étend son bras vengeur ,
Poursuit , pourfend , perce , coupe , déchire ;
Dunois affomme : & le bon Charles tire ,
A son plaisir , tout ce qui fuit de peur.

Le beau Talbot tout enivré des charmes
De sa Louvet , & de plaisirs rendu
Sur son beau sein mollement étendu ;
A sa Poterne entend le bruit des armes ;
Il en triomphe ; il difait à part soi :
Voilà mes gens , Orléans est à moi.
Il s'applaudit de ses ruses habiles.
Amour , dit-il , c'est toi qui prends les villes

Dans cet espoir Talbot encouragé
 Donne à sa Belle un baiser de congé.
 Il fort du lit , il s'habille , il s'avance ,
 Pour recevoir les vainqueurs de la France.

Auprès de lui le grand Talbot n'avait
 Qu'un Écuyer qui toujours le suivait.
 Grand confident & rempli de vaillance ,
 Digne vassal d'un si galant Héros ,
 Gardant sa lance ainsi que les manteaux.
 Entrez , amis , saisissez votre proie ,
 Criait Talbot ; mais courte fut sa joie.
 Au lieu d'amis , Jeanne , la lance en main ,
 Fondait vers lui sur son âne divin.
 Deux cent Français entrent par la Poterne :
 Talbot frémit , la terreur le consterne.
 Ces bons Français criaient : *Vive le Roi ,*
À boire , à boire , avançons , marche à moi.
A moi Gascons , Picards , qu'on s'évertue ,
Point de quartier , les voilà : tire , tue.

Talbot remis du long saisissement
 Que lui causa le premier mouvement,
 A sa Poterne ose encor se défendre.
 Tel , tout sanglant , dans sa patrie en cendre ,
 Le fils d'Anchise attaquait son vainqueur.

Talbot combat avec plus de fureur ;
Il est Anglais ; l'Écuyer le seconde :
Talbot & lui combattaient tout un monde.
Tantôt de front , & tantôt dos à dos ,
De leurs Vainqueurs ils repoussent les flots ;
Mais à la fin leur vigueur épuisée
Cède aux Français une victoire aisée.
Talbot se rend , mais sans être abattu.
Jeanne & Dunois priserent sa vertu.
Ils vont tous deux de maniere engageante
Au Président rendre la Présidente.
Sans nul soupçon il la reçoit très-bien.
Les bons maris ne savent jamais rien.
Louvet toujours ignora que la France
A sa Louvet devait sa délivrance.

Du haut des Cieux Denis applaudissait ,
Sur son cheval Saint George frémissait ;
L'âne entonnait son octave écorchante ,
Qui des Bretons redoublait l'épouvante.
Le Roi qu'on mit au rang des Conquérants ,
Avec Agnès soupa dans Orléans.
La même nuit la fiere & tendre Jeanne ,
Ayant au Ciel renvoyé son bel âne ,
De son serment accomplissant les loix ,

CHANT VINGT-DEUXIEME. 439

Tint sa parole à son ami Dunois.
Lourdis mêlé dans la troupe fidelle,
Criaït encor : *Anglais ! elle est Pucelle !*

Fin du Vingt-Deuxieme Chant.



Sut procurer notre Révérend pere
A Dorothée , à la douce Sorel ,
Et par quel art il les tira d'affaire.
Je dois chanter par quels feux , quels exploits ,
L'âne ravit la Pucelle à Dunois ,
Et comment Dieu punit l'âne infidelle
Par qui Satan pollua la Pucelle.

Mais , avant tout , le siege d'Orléans .
Où s'escrimaient tant de fiers Combattants ,
Est le grand point qui tous nous intéresse ,
O Dieu d'amour ! ô puissance ! ô faiblesse !
Amour fatal ! tu fus près de livrer
Aux ennemis ce rempart de la France.
Ce que l'Anglais n'ofait plus espérer ,
Ce que Betfort & son expérience ,
Ce que Talbot & sa rare vaillance
Ne purent faire , Amour , tu l'entrepris.
Songez , Lecteurs , que ces fatales flammes
Brûlent vos corps & hasardent vos ames.
Tu fais nos maux , cher enfant , & tu ris.

En te jouant dans la triste contrée ,
Où cent Héros combattaient pour deux Rois ,
Ta douce main blessa depuis deux mois.
Le grand Talbot d'une flèche dorée ,

Que tu tiras de ton premier carquois.
 C'étoit avant ce siege mémorable ,
 Dans une treve , hélas , trop peu durable.
 Il conféra , soupa paisiblement
 Avec Louvet , ce grave Président ,
 Lequel Louvet eut la gloire imprudente ,
 De faire aussi souper la Présidente.
 Madame étoit un peu collet-monté.
 L'Amour se plut à dompter sa fierté.
 Il hait l'air prude , & souvent l'humilie.
 Il déranger sa noble gravité ,
 Par un des traits qui donnent la folie.
 La Présidente en cette occasion
 Gagna Talbot & perdit la raison.

Vous avez vu la fatale escalade,
 L'affaut sanglant , l'horrible canonnade,
 Tous ces combats , tous ces hardis efforts,
 Au haut des murs ; en dedans , en dehors ,
 Lorsque Talbot & ses fieres cohortes
 Avaient brisé les remparts & les portes ,
 Et que sur eux tombaient du haut des toits.
 Le fer , la flamme & la mort à la fois.
 L'ardent Talbot avait d'un pas agile
 Sur des mourants pénétré dans la ville,

Renversant tout, [criant à haute voix :
Anglais ! entrez ; bas les armes, bourgeois !
Il ressemblait au grand Dieu de la guerre,
Qui sous ses pas fait retentir la terre,
Quand la Discorde, & Bellone, & le for
Arment son bras, Ministre de la mort.

La Présidente avait une ouverture
Dans son logis auprès d'une masure,
Et par ce trou contemplait son amant,
Ce casque d'or, ce panache ondoyant,
Ce bras armé, ces vives étincelles
Qui s'élançaient du rond de ses prunelles,
Ce port altier, cet air d'un demi-Dieu.
La Présidente en était tout en feu,
Hors de ses sens, de honte dépouillée.
Telle autrefois, d'une loge grillée,
Une beauté, dont l'amour prit le cœur,
Lorgnait Baron cet immortel Acteur,
D'un œil ardent dévorait sa figure,
Son beau maintien, ses gestes, sa parure,
Mélait tout bas sa voix à ses accens,
Et recevait l'amour par tous les sens.

N'en pouvant plus, la belle Présidente
Dans ses accès dit à sa confidente :

Cours, ma Sufon, vole, va le trouver,
Dis lui, dis lui, qu'il vienne m'enlever.
Si tu ne peux lui parler, fais lui dire,
Qu'il ait pitié de mon tendre martyr;
Et que s'il est un digne Chevalier,
Je veux souper ce soir dans son quartier.

La confidente envoie un jeune Page,
C'était son frere, il fait bien son message;
Et sans tarder six estafiers hardis
Vont chez Louvet, & forcent le logis.

On entre; on voit une femme masquée,
Et mouchetée, & peinte & requinquée,
Le front garni de cheveux vrais ou faux,
Montés en arc & tournés en anneaux.
On vous l'enlève, on la fait disparaître
Par les chemins dont Talbot est le maître.

Ce beau Talbot ayant dans ce grand jour
Tant répandu, tant effuyé d'alarmes,
Voulut, le soir, dans les bras de l'amour,
Se consoler du malheur de ses armes.
Tout vrai Héros, ou vainqueur, ou battu,
Quand il le peut, soupe avec sa Maîtresse.
Sire Talbot, qui n'est point abattu,
Attend chez lui l'objet de sa tendresse.

Tout était prêt pour un souper exquis.
De gros flacons à panse ciselée
Ont rafraîchi dans la glace pilée
Ce jus brillant, ces liquides rubis
Que tient Cîteaux dans ses caveaux bémis;
A l'autre bout de la superbe tente,
Est un sofa d'une forme élégante,
Bas, large, mou, très proprement orné,
A deux chevets, à dossier contourné,
Où deux amis peuvent tenir à l'aise.
Sire Talbot vivait à la Française.

Son premier soin fut de faire chercher
Le tendre objet qu'il avait su toucher.
Tout ce qu'il voit parle de son Amante:
Il la demande; on vient: on lui présente
Un monstre gris en pompons enfantins,
Haut de trois pieds, en comptant ses patins.
D'un rouge vif ses paupières bordées
Sont d'un fuc jaune en tout temps inondées:
Un large nez au bout tors & crochu
Semble couvrir un long menton fourchu.

Talbot crut voir la Maîtresse du Diable.
Il jette un cri qui fait trembler la table.
C'était la sœur du gros Monsieur Louvet,

Qu'en son logis la garde avait trouvée,
Et qui de gloire & de plaisir crevait,
Se pavanant de se voir enlevée.

La Présidente, en proie à la douleur
D'avoir manqué son illustre entreprise
Se désolait de la triste méprise;
Jamais Valois n'a plus maudit sa sœur.
L'amour déjà troublait sa fantaisie.
Ce fut bien pis, lorsque la jalousie
Dans son cerveau porta de nouveaux traits,
Elle devint plus folle que jamais.

L'Ane plus fou revint vers la Pucelle.
Jeanne s'émeut; ses sens furent charmés: ♡
Les yeux en feu, „ par Saint Denis! dit-elle,
„ Est-il bien vrai, Monsieur, que vous m'aimez?
„ Si je vous aime! en doutez-vous encore,
Répondit l'Ane? „ oui, mon cœur vous adore.
„ Ciel! que je fus jaloux du Cordelier!
„ Qu'avec plaisir je servis l'Écuyer,
„ Qui vous sauva de la fureur claustrale
„ Où s'emportait la bête monacale!
„ Mais que je suis plus jaloux mille fois
„ De ce Bâtard, de ce brutal Dunois!
„ Ivre d'amour, & fou de jalousie,

„ Je transportai Dunois en Italie.
„ Las ! il revint ; il vous offrit ses vœux ;
„ Il est plus beau , mais non plus amoureux.
„ O noble Jeanne ! ornement de ton âge !
„ Dont l'univers vante le pucelage ,
„ Est-ce Dunois qui fera ton vainqueur ?
„ Ce sera moi , j'en jure par mon cœur.
„ Ah ! si le Ciel en m'ôtant les années
„ Te réserva mes plus pures caresses ,
„ Si toujours doux , toujours tendre & discret ,
„ Jusqu'à ce jour j'ai gardé mon secret ,
„ De mes desirs si Jeannette est flattée ,
„ Si pénétré du plus ardent amour
„ Je te préfère au céleste séjour
„ Et si mon dos tant de fois t'a portée ,
„ Tu pourras bien me porter à ton tour. „

Jeanne reçut cet aveu téméraire
Avec surprise autant qu'avec colère ;
Et cependant son grand cœur en secret
Était flatté de l'étonnant effet
Que produisait sa beauté singulière
Sur les sens lourds d'une ame si grossière.
Vers son amant elle avance la main
Sans y songer , puis la tire soudain.

Elle rougit, s'effraie, & se condamne,
 Puis se rassure, & puis lui dit : „ Bef Ane!
 „ Vous concevez un chimérique espoir :
 „ Respectez plus ma gloire & mon devoir ;
 „ Trop de distance est entre nos espèces ;
 „ Non, je ne puis approuver vos tendresses.
 „ Gardez-vous bien de me pousser à bout. „

L'Ane reprit : „ L'amour égale tout.
 „ Songez au cygne à qui Lédâ fit fête
 „ Sans cesser d'être une personne honnête ?
 „ Connoissez-vous la fille de Minos ?
 „ Un taureau l'aime : elle fuit des Héros,
 „ Et va coucher avec son quadrupède :
 „ Sachez qu'un aigle enleva Ganymède,
 „ Et que Phyllire avait favorisé
 „ Le Dieu des mers en cheval déguisé. „

Il poursuivait son discours ; & le Diable
 Premier auteur des écrits de la fable,
 Lui fournissait ces exemples frappants,
 Et mettait l'Ane au rang de nos savants.

Jeanne écoutait ; que ne peut l'éloquence ?
 Toujours l'oreille est le chemin du cœur ;
 L'étonnement est suivi du silence.
 Jeanne ébranlée, admire, rêve, pense.

Aimer un Ane & lui donner sa fleur ?
Souffrirait-elle un pareil déshonneur,
Après avoir sauvé son innocence
Des Muletiers & des Héros de France ?
Après avoir, par la grace d'en-haut,
Dans le combat mis Chandos en défaut ?
Mais ce bel Ane est un Amant céleste,
Il n'est Héros si brillant & si leste ;
Nul n'est plus tendre & nul n'a plus d'esprit ;
Il eut l'honneur de porter Jesus-Christ ;
Il est venu des plaines éternelles ;
D'un Séraphin il a l'air & les ailes ;
Il n'est point là de bestialité ;
C'est bien plutôt de la Divinité.

Tous ces pensers formaient une tempête
Au cœur de Jeanne, & confondaient sa tête.
Ainsi l'on voit sur les profondes mers
Deux fiers tyrans des ondes & des airs,
L'un accourant des cavernes Australes,
L'autre sifflant des plaines Boréales
Contre un vaisseau cinglant sur l'Océan
Vers Sumatra, Bengale, ou Ceïlan ;
Tantôt la nef aux Cieux semble portée,
Près des rochers tantôt elle est jetée,

CHANT VINGT-TROISIEME. 451

Tantôt l'abyme est prêt à l'engloutir,
Et des Enfers elle paraît sortir.

Notre Amazone est ainsi tourmentée.

L'Ane est pressant, & la belle agitée

Ne put tenir dans son émotion

Le gouvernail que l'on nomme raison.

D'un tendre feu ses yeux étincelerent ;

Son cœur s'émut : tous ses sens se troublèrent ;

Sur son visage un instant de pâleur

Fut remplacé d'une vive rougeur.

Du Harangueur le redoutable geste

Était surtout l'écueil le plus funeste.

Elle n'est plus maîtresse de ses sens ;

Ses yeux mouillés deviennent languissants ;

Deffus son lit sa tête s'est penchée ;

De ses beaux yeux la honte s'est cachée ;

Ses yeux pourtant regardaient par en bas :

Elle étalait ses robustes appas :

De son cul brun les voûtes s'éleverent,

Et ses genoux sous elle se plierent.

Tels on a vu Thibouville & Villars,

Imitateurs du premier des Césars,

Tout enflammés du feu qui les possède,

Tête baissée attendre un Nicamède ,

Et seconder par des fréquents écarts
Les vaillants coups de leurs laquais Picards.
L'enfant malin qui tient sous son empire
Le genre humain, les Anes & les Dieux,
Son arc en main, planait au haut des Cieux,
Et voyait Jeanne avec un doux sourire;
Serrant la fesse & tortillant le cu,
Brûler des feux dont son amant pétille,
Hâter l'instant de cesser d'être fille,
Et du fatin de son croupion charnu,
De son Bandet presser l'inguen à cru.
Déjà trois fois la défunte Pucelle
Avait senti dans son brûlant manoir
Jaillir les eaux du céleste arrosoir :
Et quatre fois la terrible alumelle
Jusques au vif ayant percé la Belle,
Jeanne avait vu, car bien sentir c'est voir,
Du grand brasier qui couve au-dedans d'elle
Naître & mourir mainte & mainte étincelle :
Quand tout à coup on entend une voix :
Jeanne ! accourez, signalez vos exploits,
Levez-vous donc, Dunois est sous les armes,
On va combattre, & déjà nos Gendarmes
Avec le Roi commencent à fortir :

Habillez-vous, est-il temps de dormir ?

C'était la belle & jeune Dorothée,
De bonté d'ame envers Jeanne portée,
Qui la croyant dans les bras du sommeil
Venait la voir & hâter son réveil,

Ainsi parlant à la Belle pâmée,
Elle entr'ouvrit la porte mal fermée,
Vit le duo dans le fort des exploits,
Et se signa de honte par trois fois.
Jadis Vénus fut bien moins confondue,
Lorsqu'en des rets formés de fils d'airain,
A tous les Dieux, ce coçu de Vulcain,
Sous le Dieu Mars la fit voir toute nue,

Jeanne ayant vu que Dorothée est là
Témoin de tout, immobile resta,
Puis dans son lit se remit, s'ajusta,
Puis en ces mots d'un ton ferme parla :
Vous avez vu, ma fille, un grand mystère,
Suite d'un vœu que j'ai fait pour le Roi :
Si l'apparence est un peu contre moi,
J'en suis fâchée, & vous saurez vous taire,
De l'amitié je fais remplir les droits ;
En cas pareil comptez sur mon silence ;
Cachez surtout cette affaire à Dunois,

Vous risqueriez le salut de la France.

Après ces mots , elle sauta du lit ,
D'eau de lavande amplement se servit ,
Prit sa culotte & changea de chemise ,
Son corselet & son haubert vêtit.

Quand Dorothee , encor toute surprise ,
Ainsi lui parle avec pleine franchise :

- » En vérité , Madame , mon esprit
- » Ne connaît rien à pareille aventure ,
- » Je vous tiendrai le secret , je vous jure ,
- » Car de l'amour j'éprouvai la blessure ,
- » J'en suis atteinte , & mon malheur m'apprit
- » A pardonner des faiblesses aimables.
- » Oui , tous les goûts sont pour moi respectables.
- » Mais j'avouerais que je ne conçois pas ,
- » Lorsque l'on peut ferrer entre ses bras
- » Le beau Dunois , comment on peut descendre
- » Aux vilés devoirs qu'un Ane peut vous rendre ?
- » Comment on peut soutenir l'appareil
- » De l'attitude aptée à cas pareil ?
- » Comment on n'est d'avance consternée ,
- » Épouvantée , abymée , étonnée
- » De la douleur qu'on ne peut qu'endurer
- » Pour donner place à la grosseur outrée ,

„ Longueur , roideur , force démesurée
„ De l'instrument qui doit vous déchirer
„ Pour de droit fil en plein vous perforer ?
„ Comment enfin on peut sans résistance ,
„ Sans nul dégoût , en bonne conscience ,
„ S'aimer si peu , si peu se respecter ,
„ Que d'affouvir le desir si profane
„ De préférer au beau Dunois un Ane ,
„ Et d'espérer quelque plaisir goûter ?
„ Vous en goûtiez , pourtant , la belle Dame :
„ Car je l'ai lu dans vos yeux pleins de flamme.
„ Certes , en moi la nature pâtit ;
„ Je me connais : je serais alarmée
„ D'ua tel galant. „ Jeanne alors repartit
En soupirant : „ *Ab ! s'il t'avoit aimée !* „

Fin du Dernier Chant.



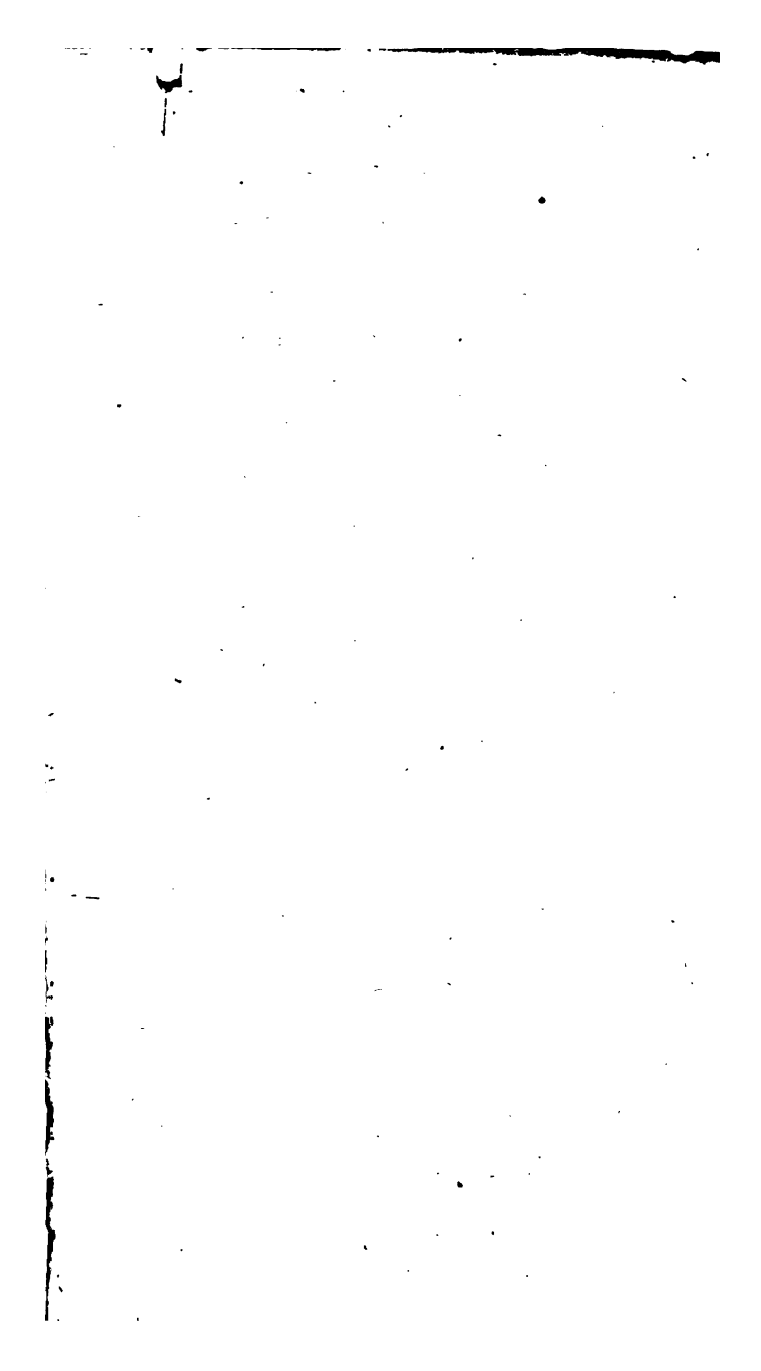


POSTFACE

DE L'AUTEUR.

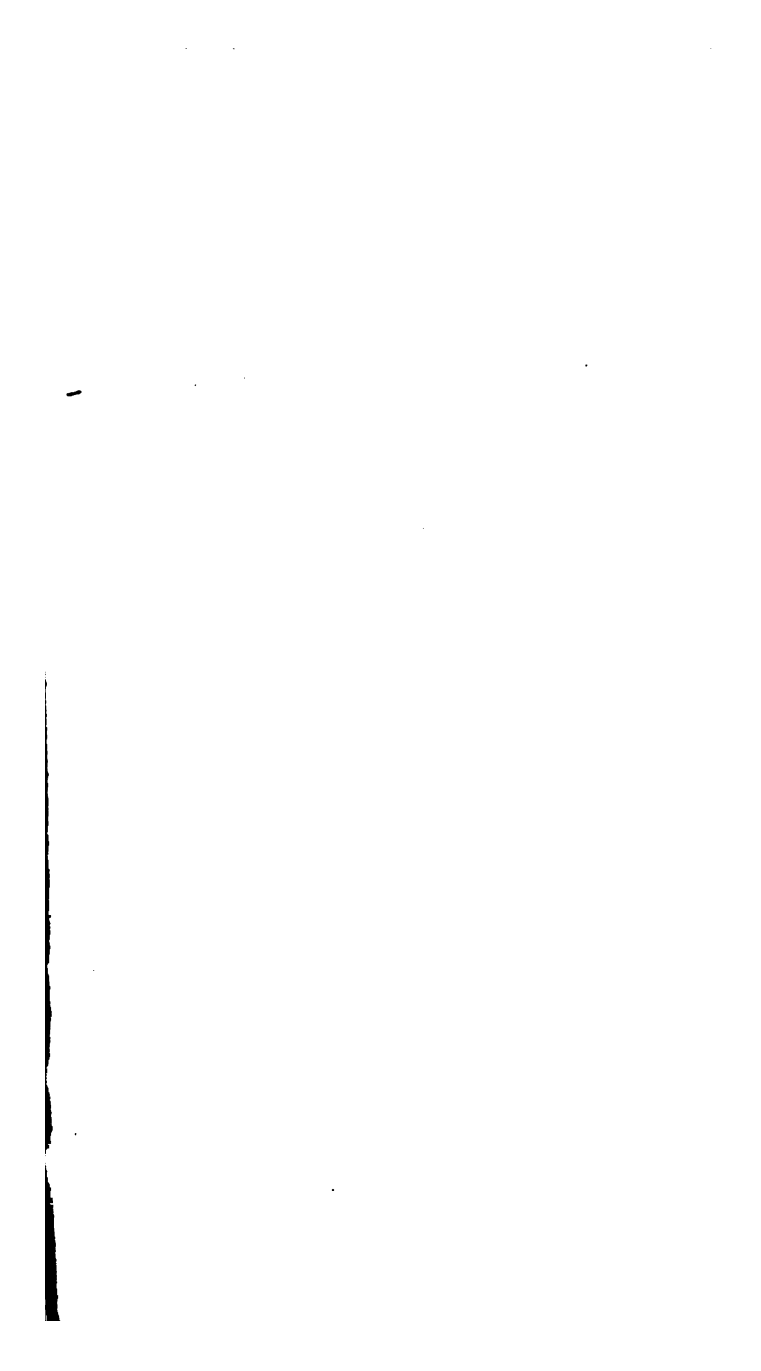
C'est par ces vers , enfants de mon loisir ,
Que j'égayais les fous du vieil âge :
O don du Ciel ! tendre Amour ! doux desir !
On est encore heureux par votre image :
L'illusion est le premier plaisir.
J'allais enfin , libre en mon Hermitage.
Chantant les feux de *Jeanne* & de *Dunois* ,
Me consoler de la jalouse rage ;
Des faux mépris , des cruautés des Rois ;
Des traits du sot , des sottises du sage :
Mais quel Démon me vole cet ouvrage ?
Brisons ma lyre : elle échappe à mes doigts.
Ne t'attends pas à de nouveaux exploits.
Lecteur ! ma *Jeanne* aura son pucelage ,
Jusqu'à ce que les vierges du Seigneur ,
Malgré leurs vœux , sachent garder le leur.

F I N.

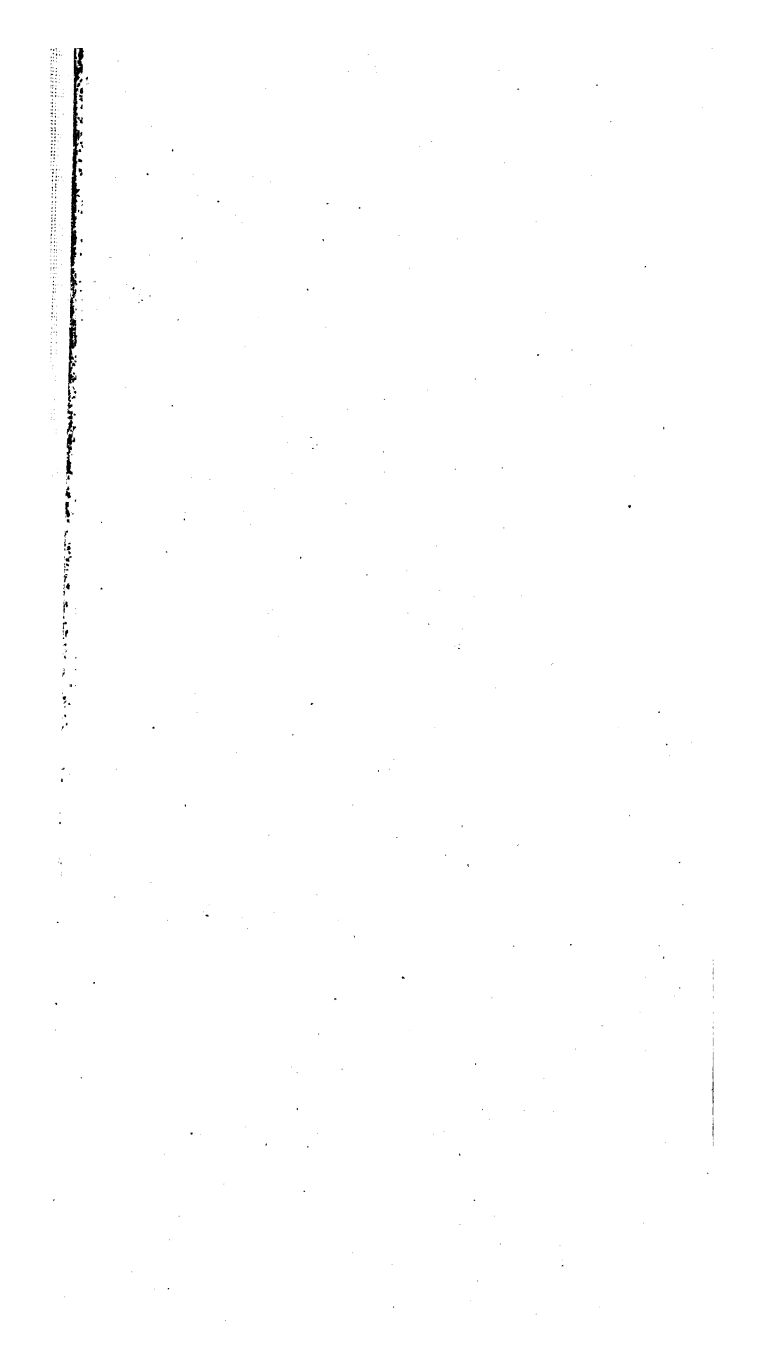


11/10

22



Vertical text or markings along the right edge of the page, possibly bleed-through or a scanning artifact.





DEC 5 - 1934

